This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vol I & II A 963

ŒUVRES

DE

MADAME LA MARQUISE DE LAMBERT

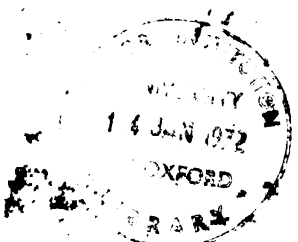
Avec un Abregé de sa Vie.

NOUVELLE EDITION.

A PARIS 1751.

Chez { Ganeau / Bauche, fils. / D'houry, fils. } Libraires

Vet. Fr. TE A. 963


14 JAN 1972
OXFORD

APPROBATION.

J'Ai lû par Ordre de Monſeigneur le Chancelier, les *Oeuvres de Madame la Marquiſe de Lambert* ; & j'ai cru, qu'on en pouvoit permettre l'impreſſion. A Paris, le 18 Mai 1747.

MAUNOIR.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : à nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel ; Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut, Notre amée la veuve *Etienne Ganeau*, Libraire à Paris, Ancien Adjoint de ſa Communauté, Nous a fait expoſer qu'elle deſireroit faire réimprimer & donner au Public, un Livre qui a pour titre : *Oeuvres de Mad. la Marquiſe de Lambert*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES

CAUSES, Voulant favorablement traiter l'Exposante, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire réimprimer ledit Livre, en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre, & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de *six* années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes : Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Livre, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement & autres, sans la permission expresse, & par écrit de ladite Exposante, ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers à ladite Exposante, ou à celui qui aura droit d'elle, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long

ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que la réimpreſſion dudit Livre ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele ſous le Contre-ſcel des Préſentes: que l'Impétrante ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de l'expoſer en vente, l'Imprimé qui aura ſervi de copie à la réimpreſſion dudit Livre, ſera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France. Le tout à peine de nullité des Préſentes: Du contenu deſquelles, vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite Expoſante & ſes ayans-cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Pré-

sentes qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir; DONNÉ à Paris, le dix-septiéme jour du du mois de Juin, mil sept cent quarante-sept, & de notre Regne le trente-deuxiéme. *Signé* LOUIS. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre 11. *de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris*, N°. 797. *fol.* 705. *conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du* 28 *Février* 1723. *A Paris, le* 20 *Juin* 1747.

G. CAVELIER, *Syndic.*

ŒUVRES

DE MADAME LA MARQUISE

DE LAMBERT.

TABLE

DES PIECES

Contenues dans le ſecond Tome.

* REFLEXIONS ſur les Richeſſes. *Pag.* 1
* Pſyché, *en grec* Ame. 19

Portraits de diverſes Perſonnes.

* de M. de la Motte. 1
* de M. de.... 22
* de Mademoiſelle de 27
* de M. de Sacy. 36
* de M. de Fontenelle. 43

Dialogue entre *Alexandre* & *Diogene*, ſur l'égalité des Biens. 50

Discours sur le sentiment d'une Dame, qui croyoit que l'Amour convenoit aux femmes, lors même qu'elles n'étoient plus jeunes. 72
Discours sur la délicatesse d'Esprit & de Sentiment. 97
Discours sur la différence qu'il y a de la Réputation à la Considération. 101

Lettres diverses.

Lettre à M. l'Abbé de Choisi, en lui envoyant ses *Réflexions sur les Femmes.* 117
— à Madame de Saint Hyacinte en lui envoyant l'Ecrit suivant. 120
— à Madame la Supérieure de la Magdelaine de Trefnel, sur l'Education d'une jeune Demoiselle. 122
— au R.P.B.....Jésuite, sur Homere. 137

* — au même, sur le même sujet. 143
* — au même. 157
* — à M. de Sacy, sur la mort de Mgr. le Duc de Bourgogne. 160
— de M. de la Mothe Fenelon, Archevêque de Cambray, à M. de Sacy, au sujet de Madame la Marquise de Lambert 171
— de Madame la Marquise de Lambert, à M. l'Archevêque de Cambray, en réponse à celle que ce Prélat avoit écrite à M. de Sacy. 176
— Réponse de M. l'Archevêque de Cambray. 180
— de Madame de Lambert au même. 182
— Réponse à la précédente. 185
— du même à la même, sur la mort de Monseigneur le Duc de Bourgogne. 188

TABLE
*— à Monſieur..... 189
*— Madame..... 191
— à Madame de..... ſur ſon Mariage. 198
— à M. l'Abbé..... 201
— à M. de Saint Hyacinthe, à Londres. 211
La Femme Hermite, Nouvelle nouvelle. 216
Lettre de M. de la Riviere Gentilhomme de Bourgogne, à Madame la Marquiſe de Lambert 363
— du même à la même. 368
— du même à M. l'Abbe de Sainctot. 372

PORTRAIT

Tout ce qui vient de Madame la Marquise de LAMBERT *est trop précieux, pour ne pas mettre dans cette nouvelle Edition la Piece suivante, que nous ne faisons que de découvrir.*

PORTRAIT

De M. DE LA MOTTE, *par feue Mad. la Marquise de Lambert.*

MOnsieur de la Motte me demande son portrait : il me paroît très-difficile à faire : ce n'est pas par la stérilité de la matiere, c'est par son abondance. Je ne sais par où commencer, ni sur quel talent m'arrêter davantage. M. de la Motte est Poëte, Philo-

ſophe, Orateur. Dans ſa Poëſie il y a du génie, de l'invention, de l'ordre, de la netteté, de l'unité, de la force, &, quoi qu'en aient dit quelques critiques, de l'harmonie & des images: toutes les qualités néceſſaires y entrent; mais ſon imagination eſt réglée: ſi elle pare tout ce qu'il fait, c'eſt avec ſageſſe; ſi elle répand des fleurs, c'eſt avec une main ménagere, quoiqu'elle en pût être auſſi prodigue que toute autre. Tout ce qu'elle produit, paſſe par l'examen de la raiſon.

M. de la Motte eſt Philoſophe profond. Philoſopher, c'eſt rendre à la raiſon toute ſa dignité, & la faire rentrer dans ſes droits;

c'eſt rapporter chaque choſe à ſes principes propres, & ſecouer le joug de l'opinion & de l'autorité. Enfin, la droite raiſon bien conſultée, & la Nature bien vûe, bien entendue, ſont les maîtres de M. de la Motte. Quelle meſure d'eſprit ne met-il pas dans tout ce qu'il fait ? Avec quelles graces ne nous préſente-t-il pas le vrai & le nouveau ? N'augmente-t-il pas le droit qu'ils ont de nous plaire ? Jamais les termes n'ont dégradé ſes idées : les termes propres ſont toujours prêts & à ſes ordres.

Son éloquence eſt douce, pleine, & toute de choſes. Il regne dans tout ce qu'il écrit une bienſéance, un accord, une harmo-

nie admirables. Je ne lis jamais ſes ouvrages, que je ne penſe qu'Apollon & Minerve les ont dictés de concert. Un Philoſophe a dit que quand Dieu forma les ames, il jetta de l'or dans la fonte des unes, & du fer dans celle des autres. Dans la formation de certaines ames privilégiées, telle que celle de M. de la Motte, il a fait entrer les métaux les plus précieux; il y a renfermé toute la magnificence de la Nature. Ces ames à génie, ſi l'on peut parler ainſi, n'ont beſoin d'aucun ſecours étranger: elles tirent tout d'elles-mêmes. Le génie eſt une lumiere & un feu de l'eſprit, qui conduit à la perfection par des moyens faciles. L'ame

de M. de la Motte eſt née toute inſtruite, toute ſavante: ce n'eſt pas un ſavoir acquis, c'eſt un ſavoir inſpiré. On ſent dans tous ſes ouvrages cette heureuſe facilité qui vient de ſon abondance; il commande à toutes les facultés de ſon ame, il en eſt toujours le maître, auſſi-bien que de ſon ſujet. Nous n'avons pas vû en lui de commencement; ſon eſprit n'a point eu d'enfance; il s'eſt montré à nous tout fait & tout formé.

Ses malheurs lui ont tourné à profit. Quand ce monde matériel a diſparu à ſes yeux par la perte de la vûe, un monde intellectuel s'eſt offert à ſon ame; ſon

intelligence lui a tracé une route de lumiere, toute nouvelle dans le chemin de l'eſprit. La vûe, plus que tous les autres ſens, unit l'ame avec les objets ſenſibles. Quand tout commerce a été interrompu avec eux, l'ame de M. de la Motte, deſtituée de ces appuis extérieurs, s'eſt recueillie, & repliée ſur elle-même : alors elle a acquis une nouvelle force, & eſt entrée en jouïſſance de ſes propres biens.

Laiſſons l'homme à talens, & enviſageons le grand homme. Souvent les talens ſupérieurs ſe tournent en malheur & en petiteſſe; ils nous expoſent à la vanité, qui eſt l'ennemie du vrai bonheur,

& de la vraie grandeur. Ce ſont les grands ſentimens qui ſont les grands hommes. Nulle élévation ſans grandeur d'ame, & ſans probité. M. de la Motte nous a fait ſentir des mœurs, & toutes les vertus du cœur dans ce qu'il a écrit; ſes qualités les plus eſtimables n'ont rien pris ſur ſa modeſtie. Cet orgueil lyrique qu'on lui a reproché, n'eſt que l'effet de ſa ſimplicité, un pur langage imité des Poëtes, ſes prédéceſſeurs, & non un ſentiment. M. de Fenelon, cet homme ſi reſpectable, dit de M. de la Motte, que ſon rang eſt réglé parmi les premiers des modernes; qu'il faut pourtant l'inſtruire de ſa ſupériorité & de ſa propre excellence.

C'eſt un ſpectacle bien digne d'attention, diſoient les Stoïciens, qu'un homme ſeul aux mains avec les privations & la douleur. Quelle privation que la perte de la vûe, pour un homme de Lettres! Ce ſont les yeux qui ſont les organes de ſa jouïſſance; c'eſt par les yeux qu'il eſt en ſociété avec les Muſes: elles uniſſent deux plaiſirs qui ne ſe trouvent que chez elles, le deſir & la jouïſſance. Vous n'eſſuyez avec elles ni chagrin, ni infidélité: elles ſont toujours prêtes à ſervir tous vos goûts, & nous offrent toujours des graces nouvelles: mais nous ne jouïſſons de la douceur de leur commerce, que

quand l'eſprit eſt tranquille, & que le cœur & les mœurs ſont purs. Non-ſeulement M. de la Motte ſoutient de ſi grandes privations, mais s'il eſt livré à la plus vive douleur, il la ſouffre avec patience, il eſt doux avec elle ; il fait ſentir qu'il n'a point uſé dans les plaiſirs ce fond de gayeté que la Nature lui a donné, puiſqu'il ſait la retrouver dans ſes peines. Dans la douleur, il faut que l'ame ſoit toujours ſous les armes, qu'à tout moment elle rappelle ſon courage, & qu'elle ſoit ferme contre elle-même.

Il a paſſé par l'épreuve de l'envie. Quand l'ame ne ſait pas s'élever par une noble émulation,

elle tombe aiſément dans la baſſeſſe de l'envie. Quelle injuſtice n'a-t-il pas ſouffert quand ſes Fables parurent ? Je crois que ceux qui les ont improuvées n'avoient pas en eux de quoi en connoître toutes les beautés : ils ont crû qu'il n'y avoit pour la Fable que le ſimple & le naïf de M. de la Fontaine : le fin, le délicat, le penſé de M. de la Motte leur ont échapé, ou ils n'ont pas ſû le goûter. A ſes Tragédies, on a vû les mêmes perſonnes pleurer & critiquer : leur ſentiment, plus ſincere, dépoſoit contre leur injuſtice : ils ſe refuſoient à ſes douces émotions, & mettoient l'improbation à la place du plaiſir.

Avec quelle dignité & quelle bienſéance n'a-t-il pas répondu à la critique amere de Madame Dacier ? Enfin, nous jouïſſons de ſon mérite & de ſes talens ; & la malignité du ſiecle l'empêche de jouïr de ſa gloire & de ſon immortalité. Pour moi, je le vois avec les mêmes yeux que la Poſtérité le verra.

La conſtante amitié de M. de Fontenelle pour M. de la Motte, fait l'éloge de tous les deux : le premier m'a dit que le plus beau trait de ſa vie étoit de n'avoir pas été jaloux de M. de la Motte. Jugez du mérite d'un Auteur, qu'un auſſi grand homme que M. de Fontenelle a trouvé digne de ſa jalouſie.

REFLEXIONS

REFLEXIONS
SUR LES
RICHESSES.

Les Richeſſes, dans les mains du Sage, font ſon bonheur & celui des autres, & le couronnent de gloire.

Les Richeſſes, dans les mains de l'Inſenſé, font ſa honte & ſa perte, par le mauvais uſage qu'il en ſait faire. *

DEpuis que l'homme eſt tombé de cet état de grandeur & de bonheur, où l'avoit

* Ceci eſt une paraphraſe des paroles de SALOMON dans ſes *Proverbes*, *Chap. XIV. v.* 24. *& XVII. v.* 16.

élevé le premier Etre, il a perdu par sa chûte toute l'autorité qu'il avoit sur lui-même, & sur tout ce qui l'environne. Déchu de tous ses avantages, toutes les créatures l'éblouïssent, le tentent & le séduisent; plus dangereuses par leur séduction, que par le mal qu'elles peuvent lui faire. Quand il possédoit l'empire de lui-même, & qu'il savoit régler ses passions & ses sentimens, il jouïssoit d'un calme sans interruption: ses sens soumis à sa raison le servoient en esclaves: ses passions présentoient des plaisirs sans le forcer: toutes les créatures s'offroient à lui, & ne pensoient qu'à lui plaire. A présent

l'homme dégradé de tous ces avantages, il ne lui est resté que le desir d'être heureux ; mais il ne sait où placer son bonheur : il cherche, il s'agite, & se méprend sans cesse. Il croit trouver dans les honneurs, dans les plaisirs & dans les richesses, des appuis & des repos qui lui échapent. Par-tout il trouve des plaisirs insuffisans, des vuides renaissans qui ne peuvent se remplir, & un bonheur fugitif qui lui est montré & aperçu, où il n'arrive jamais.

Dans l'ordre des biens qui font le desir des hommes, les Richesses tiennent un grand rang. Elles ont osé croire qu'elles rétabli-

roient l'homme dans sa premiere dignité ; qu'elles feroient un équivalent à tout ce qu'il a perdu ; qu'elles remplaceroient par leur faste la véritable grandeur dont il est déchu ; qu'elles substitueroient au bien réel de l'ame les biens extérieurs ; qu'elles remplaceroient par les dehors tous les avantages du dedans, dont il s'est privé par son infidélité.

Il est vrai que les Richesses ont usurpé une certaine supériorité qui n'étoit dûe qu'aux grandes qualités. Elles inspirent à la plûpart des hommes une certaine hauteur ; mais ce n'est pas une hauteur de dignité, ce n'est qu'une hauteur d'illusion. Elles occu-

pent une place dans notre esprit & dans notre cœur qui ne leur est pas dûe. Elles dégradent l'homme & l'anéantissent. Le Chrétien qui se livre à l'amour des Richesses doit renoncer à la gloire. On a vu d'illustres scélérats, mais l'on n'a jamais vu d'illustres avares. Le désintéressement nous ouvre la porte à toutes les vertus : l'amour du Bien prépare l'ame à bien des vices : il occupe dans notre cœur la place du Souverain Etre ; il nous fait oublier nos premiers devoirs, & échaper aux loix de notre dépendance. Nous croyons tout trouver dans les richesses : elles favorisent nos desseins ; elles satisfont à tous nos besoins ; elles

calment nos craintes : les vices sont en sureté & à leur aise avec elles. La licence & l'impunité étant un des grands privileges de la Richesse ; l'homme puissant s'est fait une citadelle dans son cœur, qui le met en sureté contre les approches de la vérité, & contre les reproches de sa raison & de sa conscience. Les grandes fortunes ne sont pas seulement l'aliment à notre amour propre ; elles sont aussi l'appui à notre foiblesse, & les lits où notre ame se repose : elle est foible & languissante sans elles. Mais souvent ces appuis sont trop forts, puisqu'ils nous font oublier notre soumission & notre dépendance.

Les Richesses sont vaines dans leur usage, insatiables dans leur possession. Vaines, par la fausse idée qu'elles nous donnent de nous-mêmes : idée qui n'est pas fondée sur notre être réel, mais sur notre être imaginaire. Tout ce qui entoure ces favoris de la Fortune sert leurs illusions. Ces vils adulateurs qui les approchent, & qui déshonorent la louange par l'emploi qu'ils en font ; ces Poëtes illustres, ces Orateurs, ministres de la Renommée, s'abaissent quelquefois jusqu'à servir leur amour propre. La Renommée même les favorise : elle ne se charge que des actions d'éclat, & presque jamais des actions ver-

tueuses. Tout contribue à soutenir cette fausse idée qu'ils ont d'eux-mêmes. Ils sentent que toute la Nature ne travaille que pour eux : l'on ouvre les entrailles de la terre pour en tirer l'or & les pierreries : les pierreries, qui renferment toute la majesté de la Nature, ne sont qu'à leur usage. Entrez chez eux, tout est en proportion avec cette idée de grandeur : Maison superbe, Table délicate, Equipage magnifique. Tout ce qui les approche ne sauroit être trop haut, trop élevé. Mais les régles de la proportion cessent, dès qu'ils se tournent vers les autres : ils ne mettent leur gloire, ni leur bonheur à faire celui des autres.

Fausse idée de grandeur ! Elle n'est pas dans le faste ; elle n'est pas aussi dans notre imagination : ce n'est pas elle qui vous fait grands, mais bien ce que vous êtes dans l'idée des autres ; & pour y être bien placés, il faut leur faire voir des qualités réelles & qui nous soient propres, & savoir leur être utiles : rien n'est si grand, & ne nous donne une place si illustre dans l'imagination des hommes, que de contribuer par son bien au bonheur public ; que de faire passer ses richesses sur tant de malheureux : c'est leur donner un nouvel être que de les tirer de leur état. L'homme riche ne tourne ses regards vers les au-

tres, que pour comparer, que pour jouïr de leur abaissement, & presque jamais pour les secourir : son cœur ne sent pas le besoin de faire des heureux.

L'amour des Richesses vient de la pauvreté de l'ame : si elle avoit les biens réels que donne la vertu, elle ne courroit pas après elles. Mais empêcheront-ils que la Vérité ne vienne quelquefois tirer le rideau, ne leur montre la fausseté de leur opinion, & ne leur dise : » Vous vous méprenez; le bonheur » n'est pas où vous le placez ; ap- » prenez que ces richesses, en sa- » tisfaisant à tous vos desirs, les » multiplient & augmentent vos » besoins : vous étendez les pas- » sions par leur usage. »

Les deux passions qui gouvernent les hommes, les deux sentimens de l'ame, l'amour & l'ambition, que les Richesses favorisent & en même tems dégradent; quel parti en tirons-nous ? Et savons-nous les employer ? Elles nous ont été données, l'une pour notre bonheur, & l'autre pour notre élévation. Les sentimens du cœur font la félicité de l'homme; l'amour de la gloire en fait la dignité. Mais la vanité, la gloire des petites ames, est devenue le ressort des esprits médiocres; & la vraie grandeur est ignorée. Les hommes, qui mettent tant de délicatesse dans l'amour, en mettent peu dans l'ambition; & ils sont

aussi flatés d'une place achetée, que d'une place méritée. Les hommes ne veulent être qu'élevés; ils ne se soucient pas d'être grands; ce n'est pas la vraie gloire que l'on cherche, mais les distinctions établies parmi les hommes. Les grandes places sont autant de retranchemens où les passions se fortifient; & nous vivons dans cette erreur de vanité, que l'amour propre incorpore dans notre ame.

Nous ne voulons que l'appareil de la gloire, & le bruit pour nous dérober à nous-mêmes: car tous ces favoris de la Fortune ne sont que des fugitifs & des déserteurs d'eux-mêmes. L'homme se cache

sous le personnage, & se perd de vûe. Une vie de spectacle est vuide de bien réel; mais la vie privée devient l'écueil de ces réputations brillantes & dérobées : elle les démasque, & fait voir qu'elles ne sont fondées que sur la vanité. Rien de plus aisé, que d'imposer avec des Richesses : elles parent, elles ornent tout. Que de félicité elles nous offrent au-dehors; que d'ennemis au-dedans, si la Sagesse ne vient à notre secours pour en régler l'usage!

Toutes les passions sont insatiables : la plus difficile à contenter c'est l'amour du Bien, toujours inquiete & agitée, & toute dans l'avenir. Il faut s'arrêter, & séjour-

ner sur les goûts & sur les plaisirs pour en jouir : il faut des repos pour le bonheur. Il n'y a point de présent pour une ame agitée : la soif des richesses ne laisse jamais assez de calme pour sentir ce que l'on possede. Le bonheur des gens agités n'est qu'un bonheur de passage, & tout au dehors ; mais souvent, en donnant trop de valeur à ces plaisirs passagers, on les achete communément tous trop cher, & plus qu'ils ne valent. Ils passent leur vie en desirs, & en espérances : ainsi ils ne vivent pas, mais ils esperent de vivre. La connoissance de la fausseté des biens présens, le desir & l'espérance de la réalité des biens ab-

sens, fait la légereté & l'inconstance, qui lui tiennent lieu de bonheur, par l'agitation qu'elles donnent : voilà pourquoi l'on a un si grand goût pour la nouveauté. La nouveauté plaît parcequ'elle promet, & qu'elle donne une grande étendue à nos espérances.

Les hommes ne font pas un meilleur usage de l'Amour, qui leur a été donné pour leur propre bonheur. Ce Sexe aimable, qui leur est destiné pour adoucir les amertumes de la vie, pour épurer leur joie & leur plaisir, n'est plus le prix du cœur : il n'est que le prix de l'argent. Nous le dégradons nous-mêmes contre notre propre intérêt : nous plaçons mal

notre estime, & nos sentimens ; nous ne les donnons qu'aux graces. Si nous les accordons au mérite & aux vertus ; comme elles veulent avoir notre considération, elles travailleront à les acquérir par des qualités estimables. Nous avons tort de nous plaindre d'elles ; c'est nous qui les formons. De plus, nous ne pouvons nous en passer : nous tenons à elles par des liens inconnus & nécessaires. Mais nous ne tirons parti ni des mouvemens de l'ame, ni des sentimens du cœur.

Toutes les créatures nous appellent, & nous trompent, en nous disant : JE SUIS VOTRE FELICITÉ. Dans l'Ecriture, l'homme

me abuſé par l'objet qui l'a ſéduit, parle ainſi : (*) *J'ai dit au rire & à la joie, pourquoi m'avez vous abuſé?* A qui ces reproches ne s'adreſſent-ils pas? Forcés d'en dire autant, Honneurs, Dignités & Richeſſes, vous n'êtes que des ſpectacles vuides de réalité. Que de mécompte dans vos promeſſes! Illuſion de mon imagination, plaiſir ſéducteur, charmes du cœur, qui m'aſſuriez tant de félicités, qu'êtes-vous devenus? Encore, ſi vous me rendiez à moi-même tel que j'étois quand vous m'avez pris. Mais quel déſordre dans l'eſprit, quel vuide dans le cœur ne

(*) Eccléſiaſte II. 2.

me laissez-vous pas ! Vous m'avez donc trompé !

Voilà l'état d'un homme que les Richesses & les plaisirs ont séduit. Qu'a-t-il trouvé ? Un fantôme de vanité qui n'a pû le remplir, & des plaisirs insuffisans pour son bonheur.

PSYCHÉ

EN GREC,

AME.

LA Fable de Pſyché repréſente l'Ame humaine : elle eſt dans le corps, comme Pſyché dans le Palais de l'Amour ; elle y eſt ſervie par un Etre qu'elle ne connoît pas, qui exécute ſes ordres avec une fidélité & une promptitude admirable.

L'Ame eſt miſe dans le corps pour jouïr, & non pas pour connoître. Ses ſens, ce ſont les portes & les canaux par leſquels elle ſe

répand, ſe communique & ſe mêle avec tous les objets ſenſibles ; ce ſont les miniſtres de ſes plaiſirs. Tout ce qui l'environne reſſemble aux Nymphes deſtinées à ſervir l'Epouſe de l'Amour, & qui lui préparent des amuſemens. La volupté la ſert : les ſpectacles, la ſymphonie, les ſaiſons même ont l'intendance de ſes plaiſirs ; & toute la nature en a ſoin. Tout eſt pour elle, dès qu'elle ne voudra que jouir ; tout ſe refuſe à elle, dès qu'elle voudra connoître. L'Etre des Etres, qui a pris pour attribut l'INCONNU, veut être ignoré ; il ne veut pas qu'on lui dérobe ſon ſecret. Les plaiſirs, l'amour même ne veulent pas être exami-

nés ; & l'on eſt forcé à leur paſſer bien des choſes.

Mais l'Ame s'ennuie de ſon propre bonheur ; & comme Pſyché, elle veut avoir des ſpectateurs. Elle appelle ſes deux Sœurs qui la précipitent dans le malheur ; & nous, nous appellons les deux ennemis de notre repos, la curioſité & la vanité. La curioſité nous inquiete, nous agite, & nous fait acheter bien cher le peu de connoiſſance qu'elle nous donne. Pour la vanité, le bonheur n'habite point avec elle : un galant homme a dit, qu'*elle nous fait faire bien plus de choſes contre notre goût, que la raiſon.* Ainſi *nous ſommes vains*, comme dit MONTAIGNE, *aux dépens de notre aiſe.*

PORTRAITS DE DIVERSES PERSONNES.

PORTRAIT DE Mr. DE.....

QUoique je n'aime pas à peindre pour les yeux, mais seulement pour l'esprit, il faut vous dire un mot de sa figure. Il est bien fait : il a la taille fine & aisée, le visage agréable ; de la délicatesse, de la bienséance

dans l'eſprit, du goût & du ſentiment. Il y a une galanterie répandue dans ſes manieres & dans ce qu'il écrit, qui fait ſentir que les graces & les amours ont pris ſoin du commencement de ſa vie : ce fut ſous de tels maîtres qu'il apprit à ſentir, à toucher & à plaire.

L'uſage qu'il a fait de ſon cœur n'a ſervi qu'à le perfectionner ; & l'amour, qui gâte aſſez ſouvent les hommes, a reſpecté ſes mœurs, & lui a appris à ſéparer les plaiſirs des vices. Sa galanterie a augmenté ſa douceur & ſa délicateſſe naturelle.

Il n'a pas ſeulement la politeſſe des manieres ; il a auſſi celle de l'eſprit. Avec quelle fineſſe n'exa-

mine-t-il pas les choſes les plus délicates ? Que d'agrémens ne répand-il pas ſur les plus ſtériles ? Il s'amuſe quelquefois à faire de jolis vers. Quoique ſa Poëſie ſoit douce & galante, elle eſt ſage : il eſt le maître de ſon imagination : il met un accord & une liaiſon entre les termes & les idées ; & ſon cœur répand ſur tout ce qu'il fait les graces du ſentiment.

Il ne s'eſt pas contenté d'aſſurer dans ſes premieres années ſa réputation ſur la valeur : il en a ſouvent donné des marques aux dépens de ſa ſoumiſſion à nos loix : c'eſt la ſeule infidélité qu'il leur ait jamais faite.

La paix étant faite, ſa famille voulut

voulut l'établir. Rendu à la vie privée, il pratiqua toutes les vertus paiſibles, & devint ce que les autres veulent paroître ; choſe *plus* difficile que de s'élever par les vertus d'éclat, où la gloire ſoutient. Il faut être bien grand pour avoir la force de ne l'être qu'à ſes propres yeux.

Dans cette vie retirée il contracta des habitudes de modeſtie, qui acheverent de former ſon caractere ; & ſon humeur n'y perdit aucun de ſes agrémens. Il l'a aimable & liante : il ſait que le meilleur uſage qu'on puiſſe faire de l'Eſprit eſt de ſe faire aimer. Il ne laiſſe point apperceyoir d'amour propre : il ſemble qu'il s'oublie

lui-même, & qu'il ne vit que pour les autres. Très-délicat ſans être difficile, il ſait mettre dans le commerce toutes les vertus de la ſociété : libéral par goût, rangé par gloire & par juſtice. Il a un excellent ſavoir-vivre : il n'a pas ſeulement le ſavoir-vivre des manieres ; il a auſſi celui du procédé : il ſait jouir & ſe paſſer des choſes.

Il eſt dans l'âge où les ſentimens deviennent plus délicats, parce-qu'on échappe à l'empire des ſens ; dans cet âge où l'on vit encore pour ce qui plaît, & où l'on ſe retire pour ce qui incommode : il jouit des plaiſirs purs.

Enfin on ne l'eſtime jamais tant que lorſqu'on le connoît davanta-

ge. Il doit ſouhaiter ce que les autres ont à craindre, qui eſt l'attention & la délicateſſe des bons juges ; & il n'a rien à redouter, que la malice du ſilence.

PORTRAIT
DE Mademoiſelle DE....

A La mort de LUCRECE (*) tout l'Olympe ſe réjouit : les Dieux s'aſſemblerent pour punir cet illuſtre impie dont les graces avoient ſéduit les mortels : tous de

(*) LUCRECE, en latin *Titus, Lucretius Carus*, Poëte latin, du temps de Cicéron, de la ſecte d'Epicure, dont il a chanté la Doctrine dans ſes ſix Livres *de rerum naturâ*. Jamais homme ne nia plus hardiment que ce Poëte la Providence divine.

concert le condamnerent aux plu
cruels ſupplices que l'on ſouffr
dans le Tartare. La ſeule Vénu
gardoit le ſilence : elle avoit ét
ſenſible à la priere qu'il lui avoi
faite, & aux graces avec leſquel
les il lui rappelloit les ſentimen
& les plaiſirs de ſon Amant. Ell
leur dit : « Vous vous méprene
„ dans vos ſentimens: il faut choi
„ fir une ſorte de vengeance, qui
„ en le puniſſant, nous juſtifie,
„ le force à ſe dédire. Mon avi
„ eſt de le renvoyer ſur la ter
„ pour réparer notre gloire. Il fa
„ lui former un corps qui lui do
„ ne d'autres ſentimens. Vou
„ ſavez que par les loix de l'unio
„ que vous avez établies, l'am

„ eſt dépendante des organes :
„ renvoyez celle-ci dans ces corps
„ foibles, livrés à l'erreur & aux
„ fauſſes opinions, qui croient en
„ nous ſans ſavoir pourquoi ; &
„ puiſque Lucrece nous a donné
„ pour origine l'ignorance & la
„ crainte, que cette même paſſion
„ ſerve à le punir & à nous ven-
„ ger. Il faut mettre ſon ame dans
„ le corps d'une femme : alors
„ vous n'aurez plus à redouter la
„ force de ſon génie : ne craignez
„ plus ſes ſaillies hardies : ce ne
„ ſera plus de ces ames faites
„ pour les ſyſtêmes. » Tous les Dieux applaudirent au deſſein de Vénus, & lui laiſſerent le ſoin de leur vengeance, & celui de for-

mer la prison du coupable.

Vénus & l'Amour, depuis long-temps, avoient parmi les mortels une race chérie, qu'ils avoient prise sous leur protection : c'étoit un sang privilégié, & qui étoit tributaire à l'Amour & à sa Mere : la beauté & les graces présidoient toujours à leur naissance : les amours & les jeux les accompagnoient dans la suite de leur vie. Ce fut de ce sang chéri des Dieux dont elle forma le corps où elle enferma l'ame de Lucrece : sa prison fut aimable. Elle lui donna de ces graces fines qui ne sont que pour les délicats, une physionomie spirituelle.

Mais elle a bien négligé les

préſens de Vénus ; & loin d'être enchaînée par ſes organes, elle a rompu tous ſes liens : nul préjugé ne l'aſſujétit : nulle autorité ne la gêne. Elle fait ſentir qu'elle eſt de ces ames originales, faites pour donner la loi, & non pour la recevoir : elle n'a conſervé de ſon ſexe que les agrémens, & en a éloigné toutes les foibleſſes. Vénus a pourtant conſervé un droit ſur ſon cœur : elle l'a ſenſible & tendre pour ſes amis : tout eſt ſentiment en elle, ou ſenti, ou inſpiré. Elle a du goût pour la délicate volupté, qui eſt ſi éloignée de la débauche. Enfin Vénus en a fait une perſonne à part, & ſeule ſemblable à elle-même : elle la fit

naître dans l'opulence & dans la molleſſe. Elevée dans les bras d'une mere qui l'aimoit trop pour ne la pas gâter, tous les défauts qui ſont à la ſuite d'une grande naiſſance l'attendoient, pour l'accompagner dans le cours de ſa vie.

Mais elle ſentit bientôt, que rien n'eſt plus mal aſſorti qu'un grand nom & un petit mérite: elle en a écarté tous les défauts, & n'en a conſervé que les ſentimens & la gloire; mais une gloire qui n'incommode point les autres, & qui n'eſt que pour elle: ne ſe ſouvenant jamais de ce qu'elle eſt, que quand les autres l'oublient; n'étendant point ſes

droits : la modeſtie les contient, & les arrête.

Sa ſituation ayant changé, elle s'eſt trouvée aux priſes avec ſa mauvaiſe fortune : elle a oublié que ſa naiſſance la devoit mettre à couvert de pareils malheurs : ſon indépendance lui a fait oublier tous les beſoins de ſon état : elle ne s'eſt plus ſouvenue que de la part que lui donne l'humanité aux malheurs communs de tous les hommes ; elle n'en a point murmuré : jamais vous n'entendez ces plaintes d'amour propre ſi ordinaires. Elle a accepté la portion des malheurs qui lui eſt deſtinée ; & la force de ſon ame lui a donné la patience & la paix, que

les autres n'acquierent que par une longue habitude. Le paſſage d'un état heureux à un malheureux, qui ſe fait ſentir, a été adouci par ſon courage. Sa Philoſophie l'a fait paſſer de l'opulence à la frugalité ſans peine.

Comme PETRONE, ſon loiſir eſt voluptueux. Elle ſe dérobe à ſes affaires & à ſes amuſemens, pour être en bonne fortune avec les Muſes. Elle lit tout, & veut avoir les choſes dans leur ſource; car ſa raiſon ne peut être abuſée. Elle aime la diſpute : elle n'a jamais tant d'eſprit que quand elle a tort : elle la ſoutient ſouvent avec raiſon, & toujours avec véhémence, aſſez pour réduire les

petites poitrines au ſilence. On pourroit ſouhaiter que ſes expreſſions reſpectaſſent aſſez ſes penſées pour être dignes d'elle; mais elle veut toujours jouir du plaiſir de la négligence.

Enfin, l'on trouve dans Madem..... la liberté & les agrémens de LUCRECE, la philoſophie & la frugalité d'EPICURE, les graces dont Vénus ſait combler les perſonnes qu'elle favoriſe; & je dirai d'elle ce qu'un Amant Eſpagnol diſoit de ſa Maîtreſſe: *Elle plaît par-tout, parceque ſes traits, ſon eſprit & ſon cœur ont chacun leur Vénus.*

PORTRAIT DE Mr DE S.

SI la pureté des mœurs eſt la premiere & la plus ſûre diſpoſition à l'Eloquence, M. de S. a une grande avance pour parvenir à la perfection de cet art, qui demande trois choſes : de prouver, de toucher, & de plaire. Qui ſait mieux perſuader que celui qui ſe fait eſtimer ? La confiance ne va-t-elle pas au-devant de l'eſtime, pour introduire la vérité ?

A cette eſtime que M. de S. s'eſt acquiſe, il ſait joindre l'art de s'emparer de notre intelligence ; il ſe ſaiſit auſſi de nos ſentimens : il ſait

que l'homme eſt plus ſenſible que raiſonnable ; qu'avec de la ſenſibilité on réveille des idées dans l'eſprit, & qu'on excite des mouvemens dans le cœur.

Mais pour perſuader, & pour toucher, il faut plaire ; & l'on ne plaît que par les graces. Son eſprit a été formé par elles : il l'a fin & délicat : ſes idées ſont claires, vives & nettes. Il met dans ce qu'il fait de la variété, & de la nouveauté dans les tours & dans les peintures ; des termes propres attachés à chaque idée : point de paroles qui ne parent ſes penſées, & qui n'inſpirent des ſentimens.

Dans ce qu'il compoſe, les ornemens ſont placés & ménagés : il

ſeme des fleurs ſur ſa route avec une main ſage & ménagere : enfin il répand ſur tout ce qu'il fait un agrément qui lui eſt propre ; & l'on peut dire de lui ce qu'on a dit d'un grand Poëte, que *ſi Les Graces avoient voulu parler aux hommes, elles auroient emprunté ſon langage.* On a comparé l'Eloquence à la valeur ; mais il eſt bien plus flateur d'aſſujétir les hommes par la perſuaſion, que de les vaincre par la force.

Les Grecs appelloient les Orateurs *les Conducteurs des Peuples ;* & les Romains ont dit, que *toutes les fois que les grands hommes ont monté à la Tribune, ils ont regné.* Des talens auſſi flateurs ne coûtent rien

à la modeſtie de M. de S. De bonne heure il a sû acquérir cette fleur de réputation, qui répand une bonne odeur ſur le reſte de la vie: il a fait taire l'envie, & l'a fait conſentir, pour la premiere fois, que le mérite ait cours.

Il rend un bon compte au Public de ſon loiſir. Il a traduit PLINE, qui eſt un Auteur auſſi aimable que lui. Il a fait les Traités de l'Amitié & de la Gloire: par l'un & par l'autre il inſpire & fortifie deux ſentimens ſi néceſſaires à la ſociété: l'honneur & la vraie gloire ſont le ſoutien de tous les devoirs; & l'amitié met dans la vie tout le charme & toute la douceur qui nous ſont néceſſaires pour ſupporter nos malheurs.

M. de S. peint ſon cœur & ſes mœurs dans tout ce qu'il fait. Il aime la vertu ; il la médite & en nourrit ſon ame. Il eſt difficile que la vertu rempliſſe nos connoiſſances, ſans ſe ſaiſir de nos ſentimens : après avoir occupé l'eſprit, elle deſcend au cœur.

M. de S. écrit parfaitement bien. Il ne touche à rien qu'il ne l'orne : les graces vives & légeres ſont répandues par tout, même dans les matieres les plus ſeches, & le procès, qui par ſes mains change de forme. Perſonne n'a plus que lui le talent de la parole : ſon éloquence eſt vive & forte ; ſes levres ſont au ſervice de la vérité. Mais il fait plus ſentir que penſer,

penſer. Enfin il plaît, il ſoutient, il conſole : par lui la vérité ſe développe, & la bonne cauſe eſt protégée. Jamais il n'a prêté ſes talens à l'injuſtice : ſa probité eſt un heureux préſage pour la cauſe qu'il ſoutient.

Il eſt fidele à ſa raiſon : ſi quelques paſſions ont pû l'amuſer, aucune ne l'a aſſujéti. Cette heureuſe obéiſſance, jointe à l'innocence de ſes mœurs, lui donne la paix de l'ame, la joie & la ſanté de l'eſprit, & une égalité qui a pour fondement le calme de ſon ame. Il a toutes les vertus du cœur, probité, fidélité à ſes amis : la douceur & la modeſtie forment ſon caractere.

Enfin je crois que l'on peut dire de lui ce que l'on a dit d'un Poëte infiniment aimable : que *les Graces ayant été long-temps errantes chercherent un Temple pour ſe placer, & qu'ayant trouvé le cœur d'*ARISTOPHANE, *elles s'y repoſerent, y firent leur habitation, & le comblerent de toutes leurs faveurs.*

Il eſt bien flateur pour mon amour propre, de trouver toutes les vertus & tous les agrémens dans les perſonnes que j'aime.

PORTRAIT
DE Mr. DE F....

JE n'entreprendrai pas de peindre M. de F. Je connois ma portée, & l'étendue de mes lumieres. Je vous dirai ſeulement comme il s'eſt montré à moi.

Vous connoiſſez ſa figure : il l'a aimable. Perſonne n'a donné une ſi haute idée de ſon caractere : eſprit profond & lumineux, qui voit où les autres s'arrêtent : eſprit original, qui s'eſt fait une route toute nouvelle, ayant ſecoué le joug de l'autorité : enfin, de ces hommes deſtinés à donner le ton à leur ſiecle.

A tant de qualités ſolides, il joint les agréables : eſprit maniéré, ſi j'oſe haſarder ce terme, qui penſe finement, qui ſent avec délicateſſe, qui a un goût juſte & sûr : une imagination remplie d'idées riantes : elle pare ſon eſprit & lui donne du tour : il en a l'agrément ſans en avoir l'illuſion : il l'a ſage & châtié : il met les choſes à leur juſte valeur. L'opinion ni l'erreur ne prennent point ſur lui. C'eſt un eſprit ſain, dépouillé d'ambition, plein de modération ; un favori de la raiſon, un Philoſophe fait des mains de la nature ; car il eſt né ce que les autres deviennent.

Je lui crois le cœur auſſi ſain

que l'eſprit : jamais il n'eſt agité de ſentimens violens, de fievres ardentes : ſes mœurs ſont pures : ſes jours ſont égaux, & coulent dans l'innocence. Il eſt plein de probité & de droiture : il eſt sûr & ſecret : on jouit avec lui du plaiſir de la confiance ; & la confiance eſt la fille de l'eſtime. Il a les agrémens du cœur, ſans en avoir les beſoins : nul ſentiment ne lui eſt néceſſaire. Les ames tendres & ſenſibles ſentent les beſoins du cœur, plus qu'on ne ſent les autres néceſſités de la vie. Pour lui, il eſt libre & dégagé : auſſi ne s'unit-on qu'à ſon eſprit, & on échape à ſon cœur.

Il peut avoir pour les femmes

un ſentiment machinal, la beauté faiſant ſur lui une aſſez grande impreſſion ; mais il eſt incapable de ſentimens vifs & profonds. Il a un comique dans l'eſprit qui paſſe juſqu'à ſon cœur, qui fait ſentir que l'amour n'eſt par lui ni ſérieux, ni reſpecté. Il ne demande aux femmes que le mérite de la figure : dès que vous plaiſez à ſes yeux, il ne vous demande plus rien ; & tout autre mérite eſt perdu.

Il ſait faire un bon uſage de ſon loiſir & de ſes talens. Comme il a de tous les eſprits, il écrit ſur tous les ſujets ; mais la plûpart de ce qu'il fait doit être l'objet de nos reſpects, & non pas de nos con-

noiſſances. Il fait des vers en homme d'eſprit, & non pas en Poëte : il y a des morceaux de lui au-deſſus de ceux des plus grands Maîtres. Des grands ſujets il paſſe aux bagatelles avec un badinage noble & léger. Il ſemble que les Graces vives & riantes l'attendent à la porte de ſon Cabinet, pour le conduire dans le monde, & le montrer ſous une autre forme.

Sa converſation eſt amuſante & aimable. Il a une maniere de s'énoncer ſimple & noble, des termes propres ſans être recherchés. Il montre auſſi de la ſageſſe & de la retenue : de ſa retenue on en fait aiſément du dédain. Il donne l'impreſſion d'un caractere

dégoûté par délicateſſe. Peu bleſſé des injuſtices qu'on peut lui faire, la connoiſſance de lui-même le raſſure, & ſa propre eſtime lui ſuffit.

Je ſuis de ſes amies depuis longtemps : je n'ai jamais connu perſonne d'un commerce ſi aiſé. Comme l'imagination ne le gouverne point, il n'a pas la chaleur des amitiés naiſſantes ; auſſi n'en a-t-il pas le danger. Il connoît parfaitement les caracteres : il vous donne le degré d'eſtime que vous méritez : il ne vous éleve pas plus qu'il ne faut, il vous met à votre place ; mais auſſi il ne vous en fait pas deſcendre.

Vous voyez bien, Madame, qu'un

qu'un pareil caractere n'eſt fait que pour être eſtimé. Vous pouvez donc badiner & vous amuſer; mais ne lui en donnez, & ne lui en demandez pas davantage.

Fin des Portraits.

DIALOGUE
ENTRE
ALEXANDRE ET DIOGENE.

Sur l'Egalité des Biens.

ALEX. A Quelle vie vous êtes-vous condamné, DIOGENE ? Ne valoit-il pas mieux vous mettre à la suite de quelque Prince, pour vous sauver de l'indigence, que de mener une vie misérable, sans maison, sans habits, & souvent sans pain ?

DIOG. Croyez-vous qu'on puisse être pauvre avec la Science & la Vertu ? Vous voyez les maux de mon état, ALEXANDRE, &

vous n'en connoissez pas les biens. Ma pauvreté me met à couvert de l'envie : elle ne m'expose qu'aux insultes des hommes, que je mépriſe, & dont vous recherchez les applaudiſſemens, aux dépens de votre ſang, de votre repos, & de la vie des fous qui vous ſuivent. Par elle je jouis de ma liberté & de mon indépendance. La différence qu'il y a de vous à moi, c'eſt que tous vos biens ſont ſous les yeux, & ſont l'objet des deſirs des hommes ; mais vos maux ſont cachés, & les miens ſont apparens. Vous excitez des paſſions, qui révoltent & qui bleſſent l'amour propre des hommes : votre grandeur les abaiſſe & meſure

leur petiteſſe. Pour moi, je ne leur inſpire que de la pitié; & la pitié leur fait ſentir leur ſupériorité, & les conduit à la tendreſſe. On croit que tout eſt preſque égal dans le monde; qu'aux Fous l'illuſion, que la raiſon aux Sages, fait l'équilibre de leurs biens & de leurs maux. Cependant l'illuſion aux Fous aggrandit leurs maux, & anéantit ſouvent leurs biens; leur orgueil les double quelquefois; leur délicateſſe prend ſur leur ſentiment, & le diminue; car il ne faut rien pour gâter un plaiſir; & le bonheur eſt dans le ſentiment, & non pas dans les choſes. La raiſon aux Sages affoiblit leurs maux & double leurs

biens, ou les réduit les uns & les autres à leur juſte valeur. Quand vous voudrez, nous comparerons vos biens & vos maux avec les miens; & vous verrez que tout eſt égal, ou que l'avantage eſt de mon côté.

ALEX. Vous comptez donc pour rien les premieres Places, la Gloire des Conquérans, & la Fortune qu'ils menent à leur ſuite? N'eſt-ce pas un bien réel, & l'objet de tous les deſirs des hommes?

DIOG. Des biens réels! Je n'en conviens pas. Il eſt vrai qu'ils ſont l'objet des deſirs de preſque tous les hommes; mais examinons vos Biens. Il y a des Princes de Naiſſance; il y a des Princes de

Fortune; il n'y a guères de Princes de mérite, c'eſt-à-dire, à qui le mérite donne la premiere place. Heureuſement pour notre amour propre, nous aurions trop à ſouffrir, s'il falloit convenir que c'eſt le mérite qui vous a mis au-deſſus de nous: nous nous conſolons, quand nous penſons que vous ne devez qu'au haſard, ou au caprice de l'aveugle Fortune, cette extrême différence qu'il y a de vous à nous.

Alex. Si on ne doit pas me ſavoir gré de ma Naiſſance, au moins doit-on compter pour quelque choſe mes Conquêtes, & la Gloire que je me ſuis acquiſe.

Diog. Encore moins. Je vous pardonnerois d'être né Prince, si vous ne penſiez qu'à faire le bonheur des hommes; mais je ne puis vous ſavoir gré, de faire la déſolation univerſelle. Vous avez uni toute votre raiſon à votre épée, qui eſt toute votre loi. Vous appellez l'ambition Grandeur; car il ne vous coûte rien de donner de beaux noms à vos égaremens. Je ne m'en étonne pas, les hommes s'accordent à ennoblir les foibleſſes qui leur ſont communes: mais je vous dis, moi, que ce que vous appellez *Grandeur* n'eſt qu'une violente fermentation de votre ſang, qui vous allume l'imagination. Quoi! Parceque

votre ſang a acquis un certain degré de chaleur & de viteſſe, il faut que toute l'*Aſie* périſſe ? Hé, quelle part avez-vous à ces grandes Conquêtes, dont vous vous glorifiez tant ? Si vous rendiez à vos Soldats & à vos Généraux la part qu'ils y ont, qu'il vous en reſteroit peu ! Vous n'êtes qu'un Héros de Fortune, vous n'êtes pas un Héros de mérite ; & vous avez été ſi peu ſage, que, quand la Fortune a tout fait pour vous, vous n'avez pas eu la prudence de vous borner ; toujours, en extravagant, préſumant tout de vous-même. Il ne ſuffit pas d'avoir de grandes qualités pour être un grand homme ; il en faut avoir

l'économie. Mais qu'avez-vous gagné à franchir toutes les bornes du vraiſemblable? Qu'a vous faire rayer de l'Hiſtoire, & vous faire renvoyer aux Romans. Il falloit meſurer vos actions, & les mettre au niveau & à la portée de la créance des hommes.

ALEX. Quoi! la Gloire, & la Gloire ſupérieure, n'eſt donc pas un Bien?

DIOG. Ce qui s'appelle *Gloire* eſt très-arbitraire. Il faut convenir de ce qui a droit de porter ce nom-là.

ALEX. J'appelle *Gloire*, ce qui eſt reçu pour tel parmi les hommes.

DIOG. L'erreur pour être uni-

verſelle n'en eſt pas moins erreur. Rien de plus contagieux qu'une imagination comme la vôtre : elle a tellement ébranlé celle des hommes, que ſon action agit encore ſur la nôtre ; & nous vous devons la folie de tous les Héros.

ALEX. Cela marque la grandeur de ma Gloire, & les diſpoſitions qu'ont les hommes à en recevoir l'impreſſion & les deſirs.

DIOG. Non ; ce n'eſt point l'ouvrage de la Nature, c'eſt le vôtre. Vous avez tellement ébranlé les eſprits, qu'ils ſe ſont faits des routes nouvelles dans le cerveau ; & l'habitude de penſer comme vous les a tenues toujours ouvertes.

ALEX. Dites-moi donc ce qui mérite, ſelon vous, le nom de Bien ; puiſque la Royauté qui nous eſt donnée par la Naiſſance, la Gloire acquiſe, & la Fortune n'en ſont pas ?

DIOG. Je ne vous dis point que ce ne ſoient pas des Biens ; mais je vous dis que ce ne ſont pas les premiers biens ; qu'ils ne ſont pas ſi grands qu'on les croit, & qu'ils ont ſouvent de grands maux à leur ſuite. La Fortune ne traite même avec ſes Amis qu'à des conditions dures ; elle leur fait acheter bien cher ſes préſens. La Pauvreté auſſi n'eſt pas un ſi grand mal que vous penſez. Les privations ne ſont pas ſenſibles, quand

les desirs sont éteints, & je jouis de beaucoup de biens qui vous sont inconnus. Les premiers biens, selon moi, sont les Vertus; & toutes les distinctions établies parmi les hommes n'en ont été, ou n'en doivent être que la récompense. Je mets après elles l'indépendance, la tranquillité, la joie de l'esprit, & le repos de la bonne conscience : Biens dont on jouit ordinairement, quand on possede les premiers. Vous même avez si bien senti que toute la grandeur de l'homme est au-dedans, que vous disiez de PARMENION : » Il „ est simple & négligé au-dehors; „ mais il est tout pourpre au de„ dans, par les vertus de son ame. »

Ce qui devroit faire votre félicité, c'eſt de rendre les hommes heureux, plutôt que de les aſſujétir & de les rendre miſérables. Tous ceux qui ont occupé les premieres places ont avoué, dans des momens de ſincérité, que la premiere étoit la pire de toutes. Il n'y a point de félicité humaine qui puiſſe ſoutenir l'homme, ſans le ſecours de la Philoſophie; & vous-même, preſſé du poids de votre orgueil, ne vous écriâtes-vous pas? O ATHENIENS, *qu'il m'en coute pour être loué de vous!* Mais vous n'avez voulu être qu'un Héros, & non pas un grand homme. Le Héros n'a que la bravoure d'un Pirate, qui par la circonf-

tance ſe rend un Conquérant ; & cette Vertu, en ſoi ſi noble, ceſſe d'être Vertu par l'uſage que vous en faites. Le grand homme réunit toutes les Vertus, & les a pures. Jamais vous n'avez penſé, que la premiere & la plus noble conquête étoit celle des Cœurs : toujours hors de vous-même, raſſaſié de Gloire & de Fortune, ennuyé de votre propre félicité ; cette Gloire, qui vous paroît charmante quand vous courez après, ne vous paroît plus rien quand vous l'avez acquiſe. Si les hommes n'avoient été dans l'erreur, ſi l'opinion ne vous avoit ſervi, on vous auroit regardé comme un furieux. Vous ne vous êtes ſoutenu que d'illu-

sion, que vous vous êtes faite à vous-même; ou que vous avez trouvée dans les autres; & la prévention a fermé toutes les avenues à la Vérité. Vous avez étendu l'idée que vous aviez de vous-même, & vous avez tout sacrifié à cette Idole.

ALEX. Il faut prendre des Juges entre nous, pour savoir qui est le fou de nous deux. Pour moi, je pense comme tous les hommes; je ne fais qu'étendre l'erreur commune, si c'en est une que de s'illustrer par de grandes Conquêtes.

DIOG. Je sai bien que vous aurez pour vous la multitude. Le nombre des Sages est très-petit; & tout Prince que vous êtes, vous

êtes un homme du Peuple par votre maniere de penſer. Toujours dans la dépendance de l'opinion des hommes, vous mettez votre bonheur dans les jugemens d'autrui. Vous n'êtes heureux qu'autant qu'il leur plaît. Vous n'avez jamais ſû vous reſpecter, ni vous ſuffire. Vous ne vous croyez pas digne de votre propre eſtime; mais les ſuffrages publics, quoique illuſoires, vous dédommagent. Cette grande Renommée eſt un ſoutien à votre foibleſſe. Votre amour-propre, & les reſpects des hommes vous tiennent des voiles devant les yeux. Mais il y a des momens où la Vérité les tire, & vous montre

à

à découvert. Vous ne pouvez alors ſoutenir cette vûe de vous-même ; & c'eſt pour vous fuir que vous vous êtes embarqué dans vos Conquêtes. L'inconſtance, par l'agitation qu'elle donne, eſt le ſupplément du bonheur. Ce n'eſt pas des choſes dont vous jouiſſez, c'eſt de leur recherche. La modération & le repos ont quelque choſe de grand, qui marque l'indépendance. Pour moi, j'ai eu aſſez de fonds & de fermeté pour me paſſer de tout l'attirail de la Gloire ; j'ai ſû conſentir à demeurer inconnu. Vous n'avez pas eu aſſez de mérite pour jouer ce rôle, ni aſſez de fonds d'eſprit pour remplir les vuides du temps.

ALEX. Votre orgueil me révolte. Avez-vous oublié que toutes mes grandes actions ont été louées par les Orateurs, célébrées par les Poëtes, publiées dans les Hiſtoires, & admirées de tous les hommes ?

DIOG. Ce n'eſt point orgueil, c'eſt connoiſſance. On a loué en vous, non ce qu'on y voyoit, mais ce qu'on y ſouhaitoit. Jamais vous n'avez tiré votre conſidération de vos Vertus, ni de vos mœurs ; mais de votre Dignité. Permettez-moi de vous faire une queſtion. Croyez-vous que ce ſoit votre mérite qui vous attache les hommes ? Ce ſont leurs beſoins. S'ils étoient ſans paſſions, les

Cours seroient désertes. Qu'est-ce que des Courtisans? Des glorieux qui font des bassesses, ou des mercénaires qui se font payer. Voilà vos Spectateurs; & Spectateurs si nécessaires, que, si vous étiez sans témoins, vous seriez sans bonheur. Vos grandeurs ne plaisent pas comme telles, mais comme utiles pour nous. Si quelqu'un s'attache à moi, c'est par sentiment, ou pour mon mérite. Ces liens-là ne sont pas faits pour vous. Qui goûte mieux que nous la pureté de l'Amitié? Pour qui ces marques sont-elles moins équivoques? Les gens heureux ne savent point s'ils sont aimés: ainsi ces premiers Biens, qui sont

TAYLOR INST. OXFORD

ceux des ſentimens, vous ſont interdits. La plus douce des erreurs, l'illuſion la plus flateuſe, ce plaiſir qui a ſa ſource dans le cœur, qui flate ſi agréablement notre amour propre, vous ne le pouvez goûter : votre ame n'eſt jamais préparée par l'attente : on ne vous fait point paſſer par l'eſpérance : vos deſirs ne ſont point irrités par les difficultés ; ainſi vous faites l'Amour ſans en jouïr.

ALEX. Qui a fait un meilleur uſage de ſes ſentimens que moi, quand je reſpectai la Femme de DARIUS, & que je ſacrifiai mes mouvemens à la Modération & à la Juſtice ?

DIOG. C'eſt un acte de Vertu ;

mais cela ne prouve pas que les ſentimens aient un prix égal pour vous & pour nous. C'eſt pourtant le ſentiment qui eſt l'arbitre des biens & des maux. Les biens les plus réels ne ſont biens que par l'impreſſion qu'ils font ſur notre ame. Un ſeul mouvement du cœur, une ſeule réflexion de l'eſprit, a plus de crédit ſur la mienne pour me rendre heureux, que toute votre Fortune n'en a ſur la vôtre.

ALEX. A force de raiſonner, vous anéantiſſez tout. Vertus, grandes qualités, tout diſparoît devant vous; & vous changez la nature des choſes.

DIOG. Cela eſt vrai: ma Phi-

losophie a changé pour moi tous les objets. Ce que vous appellez *Renommée*, & à quoi vous sacrifiez tout, je l'appelle un son vain, tributaire du caprice de la Fortune ; & je ne puis comprendre qu'on fasse tant de cas de l'opinion générale de ceux qu'on mépriſe particulierement. Apprenez que le chemin de l'Immortalité est celui de la Vertu. Qu'est-ce que votre Puissance ? La liberté de faire des choses qu'il est bon souvent de ne pouvoir faire : vos Richesses ne sont que des besoins multipliés & renaissans : vos desirs, un avilissement de la grandeur & de la dignité de l'homme. Mais le plus grand de vos plaisirs est de jouir

de ceux dont les autres ne jouïſſent pas. C'eſt un plaiſir de malignité qui a ſa ſource dans l'orgueil. Quand je ſais diminuer tous les avantages que la plûpart des hommes croient que vous avez au-deſſus de nous; que j'ai le ſecret d'aggrandir mes biens, & de diminuer mes maux; tout devient égal entre nous. Peut-être vous le ſuis-je auſſi en mérite; & vous l'avez ſi bien ſenti, que vous dites un jour: *Si je n'étois pas* ALEXANDRE, *je voudrois être* DIOGENE. Quand votre amour propre conſent à me donner la ſeconde place, je pourrois bien mériter la premiere.

DISCOURS

Sur le ſentiment d'une Dame qui croyoit que l'Amour convenoit aux Femmes, lors même qu'elles n'étoient plus jeunes.

JE n'attaquerai point les opinions D'ISMENE; elle les a très-délicatement & trop ſolidement établies pour les combattre : j'aime à penſer comme elle, & j'étois preſque vaincue avant qu'elle eût parlé. Je ſoutiendrois donc très-mal une cauſe, que j'ai quelque intérêt à perdre : ſon Eloquence ne porteroit point ſur moi, qui ſuis à demi rendue : ainſi

ainſi je veux lui donner un Ennemi plus digne d'elle : je vais la mettre aux mains avec le Public : lui donner à combattre un préjugé, une opinion reçue dans tous les temps : c'eſt encore une victoire digne d'elle, que de la détruire. Je prends le monde comme il eſt, & non point comme il devroit être : qu'elle le faſſe penſer plus ſainement, c'eſt ſon affaire ; car je crois que mon Amie a, auſſi-bien que la Maîtreſſe D'ANACREON, les lèvres de la perſuaſion.

ISMENE a parfaitement bien établi ma propoſition : elle ne l'a point affoiblie ; mais elle veut bien que je la rende, & qu'elle

passe par moi. *L'usage a établi, que l'Amour, qui est défendu aux Femmes dans tous les temps, l'est infiniment davantage dans un âge un peu avancé.* L'usage est plus fort que moi; je n'entreprends point de le combattre; & nous avons contre nous le consentement de tous les siecles.

Sous quelle forme les Poëtes peignent-ils l'Amour des Femmes qui ont passé les premieres années? Il ne faut point se flater; la Jeunesse est le temps des Amours. Dès que vous voulez passer ce temps prescrit, les peines doublent & les plaisirs diminuent. La regle est, qu'il faut cesser d'aimer dès qu'on cesse de plaire. Vous me

demandez, quels termes, quel âge a-t-on marqué ? C'eſt aux hommes a en décider : ils ſont bons Juges de ce qui plaît ; il faut les en croire : ils ſentent l'effet que nous faiſons ſur eux ; mais ils nous ont impoſé la loi d'être belles, & ne nous ont donné que cela à faire. Ils nous ont deſtinées à être un ſpectacle agréable à leurs yeux ; & dès que nous ne montrons rien qui plaît, nous n'avons ni leurs regards, ni leurs attentions.

La Jeuneſſe a de grands avantages ; le Public lui pardonne tout, il lui prête des excuſes : & ces mêmes excuſes que lui fournit le Public, elle ſe les donne à

elle-même, & en est moins coupable à ses yeux. Quand vous avez passé la premiere jeunesse, comment se permettre des foiblesses dans un temps consacré à la raison, & où elle doit reprendre tous ses droits? Si vous vous dérobez à vos devoirs, vous n'échaperez pas aux remords. Nous avons des Juges indispensables devant lesquels il faut passer, la Conscience, & le Monde. La Conscience en avançant devient plus instruite & plus sévere: elle augmente en connoissance, & en délicatesse. (J'entends par le terme de Conscience, ce *sentiment intérieur d'un Honneur délicat, qui ne se pardonne rien pour le Monde.*)

Or, quand une Femme a perdu sa beauté, elle n'a plus de quoi corrompre ses Juges : ils reprennent leur sévérité naturelle : le Monde ne vous pardonne plus rien : on a perdu pour vous ces dispositions favorables, qu'on a pour les jeunes personnes : il n'est plus permis d'avoir tort ; & nous avons perdu le droit de faillir.

Ismene me dira, pourquoi appeller le Monde dans un mystere où il ne doit point entrer ? Dérobez-vous à lui. Et elle conviendra que toute la Galanterie extérieure doit être interdite dans ce temps-là. St Evremont est de son avis. Il dit, que les avantages de l'Esprit se soutiennent mal dans la

foule, contre les Graces du corps; qu'il faut s'en tirer, & qu'il ne faut pas mettre les Amours en vûe. Mais le peut-on? N'eſt-on pas toujours deviné, ou ſoupçonné? J'ai donc beſoin du Public, puiſqu'il eſt mon Juge, & que je paſſe en ſpectacle devant lui. ISMENE fera plaiſir à bien du monde, de compoſer avec ce Public, & de le rendre plus traitable.

J'ai avancé que, dans le temps où il eſt moins permis d'aimer, les peines doublent, & les plaiſirs diminuent. Le plaiſir de l'Amour eſt ſoutenu de deux ſentimens; de ceux de la perſonne aimée, & des nôtres. Je crois que les Femmes aiment auſſi fortement, dans

le temps où il leur est le plus défendu ; mais elles courent risque d'aimer seules, qui est un état triste : elles ne peuvent jouïr de la confiance d'être aimées : & c'est pourtant de cette sûreté, dont se tire le grand charme de l'Amour. Les infidélités, les sacrifices dont vous devenez le sujet, enfin tous les maux de l'Amour vous attendent, dès que vous ne savez pas vous arrêter, & que vous voulez jouir de ce sentiment-là, dans un temps où il ne vous est plus permis. Le cœur, la gloire, tout pâtit. La gloire, qui n'étoit point faite pour être associée à l'Amour, en fait le plus grand charme, quand elle est contente, & la plus

grande douleur, quand elle se plaint.

Ismene a fort bien établi les avantages qu'il y a d'aimer, dans un âge où l'on échape à la Jeunesse. Il est sûr que l'Esprit est plus formé, & plus orné, pour ceux à qui l'Esprit fait impression. Pour le mérite des sentimens, il ne se trouve guères chez les jeunes personnes; & ils sont bien plus délicats, & plus touchans, dans l'âge dont nous parlons. Si vous avez exercé vos sentimens, le cœur en est plus instruit: si vous les avez retenus, ils en sont plus forts & plus vifs. Ovide, qui est une autorité en Amour, dit que nous cessons d'aimer, dans le temps que

nous l'avons appris : & ST EVREMONTne le défend en aucun temps. " Dans la jeuneſſe, dit-il, nous vivons pour aimer; dans un âge „ plus avancé, nous aimons pour „ vivre, » Mais les hommes, qui ont toujours fait leur partage entre nous avec inégalité & injuſtice, ont étendu leurs droits, & reſſerré les nôtres; puiſque dans tous les temps ils ſe permettent les ſentimens, & nous les défendent.

Il eſt donc certain, que, pour toutes ces délicateſſes qui font le charme de l'Amour, il ne faut pas les chercher avec les jeunes perſonnes. Elles ſont remplies d'elles-mêmes, occupées de leur beauté & de leur parure, & livrées

à la bagatelle. Le mérite de l'Esprit ne s'augmente, & ne se perfectionne que par la réflexion; & les jeunes personnes en sont incapables. Comme elles ignorent tout, & que tous les objets ont pour elles le charme de la nouveauté, elles courent à tout: c'est autant de pris sur le goût principal; car un sentiment ne sauroit être vif & fort, qu'il ne soit unique: dès qu'il se partage, il s'affoiblit.

Quand une Femme a passé la premiere jeunesse, qu'elle a parcouru les objets, qu'elle a usé ce goût pour des choses frivoles, & que par solidité de son caractere elle est renvoyée à elle-même; si

elle permet à son cœur un sentiment, elle en sera bien plus occupée, & elle vivra pour un seul objet. De telles personnes, l'Amour les perfectionne : l'envie de plaire, & d'être estimées de ce qu'elles aiment, fait qu'elles se respectent ; car l'Amour est un censeur sévere & délicat, qui ne pardonne rien.

Toutes ces délicatesses échapent à une jeune personne. Sûre de plaire par ses charmes, pleine de confiance en sa beauté, elle n'emprunte rien sur le mérite du cœur, ni de l'esprit ; & souvent le mot de Vertu lui est inconnu. Dans l'âge où l'on sent qu'on perd du côté des agrémens, comme on veut plaire,

on ſonge à remplacer par les qualités ſolides ce qui échape de graces: ce qu'on perd du côté de la ſenſibilité de ce qu'on aime, on veut le regagner ſur l'eſtime, en acquérant des qualités qui en ſoient l'objet, mais qui ne ſauroient être la ſource des illuſions de l'Amour.

Il y a très-peu d'hommes capables d'être touchés du vrai mérite des Femmes : on ne leur en demande pas même ; on les tient quittes pour les agrémens : les ſentimens ſont un tribut qu'on paye à la beauté, & l'eſtime à la Vertu. J'entends par le mot de *Beauté*, tout *ce qui plaît aux Sens.* Les qualités de l'ame n'échauffent guères l'imagination, & elles ne

ſont point l'objet de l'enivrement des paſſions. Ainſi, ce que vous pouvez faire de mieux quand vous avez paſſé la premiere jeuneſſe, c'eſt, ſi la figure ſe ſoutient encore, & qu'elle puiſſe faire quelque impreſſion, de profiter de ces mouvemens pour porter tout à l'eſtime; de ramener tout à elle; afin que, ſi l'on s'eſt attaché à vous par les agrémens, vous faſſiez que l'on y reſte par le mérite de l'eſprit & du cœur: mais ne vous fiez guères à ces légeres impreſſions des ſens; ou ne vous en ſervez, que pour introduire des ſentimens plus ſolides & plus durables. L'Amour ne ſe doit pas traiter dans un certain âge, com-

me dans la jeuneſſe : il doit ſe montrer ſous une autre forme à ce qu'il aime. Mais ce n'eſt pas des préceptes pour l'Amour que je veux donner ; c'eſt des peintures de ſes malheurs, pour les fuir.

ISMENE a rapporté, pour appuyer ſon ſentiment, l'exemple d'une perſonne qui a conſervé tous ſes agrémens, quoiqu'elle ait paſſé la premiere jeuneſſe : elle me ſervira auſſi de preuve, pour faire voir combien une Femme eſt aimable par les qualités ſolides, quand elle a ſû les cultiver.

ISMENE n'a prétendu parler que du mérite de la beauté : pour moi qui la vois de plus prés, je ſuis bien plus touchée de ſes autres

qualités. Elle a une figure unique : c'eſt un aſſemblage de tous les agrémens ; un mérite aſſorti : ſon Corps étoit fait pour loger le plus aimable Eſprit du monde ; & ſon Eſprit étoit deſtiné pour animer la figure la plus parfaite : cela fait la plus jolie alliance du monde. Mais elle ne s'en eſt pas tenue au léger mérite des agrémens ; elle a ſû en acquérir un plus durable. St Evremont dit : » Qu'il y a » des Femmes qui ont fait infidé- » lité à leur Sexe, en prenant le » mérite des hommes » : elle eſt de ce nombre. Elle eſt née une des plus belles Femmes de la Cour, du conſentement du Public : toujours ſûre de plaire, il ne lui en

coûte que de se montrer ; née pour le Monde délicat, & sûre d'un tribut de sentimens & de louanges, dès qu'elle se fait voir. J'entends de ces louanges naturelles qui se marquent par la surprise, que ses agrémens enlevent sans peine : se faisant toujours desirer quand on ne la voit point ; laissant des regrets quand on la perd.

Je n'ai jamais connu une personne plus généralement approuvée : je crois qu'on lui auroit volontiers fait un procès, pour la forcer à se montrer, comme la Ville de *Toulouse* en fit un à la belle PAULO. Comme toutes les fois qu'on la voyoit en public, on

on se pressoit pour la voir, & qu'il en arrivoit des accidens, il fut ordonné par Arrêt du Parlement, qu'elle se montreroit deux fois la semaine ; & elle satisfit à cette obligation.

Le Public croit avoir droit de jouir comme spectateur des beaux objets ; & il auroit volontiers demandé la même chose à mon Amie ; mais c'est une dette qu'elle auroit fort mal payée. Personne n'étoit plus propre qu'elle à parer la Cour ; elle y étoit née ; elle y tenoit un haut rang ; sa Famille y occupoit les premieres Places ; le Roi étoit plus jeune ; la Cour étoit galante : que d'appas pour une jeune personne ! Mais quoi

que faite pour la Société, pouvant plus y mettre, & plus en retirer qu'une autre, elle s'est dérobée au monde. La solidité de son caractere lui a fait sentir le vuide de ses vains applaudissemens : elle s'est appliquée à cultiver quelque chose de mieux : elle a beaucoup lû, & sû en profiter. Sa mémoire s'est meublée de choses précieuses ; son esprit est devenu plus fort & plus étendu ; ses sentimens ont augmenté en délicatesse : elle s'est donné un caractere de dignité qui la fait respecter : elle s'est fait un stile & une maniere de parler qui n'est que pour elle : il est simple, noble & léger : elle a des termes convenables & choi-

fis, sans être recherchés : elle ne parle de rien, qu'elle ne l'orne ; & l'art ne s'y fait point sentir : elle a une facilité d'expression, mais qui vient de la clarté & de la netteté de ses idées. Si sûre de ne rien produire qui ne plaise, elle ne fait point sentir de confiance en elle ; elle montre de la timidité : il semble qu'elle ignore son prix, & qu'elle ait besoin d'être rassurée. Elle voit peu de monde : elle est uniquement appliquée à ses devoirs, & très-unie avec Madame sa Sœur, qui est à peu-près du même caractere : je n'ai que cela à dire pour la faire connoître, & pour la louer. Elle n'est point répandue : jamais on ne la

voit ni aux ſpectacles, ni aux promenades publiques : elle ne ſe permet pas la diſſipation des Femmes de ce Pays-ci, qui ne ſauroit s'accorder avec l'exacte pudeur. Je ne ſais pas ſi la rareté en augmente le prix ; mais je n'ai jamais connu un ſi aimable caractere.

Ce ſeul exemple ſuffiroit, pour appuyer l'opinion d'Ismene ; & à faire connoître que les Femmes ſont plus aimables à l'âge qu'elle ſoutient : mais auſſi il faut convenir que cet exemple eſt unique, & ne fait rien pour nous. Où ſont les Femmes qui aient ſû mettre à profit leurs années ? Qui, en perdant du côté des agrémens, aient ſû ſe dédommager par le mérite de

l'Esprit ? Nous ne fournissons point de ces supplémens-là. Si cela étoit, peut-être qu'on nous pardonneroit de n'être plus jeunes : mais la plûpart des Femmes perdent tout en perdant leur beauté. Cependant rien n'est plus triste, que la suite de la vie des Femmes qui n'ont sû qu'être belles : elles tombent dans un vuide à faire pitié, quand la beauté leur échape. Comme c'est le propre de l'illusion de nous abuser, & qu'elle se met toujours entre nous & la vérité, pour nous la dérober ; dès que l'enivrement des hommes a cessé, on voit les choses à découvert, & l'on ne se trouve plus rien. L'objet de la passion

des hommes, c'eſt la Beauté: quand on la perd, tout échape. Mais quand les Femmes ſeroient capables de ſe donner un mérite ſolide, il eſt à craindre que peu d'hommes ſeroient capables d'en être touchés.

- Ismene a donné une infinité d'exemples, qu'elle a pris dans l'Antiquité, pour prouver qu'il y a des engagemens heureux & durables dans l'âge qu'elle ſoutient. Pour moi, je n'emprunte rien du paſſé, je m'en tiens au préſent; & je renvoie à toutes les Femmes ſenſibles, & qui ont pouſſé ce goût-là plus loin qu'elles ne devoient; il n'y en a pas une qui n'ait la ſincérité de vous dire,

que c'eſt le plus grand malheur du monde. Il ne ſeroit pas néceſſaire d'être menacées par les loix de l'uſage, pour nous retenir dans notre devoir : le ſeul aviliſſement, où tombent celles qui ſe ſont oubliées, ſuffiroit pour arrêter le penchant du monde le plus rapide. Nous ne pouvons faire pour le bonheur aucun uſage des liaiſons avec les hommes : l'uſage les a ſi bien ſervis, que tout eſt pour eux, & contre nous. Quelque indignité qu'ils mettent dans leur conduite, nous ne pouvons nous en plaindre : notre témoignage ne porte point contre eux ; & c'eſt par une ſuite de l'injuſtice de leurs loix, que nous ne

pouvons faire avec eux aucun Traité où l'égalité soit observée. Ils ont étouffé notre droit sous la force. Je m'en tiens donc à dire : que les Femmes doivent s'interdire l'Amour dans tous les temps ; mais infiniment davantage, quand elles ont passé la premiere Jeunesse.

DISCOURS

DISCOURS SUR

La Délicateſſe d'Eſprit, & de Sentiment.

IL eſt de l'ordre de la Nature, & peut-être de la Juſtice de ſon économie, qu'elle charge ſes bienfaits de conditions proportionnées à leur valeur. Honneurs, Richeſſes, Sentimens, Repos même, tout eſt à prix; & nous reconnoiſſons toujours, qu'elle nous a vendu bien cher ce que nous avions cru obtenir de ſa pure libéralité.

Celle de ses faveurs qui paroît la plus douce, c'est la *Délicatesse.* Elle découvre mille beautés, & rend sensible à mille douceurs qui échapent au vulgaire : c'est un microscope, qui grossit pour certain temps ce qui est imperceptible aux autres : elle fait l'assaisonnement de tous les plaisirs. Se pourroit-il, que nous procurant tant d'avantages, elle ne fût pas souhaitable ?

Il est pourtant aisé de remarquer, combien la délicatesse d'Esprit cause de dégoûts. Rarement content des autres, jamais content de soi-même, avec ce faux trésor on passe sa vie dans une idée de perfection, qu'on ne

trouve pas chez autrui, & qu'on ne peut attraper soi-même : outre que qui n'est pas content des autres ne les rend guères contens de soi. Quelle source de brouillerie avec l'Amour propre ! Que de secheresse dans la Société, qui demande toujours des applaudissemens ! Qu'il en coûte à la sincérité pour se rendre supportable ! Et que la politesse en souffre !

Mais ces malheurs ne sont rien, si on les compare avec ceux que cause la Délicatesse des Sentimens. Quelle source de querelles entre deux cœurs qui n'en sont pas également touchés ! Quel crime ne fait-elle pas d'un manque d'attention, ou de sincérité !

Quelle peine d'accuſer la perſonne qu'on aime, & dont on voudroit payer l'innocence de ſa propre vie ! On ne veut pas ſe fier à elle-même du ſoin de ſa juſtification : on cherche en ſecret à l'excuſer : quelle douleur quand on n'y peut pas réuſſir ! Quelle contrainte ! Quelle violence, pour lui cacher tous ces mouvemens !

Eſt-on forcé de découvrir un mal ſi preſſant ? Qu'il paroît dans un point de vûe différent ! C'eſt foibleſſe ; c'eſt bizarrerie : les torts ſe multiplient d'une part, & les malheurs de l'autre. On a beau en appeller au Tribunal de l'Amour : la ſeule juſtice qu'on y

trouve, c'est celle qui établit de plus rudes peines, pour qui a goûté de plus doux plaisirs.

DISCOURS

Sur la différence qu'il y a de la Réputation à la Considération.

LA CONSIDERATION vient de l'effet que nos qualités personnelles font sur les autres. Si ce sont des qualités grandes & élevées, elles excitent l'Admiration : si ce sont des qualités aimables & liantes, elles font naître le sentiment de l'Amitié. L'on jouit mieux de la Considération que de la Réputation : l'une est plus près

de nous, & l'autre s'en éloigne: quoique plus grande, celle-ci se fait moins sentir, & se convertit rarement dans une possession réelle. Nous obtenons la Considération de ceux qui nous approchent, & la Réputation de ceux qui ne nous connoissent pas. Le mérite nous assure l'estime des honnêtes gens, & notre étoile celle du Public. La Considération est le revenu du mérite de toute une vie, & la Réputation est souvent donnée à une action faite au hazard : elle est plus dépendante de la Fortune. Savoir profiter de l'occasion qu'elle nous présente, une action brillante, une victoire, tout cela est à la merci

de la Renommée : elle se charge des actions éclatantes ; mais, en les étendant & les célébrant, elle les éloigne de nous. La Considération qui tient aux qualités personnelles est moins étendue ; mais, comme elle porte sur ce qui nous entoure, la jouïssance en est plus sentie & plus répétée : elle tient plus aux mœurs que la Réputation, qui souvent n'est dûe qu'à des vices d'usage, bien placés, & bien préparés ; ou quelquefois à des crimes heureux & illustres. La Considération rend moins, parcequ'elle tient à des qualités moins brillantes ; mais aussi la Réputation s'use, & a besoin d'être renouvellée. Les actions d'é-

clat inſpirent plus d'envie que d'admiration : les hommes ſe révoltent contre ce qui les abaiſſe ; auſſi l'admiration eſt un état violent pour la plûpart des hommes ; & elle ne demande qu'à finir. Ce qui donne le plus de Conſidération, c'eſt l'amour de nos Citoyens ; mais elle ne s'acquiert ainſi que par les qualités du cœur. Parcequ'elle tourne alors au profit des hommes, ils nous accordent du mérite ; non pas comme mérite, mais comme une choſe qui leur eſt utile : ſans ce biais il en faudroit beaucoup, pour ſe faire pardonner ſa ſupériorité.

La Politesse eſt une qualité aimable, qui contribue le plus à

nous donner de la Considération : c'est un ménagement de l'amour propre des autres, qui contribue le plus à établir la paix entre les hommes. Elle bannit de la Société ce MOI si blessant pour les autres : une personne polie ne trouve jamais le temps de parler d'elle ; elle s'oublie, & ne pense qu'à faire valoir le prochain.

La MODESTIE met le mérite, & la Considération que le monde nous donne, en sûreté : elle fait taire l'envie ; & l'on ne se repent point des suffrages que l'on a donnés, quand on voit qu'ils ne tourneront point contre nous. Ce qui nuit le plus à la Considération, c'est de vouloir l'avoir trop

en détail ; parcequ'à tout moment vous la faites sentir à ce qui vous entoure.

Il y a de plus une conduite à garder pour conserver la Considération. GRATIEN dit : faites-vous connoître, & non comprendre : ne conduisez pas l'intelligence des hommes jusqu'à l'extrémité de votre mérite ; car tout ce qui leur est connu leur impose moins. Le même Auteur dit : si votre mérite est au-dessus de votre Réputation, montrez-vous, & qu'on connoisse votre prix : si votre Réputation est au-dessus de ce que vous valez, cachez-vous, & jouïssez de l'erreur des hommes : placez-vous bien dans

leur imagination. Monsieur le Cardinal de RETZ dit : « que dans » certaine occasion il sentit, qu'il » occuperoit encore long-temps » une grande place dans l'imagi- » nation du Peuple ; & qu'il pour- » roit tout entreprendre sur la foi » de leurs illusions. »

Le RIDICULE s'attache à la Considération, parcequ'il en veut aux qualités personnelles. Il pardonne aux vices, parcequ'ils sont en commun : les hommes s'accordent à les laisser passer : ils ont besoin de leur faire grace. Dans chaque siécle il y a un vice dominant, & il y a toujours quelque homme, qu'on appelle galant homme, qui donne le ton à

son siécle ; qui fixe le ridicule, & qui met en crédit les vices de la Société. On fait grace à l'Amour, à l'ambition; mais la malignité s'attache aux qualités personnelles.

La CONSIDERATION PERSONNELLE nous fournit plus d'agrémens que la Naissance, que les Richesses, que les Places même sans mérite. Rien de si triste au fond qu'un grand Seigneur sans Vertus, accablé d'honneurs & de respects, & à qui l'on fait sentir à tout moment, qu'on ne les doit qu'à sa Dignité, & rien à sa Personne. Heureusement l'amour propre, qui est le plus grand des flateurs, fait ordinairement lui cacher son insuffisance.

Il y a des mérites qui portent à l'émulation, & qui ne sont pas au-dessus de l'exemple ; mais l'envie aussi fait bien élever des hommes médiocres, pour affoiblir le mérite d'un grand homme. Le Prince EUGENE a fait de grands Généraux en *Europe*. L'envie vous sert quelquefois, & vous illustre au-dessus de vos qualités propres. Il y a aussi des mérites supérieurs, que la malignité laisse passer sans rien dire : tel étoit celui de Monsieur de TURENNE. Le mérite qui nous approche ordinairement nous incommode ; mais la Réputation se forme loin de nous. Il est difficile d'acquérir de grandes richesses sans qu'il en coûte à la

Réputation ; à moins qu'on n'ait fait auparavant provision de beaucoup de mérite, d'honneurs, & de dignités ; & que les richesses viennent d'elles-mêmes, comme inséparables des grandes places : on n'envie alors les richesses des grands hommes pas plus que l'or que l'on voit dans les Temples des Dieux.

Rien de si heureux qu'un homme qui jouit d'une Considération méritée, attachée à sa personne, & non à la place qu'il occupe. C'est un plaisir qui se fait sentir à tout moment, & par tous ceux qui nous approchent. Tous ces complimens vuides de réalités, & où la vérité n'a point de part, sont

pour lui des marques de l'estime publique. Tous ces égards, tous ces riens sont relevés par là : son bonheur double par le contentement intérieur ; & les autres plaisirs même en sont plus rians.

La FAVEUR assure, ou détruit la Réputation : elle nous expose à un grand jour ; & il faut avoir un grand fond de mérite, pour se soutenir dans une place où tant de gens aspirent, & d'où ils ont intérêt de vous faire descendre : où enfin l'on ne vous fait grace sur rien.

Ceux qui n'apportent à leurs emplois d'autres mérites, ni d'autres dispositions que de les desirer, ne s'y soutiennent pas long-temps.

Dans la disgrace, l'homme se manifeste, & montre ce qu'il est : le rideau est tiré : le petit mérite étoit soutenu par la faveur qui le couvroit : dès qu'elle tombe, il est à découvert, & il n'a plus d'appui.

Les disgraces parent les grands hommes. FLORUS dit : que MARIUS devint plus grand par ses malheurs ; que son exil & sa prison avoient jetté sur sa personne une espece d'horreur sacrée, qui le rendoit respectable.

Il n'y a point de Vertu que le Peuple n'accorde à ceux qu'il plaint, ou qu'il regrette. Le grand homme est haut & élevé dans la prospérité, & il est grand dans l'adversité.

l'adverſité. Mais comme la plûpart des hommes ne ſont pas aſſez élevés pour être outragés de la Fortune; une ſage retraite fait en leur faveur le même effet que la diſgrace. On demande, quand doit-elle ſe faire? Car il n'y a point d'action dans la vie, où il n'y ait un à propos. Eſt-ce après quelque action brillante, pour mettre notre gloire en ſûreté, & conſerver la place qu'elle nous a donnée dans l'idée des hommes? Mais pourquoi donner à la retraite le temps deſtiné à jouir? Celui de la vieilleſſe lui eſt propre: tous les goûts ſont uſés: il n'y a plus qu'à perdre à ſe montrer, & à faire voir ſa décadence: on ne ſe

transportera point à ce que vous avez été : c'est un travail : les hommes ne vous l'accorderont point ; & l'on s'arrêtera au moment présent. Mais est-il sage de tant consulter les hommes ? Faut-il être toujours dans leur dépendance ? N'aurons-nous jamais le courage de nous rendre heureux, selon nos goûts, s'ils sont innocens ? Faut-il toujours vivre d'opinion, & doit-elle nous servir de régle pour la conduite de notre vie ? Enfin, rien de si difficile que de bien entrer dans le monde, & d'en bien sortir.

LETTRES DIVERSES,

PAR MADAME LA MARQUISE

DE LAMBERT.

Auſquelles on a joint celles que lui ont écrites M. DE FENELON, Archevêque de Cambray, & M. DE LA RIVIERE.

LETTRE

A M. l'Abbé de Choisy, en lui envoyant les *Réflexions sur les Femmes.*

Voilà, mon cher Abbé, le petit Ouvrage que vous m'avez fait faire. Je n'ai pas eu le temps de le perfectionner : des sentimens plus sérieux occupent mon ame, & des affaires plus importantes mon loisir. De plus, j'ai eu peine à rappeller des idées agréables, depuis long-temps oubliées. Pour

vous qui les avez toujours présentes, & qui n'avez jamais pû épuiser ce fonds de joie qui est en vous, quelque dépense que vous en ayiez sû faire ; vous, à qui la vieillesse sied bien, puisqu'elle n'en écarte ni les jeux, ni les Amours ; vous, qui avez sû rétablir l'intelligence entre les passions & la raison, de peur d'en être inquiété ; vous, qui par une sage économie avez toujours des plaisirs de réserve, & qui les faites succéder les uns aux autres ; vous qui avez sû ménager la Nature dans les plaisirs, afin que les plaisirs soutinssent la Nature ; vous enfin, qui, comme *St Evremont*, dans vos belles années viviez pour aimer,

& qui préſentement aimez pour vivre ; vous avez raiſon, mon cher Abbé, dérobons ces derniers momens à la fatalité qui nous pourſuit. Je demande à votre amitié & à votre fidélité, que ce petit Ecrit ne ſorte jamais de vos mains : vous ſeul êtes le confident de mes débauches d'eſprit.

LETTRE
A MADAME
DE SAINT HYACINTHE.

En lui envoyant un Ecrit à Madame la Supérieure de la Magdelaine *de* Treſnel, *ſur l'Education d'une jeune Demoiſelle.*

VOus n'êtes pas faite, MADAME, pour demander une choſe deux fois. C'eſt aſſez de ſavoir que vous la ſouhaitez: on eſt payé d'avance & avec uſure, par le plaiſir de vous la donner. Je n'en connoîtrois point de plus grand, ſi ce n'eſt celui de vous prévenir;

prévenir ; mais ce que vous voulez de moi eſt ſi peu de choſe, que je croyois que la lecture, que vous avez ſouffert qu'on vous en fit, devoit vous ſuffire. Je vous envoie donc, MADAME, ce petit Ecrit, que je fis pour Madame de BEUVRON, lorſqu'elle étoit encore enfant dans la *Magdeleine de Treſnel.* Vous y verrez une Grand-Mere qui uſe de ſes droits. J'eſpere qu'en exerçant les vôtres ſur MADEMOISELLE votre Fille, elle y répondra ſi bien, qu'elle ſe rendra digne de vous. Je ne puis faire un meilleur ſouhait pour elle, ni qui marque mieux ce que penſe de vous, & ce que penſe pour vous, MADAME,

Votre très-humble & très-obéissante servante,

La Marquise de LAMBERT.

LETTRE

A Madame la Supérieure de la *Magdeleine de Trefnel*, sur l'Education d'une jeune Demoiselle.

NOtre Amie, MADAME, me prie de donner des conseils pour l'Education de notre petite Fille ; mais ce seroit de vous que je voudrois les recevoir. Personne n'a des lumieres plus étendues, une raison plus sûre, & une piété plus solide que vous, Madame,

Mais on croit qu'une Grand-Mere a droit de donner des avis. Il faut donc jouir des privileges de son âge : nos années nous en ôtent assez.

Je crois qu'on ne sauroit de trop bonne heure songer à l'éducation de la petite personne : chaque âge demande une attention particuliere. C'est dans ces premieres années que se forment dans le cerveau des traces qui ne s'effacent jamais, & que les idées des biens & des maux prennent leur rang dans l'imagination. Il importe donc infiniment de ne pas déranger leur ordre naturel, & de donner aux premiers biens la place qu'ils doivent avoir. Il faut de

bonne heure lui donner une grande idée de Dieu & de la Religion, lui en parler d'une maniere touchante. Vous ne vous rendez maîtresse de l'esprit, qu'en intéressant le cœur : trop heureuse si, dans la suite de sa vie, ses sentimens n'ont que Dieu pour objet.

Pour rendre une éducation utile, il faut que la personne qui en est chargée se fasse respecter ; qu'elle donne une grande idée d'elle. Il ne faut pas trop badiner avec les enfans : il est bon de vivre sérieusement, & un peu sévérement avec eux. Il faut aussi être en garde contre les graces de l'enfance, dont ils savent se servir très-avantageusement, pour arra-

cher ce qu'ils veulent de nous. Ces premieres graces cachent bien des défauts; il ne faut pas s'en laiſſer ſéduire.

Le grand ennemi que nous avons à combattre, c'eſt l'Amour propre : nous ne ſaurions de trop bonne heure travailler à l'affoiblir. Il faut bien ſe garder de l'augmenter par la louange. La louange eſt un des grands dangers de l'éducation : par elle vous étendez l'idée qu'elles ont d'elles-mêmes; vous armez leur orgueil; vous leur donnez une préférence ſur leurs Compagnes : elles deviennent vaines, difficiles à vivre, aiſées à bleſſer : cela forme un caractere peu aimable. Il faut bien ſe garder

de leur faire ſentir combien elles ſont cheres, & l'intérêt qu'on prend à elles. Elles s'accoutument à croire qu'on doit toujours être occupé d'elles: par-là vous fortifiez leur amour propre. Laiſſez-les faire; quelqu'appliquée que vous ſoyez à le détruire, il ſoutiendra ſes droits contre vous. Les enfans timides peuvent être encouragés par la louange; mais la petite perſonne eſt vive & confiante: elle a beſoin d'être contenue & réprimée. Ce n'eſt pas que je veuille bannir la louange: c'eſt un aide à l'éducation & à la vertu: mais il faut ſavoir la placer, ne la donner pas par ſentimens, ni ſéduite par leurs agrémens, mais par réfle-

tion. Il ne faut jamais les louer sur les graces extérieures : elles s'accoutument à croire que cela tient lieu de tout; mais sur leurs bonnes actions.

Il faut leur donner un grand amour pour la vérité, & leur apprendre à la pratiquer à leurs dépens; leur inspirer qu'il n'y a rien de si grand que de dire franchement, *j'ai tort;* & se bien garder de les punir des fautes avouées.

Il faut donner aux enfans une grande idée de l'honneur, & leur peindre le deshonneur, comme ce qu'il y a de plus à appréhender. On les amuse de contes frivoles qui réveillent toutes les passions timides. Il faudroit conserver

leur crainte pour le deshonneur. Qu'ils regardent l'eſtime comme le premier des biens, & le mépris comme le plus grand des maux. Si vous pouvez les rendre ſenſibles à l'eſtime, & à la honte de leur faute, c'eſt une grande avance pour leur éducation : la honte leur ſervira de punition, & l'eſtime leur tiendra lieu de récompenſe.

Il importe infiniment de les bien perſuader, que le bonheur n'eſt attaché qu'aux actions louables. On peut leur donner ce qu'ils ſouhaitent, non comme récompenſe, mais comme une ſuite néceſſaire des bonnes actions qu'ils ont faites. Par-là ils s'accoutu-

ment à croire que ce qu'ils desirent n'eſt donné & n'appartient qu'aux actions eſtimables. Si les petits préſens que vous leur faites ſont pour manger, vous augmentez en eux leur goût du plaiſir, qu'il faut ſeulement ſouffrir : ſi c'eſt pour leur parure, vous relevez l'idée qu'elles ont de ces choſes, qu'il faut leur apprendre à mépriſer.

Les enfans aiment à être traités en perſonnes raiſonnables. Il faut entretenir en eux cette eſpece de fierté, & s'en ſervir comme d'un moyen pour les conduire où l'on veut. Il faut les ménager, & leur faire croire qu'ils ont plutôt oublié que manqué.

Il eſt néceſſaire de rompre la volonté des enfans, les rendre ſouples, & les faire plier ſous l'autorité de la raiſon; leur apprendre à ne pas céder à leurs deſirs. Ils ont quelquefois des larmes d'opiniâtreté; & n'ayant pas le pouvoir de faire ce qu'ils deſirent, ils veulent par leurs larmes maintenir le droit, qu'ils s'imaginent avoir, de faire ce qu'ils ſouhaitent. Il faut bien ſe garder de céder aux accès d'opiniâtreté. Il faut diſtinguer en eux les beſoins naturels de ceux de la fantaiſie, & ne leur permettre de demander que leurs vrais beſoins. Ce qui donne de la force à nos deſirs, c'eſt la liberté qu'on prend

de les montrer ; & quiconque se permet de convertir ses souhaits en demandes, n'est pas fort éloigné de croire qu'on est obligé de lui accorder ce qu'il desire : on peut plus aisément souffrir ses propres refus que ceux des autres. La personne qui est auprès d'elle est pleine de mérite, & doit lui tenir lieu de raison. Quand on n'est pas accoutumé à soumettre sa volonté à la raison des autres dans la jeunesse, on aura beaucoup de peine à écouter les conseils de la sienne, & à la suivre dans un âge plus avancé.

Il faut leur donner du courage dans l'esprit. La fermeté & l'insensibilité de l'ame est le meilleur

bouclier qu'on puiſſe oppoſer aux maux : c'eſt le ſoutien des vertus, & le rempart contre les vices. C'eſt la ſenſibilité de l'ame qui allonge les malheurs & les éterniſe. On ne peut ſans courage demeurer ferme dans ſon devoir.

Il eſt néceſſaire de les rendre ſenſibles à l'amitié & à la reconnoiſſance. C'eſt ſur leur cœur qu'il faut travailler : nous n'avons de vertus ſûres & durables que par lui. Il eſt bon de les accoutumer à avoir l'eſprit juſte, & le cœur droit. Inſpirez-leur auſſi la libéralité, & à partager ce qu'elles ont avec leurs Compagnes. Il faut leur perſuader que celle qui donne eſt la mieux partagée,

puiſqu'elle a pour elle la gloire, l'amitié, & le plaiſir d'en faire.

Les enfans s'amuſent ſouvent à contrefaire : quand ils le font avec grace, on s'en réjouit. C'eſt un talent dangereux. On ne cherche point à imiter ce qui eſt bon ; cela ne feroit pas rire : c'eſt le ridicule qu'on veut trouver. Ne leur faites pas croire que l'agrément ſoit dans la moquerie. Rien de ſi aiſé que de plaire aux dépens d'autrui ; vous êtes aidées & ſoutenues par la malignité de ceux qui vous écoutent. Il faut bien plus d'eſprit pour plaire avec de la bonté qu'avec de la malice.

Outre les regles générales pour tous les enfans, il y en a de parti-

culieres à chaque caractere. Pour peu d'application qu'on y donne, il eſt aiſé de les découvrir. La petite perſonne, par exemple, eſt ſouple & flateuſe : c'eſt un caractere utile à ceux qui l'ont, mais dangereux pour les autres. Cela ſéduit les perſonnes ſuperficielles ; & qui eſt-ce qui ne l'eſt pas ? Se donne-t-on la peine d'approfondir les caracteres ? On ſe rend aux manieres extérieures, qui couvrent bien des défauts. Les perſonnes qui ſentent que cela leur réuſſit ne mettent plus dans la Société que du jargon, & ſe diſpenſent des vertus de la Société & des ſentimens. Ceux qui ne commercent pas de manieres,

payent de réalité, & ſont dans la néceſſité d'être vrais & ſolides, dont les autres ſe diſpenſent.

Je crains que la petite Perſonne n'ait de la diſpoſition à l'évaporation & à l'étourderie : c'eſt l'ennemie de la modeſtie. Et que faire d'une femme ſans modeſtie ? La timidité doit être le caractere des femmes ; elle aſſure leurs vertus. La timidité & la modeſtie ſont ſœurs : elles ſe reſſemblent, & ſouvent on les prend l'une pour l'autre. Je crois qu'il eſt temps de ſonger ſérieuſement à ſa correction : elle eſt avancée : ces petites imperfections, qui ne paroiſſent rien à ceux qui l'aiment, ſont pourtant les ſemences des défauts.

Vous savez bien mieux que moi, MADAME, qu'un Philosophe trouvant un enfant le reprit de quelques défauts : l'enfant lui dit : *Vous me reprenez de peu de chose. Nul défaut habituel ne peut être petit*, repliqua-t-il.

Ceci, MADAME, est très-imparfait : mais j'ai voulu vous laisser le plaisir de penser & de l'étendre, & le droit de me reprendre.

LETTRE

LETTRE

Au R. P. B*** Jéſuite, ſur HOMERE.

VOus me faites trop d'honneur, mon R. P. de me juger digne de décider ſur des matieres ſi graves. Je ſais demeurer à ma place. Je dois vous écouter, & me taire.

J'ai fait voir à nos Amis votre Diſſertation : ils l'ont trouvée parfaitement bien. M. DE LA MOTHE prétend qu'il rend juſtice à *Homere*; mais il ne le croit pas toujours Divin. Il ſe révolte contre le culte que lui rend Mada-

me DACIER ; & en convenant de la beauté de ſes narrations, de ſes peintures, il demande ſi les défauts qu'on lui reproche ne ſont pas des défauts ? Si les Dieux d'*Homere* n'aviliſſent pas l'idée qu'on doit avoir de la Divinité? Si ſes Héros doivent ſervir de modeles? Il me ſemble que nos Héros d'à préſent gâtent un peu ceux d'*Homere*.

M. DE LA MOTHE convient que ſi *Homere* étoit venu dans des temps plus avancés, & auſſi polis que les nôtres, il auroit été un Poëte admirable ; car il rend juſtice à ſon génie. Il me ſemble que M. de CAMBRAY a très-bien décidé ſur *Homere*, quand il dit, qu'il

porte le ſceau de l'humanité, qui eſt de n'être pas ſans imperfection. Madame DACIER ne ſe contenteroit pas de le croire avec St. AUGUSTIN *agréablement frivole:* Elle qui lui donne les qualités les plus reſpectables.

Vous me pardonnerez ces hardieſſes, mon R. P. puiſque je ne ſuis que l'Echo de ce que j'entends. Mais je vous parlerai de mon chef quand je vous dirai, qu'on ne peut écrire avec plus de netteté & d'agrément. Il regne, dans tout ce que vous faites, une Logique qui porte la clarté & l'évidence. Vous joignez deux qualités que M. PASCAL a cru ne pouvoir s'unir, qui eſt l'eſprit

géomètrique, & l'eſprit fin : vous avez l'un & l'autre. Vous me faites penſer hautement ; & vous élevez mon ame aux plus grands deſſeins. Je n'entreprendrai pas d'éclairer l'eſprit ; c'eſt votre affaire : mais je voudrois bien réunir les cœurs. Je ſuis conciliante ; aidez-moi : uniſſons-nous pour un ſi grand deſſein.

Les querelles d'érudition vont toujours plus loin qu'il ne faut : l'eſprit ſeul devroit être de la partie, ſans intéreſſer l'ame ; & y mêler de la paſſion. Il y a aſſez long-temps que les Intéreſſés ſont ſur la Scène : il y a toujours à perdre dans des querelles auſſi pouſſées. J'aime M. DE LA MOTHE,

& j'eſtime infiniment Madame D. Notre Sexe lui doit beaucoup : Elle a proteſté contre l'erreur commune, qui nous condamne à l'ignorance. Les hommes, autant par dédain que par ſupériorité, nous ont interdit tout ſavoir : Madame D. eſt une autorité qui prouve que les femmes en ſont capables. Elle a aſſocié l'érudition & les bienſéances ; car à préſent on a déplacé la pudeur : la honte n'eſt plus pour les vices ; & les femmes ne rougiſſent plus que de leur ſavoir. Enfin, elle a mis en liberté l'eſprit, qu'on tenoit captif ſous ce préjugé ; & elle ſeule nous maintient dans nos droits. Par recon-

noiſſance pour l'une, par amitié pour l'autre : voyons ſi nous ne pourrons pas les rapprocher. Le temps, ce me ſemble, y eſt propre. Madame D. s'eſt ſoulagée le cœur par le grand nombre d'injures qu'elle a dites. Le Public rit, & applaudit à M. DE LA MOTHE ; car il faut convenir qu'il a l'eſprit aimable & léger : ſon dernier Ouvrage a plû infiniment : on le lit, on le cite. Il ſe fait donc entr'eux une eſpece de compenſation : mais il faut être bien juſte pour attraper le point de l'équilibre, & profiter de leur diſpoſition. Cela vous eſt réſervé, mon R. P.

Je ſuis avec toute l'eſtime que vous méritez, &c.

LETTRE

Au même, sur le même sujet.

SAns ma mauvaise santé, mon R. P. je n'aurois pas été si long-temps à répondre à la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je vous dois des reproches d'avoir montré la mienne à M. l'Abbé D'AUVERGNE, & à M. DE CADEROUSSE : c'est me citer au Tribunal de la délicatesse & du bon goût.

Quand je vous ai dit ce que je pensois sur votre maniere d'écrire, ce n'est point louange ; c'est un sentiment, c'est connoissance

de ce que vous valez. Vous êtes agaçant, mon R. P. Si je n'ai point répondu juste aux questions que vous m'avez faites, c'est que je n'ai jamais pensé à combattre contre vous : nos armes ne seroient pas égales. Songez-vous de plus, que je ne suis qu'une femme, dont l'esprit, si j'en avois, seroit toujours gêné par les usages ; & qu'il doit se cacher sous le voile des bienséances ?

Mais, après avoir payé le tribut que mon Sexe doit à la modestie, je vous dirai que vous avez raison, & que nous ne devons qu'au Christianisme la vraie idée que nous avons de la Divinité : c'est la chaîne d'*Homere*, qui nous attire

attire ; & qui nous éleve juſqu'à elle. Mais il me ſemble qu'il y avoit de grands Hommes dans l'antiquité, qui avoient une plus grande idée de la Divinité qu'Homere. *Il falloit*, dites-vous, *qu'il ſuivît la Mythologie établie ; il ne pouvoit pas la rejetter.* Pourquoi donc PLATON diſoit-il, qu'*Homere étoit tourmenté dans le Tartare pour avoir mal parlé des Dieux*, s'il n'en avoit écrit que conformément aux idées reçues ? Mais je m'appercois que je cite ; je vous en demande pardon : je m'enhardis avec vous, & je vous fais part de mes débauches littéraires.

Vous dites auſſi, avec M. DE LA MOTHE, *que le deſſein de la*

Poëſie eſt de plaire, & que pour plaire il falloit ſuivre la Mythologie reçue, & ne pas faire un Poëme ſur un plan Philoſophique inconnu. Je ſuis perſuadée que pour la Poëſie on ne peut ſe paſſer des idées de l'antiquité, des Muſes, d'Apollon, de Vénus, & de toute ſa famille. Si les Dieux du Paganiſme ne ſont faits que pour réjouir notre imagination, & pour embellir la Poëſie, ils ne doivent pas être l'objet d'un culte ſérieux. Par exemple, en parlant de la colere de Jupiter contre la laideur de Vulcain, vous nous dites fort plaiſamment : *que pour l'en punir, il donne à ce pauvre diable de Dieu un coup de pied, qui le rend boiteux.*

pour le reſte de ſes jours éternels. Cela eſt aſſez plaiſant ; mais cela n'eſt pas divin.

Vous dites, mon R. P. *que les plus hautes extravagances dans un ſyſtême reçu tiennent lieu de principes, qui ne ſe révoquent point en doute, & qui ne ſe mettent point en queſtion.* Je gliſſe ſur les conſéquences qu'on peut tirer d'un pareil principe : elles ſeroient bien ſérieuſes.

Pour les Héros, *Homere les a peints,* dites-vous, *comme ils étoient, & non point comme ils devoient être.* Il n'eſt donc que Peintre, & il eſt demeuré ſeulement dans l'imitation. Quoi ! Son eſprit n'a pu s'élever à quelque choſe de plus parfait que

ce qu'il voyoit ? Mais si ses idées l'ont mal servi, son cœur ne pouvoit-il l'instruire ? Il ne faut point de modele pour les vertus *du* cœur. Quoi ! le pardon des ennemis, ou plutôt se venger par des bienfaits ; l'humanité, la générosité ; vertus qui ont été connues dans les temps les plus reculés, & qui appartiennent aux ames élevées : si Homere les avoit senties, il les auroit prêtées à ses Héros. Rien de si brutal que leur colere, & que les injures harmonieuses que leur reproche M. DE LA MOTHE. Madame DACIER même, par les épithetes qu'elle donne à ces Héros, les dégrade. « Elle dit » qu'Agamemnon est armé & re-

„ vêtu d'impudence, & que dans „ un combat leur courage leur „ tomba à tous sous les pieds. » Voilà des Héros bien loués. On enleve Briseïs à Achille : peut-on lui pardonner de se retirer dans sa tente, & de bouder comme un petit garçon ? SARRASIN dit fort *bien :*

Achille, beau comme le jour,
Et vaillant comme son épée,
Pleura neuf ans pour son amour ;
Comme un enfant pour sa poupée.

Voilà ses armes. Sa colere est la plus déraisonnable, la plus impuissante ; une colere oisive, qui n'entreprend rien : enfin tout y révolte nos sentimens, nos usa-

ges & nos mœurs. Je ſais qu'il faut nous mettre au point de vûe, au point du goût de ces temps-là, & que nous ne pouvons bien juger, faute de nous monter juſte au point de leurs idées, comme vous le dites fort bien. Il étoit donc fort difficile à M. DE LA MOTHE de donner un caractere aux Héros d'Homere : car s'il les habilloit à notre façon, ils ne conviendroient plus aux temps où ils étoient ; & ceux de ces temps-là ne plaiſent guères au nôtre.

Vous réduiſez toutes ces queſtions, mon R. P. dans un Pyrrhoniſme bien fondé ; & tout devient arbitraire. La plûpart de ces

diſputes tombent ſur des choſes ſur leſquelles nous ne ſommes point à portée de juger. Les deux partis ſoutiennent qu'il y a des beautés & des défauts dans Homere : mais il faudroit ſavoir le nombre & le poids de ces défauts. Il y a des beautés : il faudroit donc ſupputer le nombre des beautés, pour ſavoir qui des deux l'emporte ; & l'on tomberoit dans un calcul fort incertain. Mais où prendre des Juges du beau & du parfait ? Le beau eſt réel, il n'eſt pas imaginaire. Si vous attachez l'idée du beau à la grandeur, à la nouveauté, & à la diverſité, Homere peut être beau. Mais ſi vous voulez que le parfait réveille en

car je ne me mêle pas de décider. J'ordonne à ma petite raiſon de ſe taire ; mais mon ſentiment eſt mutin & indépendant. Je ne vous dirai donc pas ce que je penſe ; imaginez-vous que je ne penſe rien : mais je ſens ; & je ne ſens rien d'agréable quand je lis Homere.

On attaque vivement M. DE LA MOTHE ſur ſon Poëme. J'en viens de lire les vers que je vous envoie, avec leſquels je le juſtifie.

Vénus lui donne alors ſa divine Ceinture,
Ce chef-d'œuvre ſorti des mains de la Nature,
Ce tiſſu, le ſymbole & la cauſe à la fois

Du pouvoir de l'Amour, du charme de ſes loix.
Elle enflamme les yeux de cette ardeur qui touche;
D'un ſouris enchanteur elle anime la bouche,
Paſſionne la voix, en adoucit les ſons;
Prête des tons heureux, plus forts que les raiſons;
Inſpire, pour toucher, ces tendres ſtratagêmes,
Ces refus attirans, l'écueil des Sages mêmes:
Et la Nature enfin y voulut renfermer
Tout ce qui perſuade & ce qui fait aimer.

Avec de pareils vers on ne peut avoir tort.

Mais ne ſongez-vous donc point, mon R. P. au raccommo-

dement que nous avions espéré?

Je suis avec tout le respect que vous méritez, &c.

P. S.

Je vous prie de ne pas montrer ma Lettre à Madame DACIER, & de n'en donner copie à personne. Je me fie encore à vous : vous ne m'avez manqué qu'une fois.

LETTRE

Au même.

EN disant la vérité, mon R. P, vous m'avez rendu justice, & je vous en fais de très-sinceres remercimens.

Rien n'est plus vrai, que depuis dix ans j'ai fait l'impossible pour empêcher l'impression d'un Manuscrit que j'avois prêté à un Ami, & que l'on a trouvé à sa mort. M. *Ganeau*, Libraire, vous dira que j'ai voulu acheter l'Edition : il a eu la bonne foi de ne vouloir pas recevoir mon argent, parcequ'il en avoit beaucoup dé-

bité. J'ai réſiſté à tous mes Amis qui vouloient le faire imprimer, & ſur-tout à M. De la Riviere, à qui l'on doit beaucoup de déférence pour ſon mérite & ſes vertus. Tout le monde ſait que j'ai acheté toute l'Edition d'un autre Manuſcrit.

Il y a très-long-temps que j'avois écrit ces *Avis*, & je l'avois fait pour ma propre inſtruction; croyant que je devois commencer par moi, avant que de les faire paſſer à mes enfans. J'ai de trop bonne heure ſenti le beſoin que les femmes avoient d'être raiſonnables. De plus, un Auteur de votre connoiſſance m'a appris, que la félicité n'étoit donnée aux

hommes que par l'entremiſe de la vertu ; & je n'ai trouvé de bonheur véritable que dans ma propre réformation.

Voilà, mon R. P. ma Confeſſion de Foi. Vous voulez bien que j'y joigne les aſſurances de ma très-ſincere reconnoiſſance, & du reſpect avec lequel je ſuis, &c.

LETTRE

A M. DE SACY, *ſur la mort de Monſeigneur le* DUC DE BOURGOGNE.

QUel événement, MONSIEUR! Comment ceux qui l'ont vu ont-ils pu le ſoutenir! Moi qui ne fais que d'en entendre le récit, j'en ſuis accablée de douleur. Je pleure le malheur public, & le mien particulier; & je regrette la portion de bonheur qui m'échape. Je viens d'écrire à M. DE CAMBRAY. Quelle perte pour lui & pour ſes Amis! Que de gloire leur eſt moiſſonnée! Que n'atten-

doit-

doit-on pas d'un Prince élevé dans des maximes si purgs, si bien instruit des justes bornes qu'on doit mettre à l'autorité; qui ne se permettoit rien, parceque tout lui étoit permis; qui n'auroit usé de la puissance que pour faire du bien! Tout ce qui étoit injuste lui paroissoit impossible. Il n'auroit pas pris la Royauté pour lui, mais pour les autres : persuadé qu'il se devoit à l'Etat, & que la Royauté ne lui étoit que prêtée : digne enfin de commander aux hommes, parcequ'il savoit obéir à Dieu.

Je m'occupe de ses vertus & de nos malheurs; je ne sais si c'est pour me consoler, ou pour m'af-

TAYLOR INST. OXFORD

fliger : la douleur trouve quelquefois de la douceur dans ſon excès. Il venoit dans un temps où *la* ſoumiſſion à la Religion ſemble être devenue la honte de l'eſprit & de la raiſon ; où l'on eſt confondu avec le peuple, dès que l'on croit en Dieu ; où l'honnêteté des anciens temps eſt devenue le ridicule du nôtre. Pour lui, *il* croyoit que la Religion étoit le premier honneur du monde. Il mettoit la délicateſſe & la bienſéance dans les bonnes mœurs. Qui ſe connoiſſoit mieux que lui en vraie gloire ? Il la faiſoit conſiſter à rendre les hommes heureux. Sa premiere paſſion étoit l'amour des Peuples & de l'Etat,

comme celle d'Alexandre & de Céſar étoit pour la Gloire & la Domination. Il avoit déplacé la gloire du monde : il ne la mettoit pas à répandre des fleuves de ſang, à faire taire les Loix, & à faire gémir le Peuple. Il croyoit qu'il valoit mieux rendre les hommes heureux, que de les aſſujettir pour les rendre miſérables. Sa raiſon, éclairée à la lumiere de la vérité, avoit éclipſé tous ces faux préjugés. C'eſt pourtant cette gloire, qui fait la déſolation publique, que la Renommée porte & célébre, que les Poëtes chantent, & que l'Hiſtoire conſacre.

Mais, que ne perdez-vous pas

en particulier, cher SACY ! Je vais vous apprendre un fait qui vous regarde, & que peut-être ne ſavez-vous pas. J'avois un Ami auprès du Prince, qui, pénétré de ſes vertus, m'en parloit ſouvent. Il m'a dit, qu'un jour en ſortant de ſon cabinet, où il avoit lû votre *Traité de l'Amitié*, il lui dit : « Je viens de lire un Livre „ qui m'a fait ſentir le malheur de „ notre état : nous ne pouvons „ eſpérer d'avoir d'Amis : il faut „ renoncer au plus doux ſenti„ ment de la vie. » Il ſentoit, chez SACY, le beſoin de l'amitié. Les ſentimens naturels avoient de grands droits ſur ſon cœur : la Majeſté Royale diſparoiſſoit de-

vant eux. Il auroit eu des Amis; & il ne les auroit pas pris parmi ſes flateurs. C'eſt l'amitié, qui, auprès des Princes, eſt le guide de la vérité. *Achete la vérité*, dit la Sageſſe, *mais ne paye pas le menſonge.* Un Ancien diſoit, *que les Amis étoient les vrais Sceptres des Rois.* Il me ſemble qu'avec vous, cher SACY, en me mêlant de citer, je franchis les bornes de la pudeur, & que je vous fais part de mes débauches ſecrettes.

Enfin, le Prince ſeul n'auroit pas monté ſur le Trône, mais l'homme Chrétien. Les vertus y alloient regner avec lui: mais elle & les gens de bien ont perdu leur place. Quel Regne ne nous pro-

mettoit-il pas ! Des eſpérances ſi flateuſes ont diſparu : nos amours ſont courtes & malheureuſes : le Ciel n'a fait que nous le prêter, & le retirer ; nous n'en étions pas dignes.

On dit qu'on doit eſtimer miſérables ceux qui n'ont que le nombre d'années pour preuve d'avoir vécu : pour lui, il n'auroit amaſſé que des vertus ; & la mort le crut vieux, quand elle compta le nombre de ſes bonnes actions. Nous ne lui devions que les ſouhaits qu'OVIDE faiſoit à Germanicus : *Nous n'avons*, diſoit-il, *à vous ſouhaiter que des années ; vous tirerez de votre propre fond tout le reſte, pourvû qu'une plus longue vie*

ne manque pas à tant de vertus.

Son esprit faisoit tous les jours de nouveaux progrès par l'amour des Lettres. Mais ce qui le perfectionnoit étoit le calme de son cœur : jamais agité, ni troublé par les passions humaines, il ne savoit pas courir après ses desirs : *il les* tournoit tous vers la sagesse, qui, non-seulement se laisse trouver à ceux qui l'aiment, mais qui prévient ceux qui la cherchent.

Il nous a prouvé que ce sont les vertus & l'amour du Peuple, qui savent donner une grande renommée ; & quand on sait se placer dans le cœur des hommes, on sait s'assurer une place dans la postérité la plus reculée. Quel

plus digne éloge, que des regrets ſinceres; & quelle Pompe funebre plus magnifique, que les larmes & la douleur univerſelle !

Enfin, ces momens ſont arrivés; momens qui égalent tout, qui abaiſſent la ſuperbe des grands, & qui conſolent la baſſeſſe des petits : ces hommes, qui ne ſe ſont pas crus hommes, payent enfin le tribut de l'humanité, & leur orgueil s'enſevelit ſous leur cendre. L'amour propre trouve ce foible dédommagement dans les autres Princes : leur grandeur s'appéſantiſſoit ſur nous : on eſt vengé de la différence qu'il y avoit pendant leur vie, par l'égalité qui ſe trouve à la mort.

Mais

Mais dans celle du Prince que nous regrettons, nulle reſſource ; nous perdons un Maître dont le joug étoit léger ; il ſavoit qu'il étoithomme, & qu'il commandoit à des hommes : ainſi ſa mort eſt en pure perte pour nous.

Mais tirons, cher SACY, quelque utilité d'un ſi grand & ſi triſte ſpectacle : apprenons à ne pas faire tant de cas de ce qui ne fait que ſe montrer & diſparoître. *Mon Dieu*, diſoit David, *vous avez fait nos jours meſurables, & toutes les ſubſtances ne ſont rien devant vous.* A ces coups ſubits & imprévus oppoſons la vigilance ; ayons toujours une ame préparée : la ſeule précaution contre les

menaces de la mort, c'eſt l'innocence de la vie.

Que cette Lettre, je vous prie, ne ſoit que pour vous : vous ſavez avec quelle franchiſe je vous écris, & avec quel attachement je ſuis à vous.

LETTRE

De M. DE LA MOTHE FENELON, *à* M. DE SACY, *au ſujet de Mad. la Marquiſe* DE LAMBERT.

MAdame la Comteſſe d'Oisy vous expliquera mieux que moi, MONSIEUR, ce qui m'a empêché juſqu'ici de lire le Manuſcrit de Madame la Marquiſe DE LAMBERT que vous m'avez confié. Je viens de faire aujourd'hui cette lecture avec un grand plaiſir. Tout m'y paroît exprimé noblement, & avec beaucoup de délicateſſe. Ce qu'on nomme Eſprit y brille par-tout; mais ce

n'eſt pas ce qui me touche le plus. On y trouve du ſentiment avec des principes. J'y vois un cœur de Mere ſans foibleſſe. L'honneur, la probité la plus pure, la connoiſſance du cœur des hommes, regnent dans ce Diſcours. Je ſavois déja, par les anciens Officiers, l'Hiſtoire de la querelle des deux Maréchaux, arrêtée avec tant de force. En liſant cette Inſtruction, je me ſuis ſouvenu du Panégyrique de TRAJAN, que vous m'avez fait relire avec tant de plaiſir en François. Les louanges que PLINE donne à cet Empereur ne permettent pas de douter que TRAJAN ne fût beaucoup meilleur que ceux qui

l'avoient précédé : de même, les paroles de la Mere nous persuadent, que le Fils à qui elle parle de la sorte doit avoir un fond d'esprit & de mérite. Je ne serois peut-être pas tout-à-fait d'accord avec elle, sur toute l'ambition qu'elle demande de lui ; mais nous nous raccommoderions bientôt sur toutes les vertus par lesquelles elle veut que cette ambition soit soutenue & modérée. Le Fils doit sans doute beaucoup aux exemples de valeur, de probité, de fidélité, de capacité militaire, qu'il trouve sans sortir de chez lui ; mais il ne doit pas moins à la tendresse & au génie d'une Mere, qui met

ſi bien dans leur jour ces exemples, & qui a pris tant de ſoins pour poſer les fondemens du mérite & de la fortune de ſon Fils. Jugez, MONSIEUR, par l'impreſſion que cet Ouvrage fait ſur moi, ce que je penſe de cette digne Mere. Je vous ſerai très-obligé ſi vous voulez lui dire combien je ſuis reconnoiſſant de la bonté qu'elle a eue, d'agréer que vous me confiaſſiez cet Ecrit. Peut-on vous demander ce que vous faites maintenant aux heures que vous dérobez à vos occupations publiques ?

Quid nunc te dicam facere in regione
Pedana ?

Scribere quod CASSI *Parmenſis opuſcula vincat?*

Perſonne ne peut être avec plus d'eſtime & de vivacité que moi, tout à vous, MONSIEUR, pour toute la vie.

A Cambray, le 12 Janvier 1710.

FRANÇOIS,

Archevêque-Duc de Cambray.

LETTRE

De Madame la Marquise DE LAMBERT à M. l'Archevêque de CAMBRAY, en réponse à celle que ce Prélat avoit écrite à M. de SACY.

JE n'aurois jamais consenti, MONSEIGNEUR, que Monsieur de SACY vous eût montré les occupations de mon loisir, si ce n'étoit vous mettre sous les yeux vos principes, & les sentimens que j'ai pris dans vos Ouvrages: personne ne s'en est plus occupée, & n'a pris plus de soin de se les rendre propres. Pardonnez-

moi ce larcin, MONSEIGNEUR: voilà l'uſage que j'en ai sû faire. Vous m'avez appris, que mes premiers devoirs étoient de travailler à former l'eſprit & le cœur de mes enfans; j'ai trouvé dans *Télémaque* les préceptes que j'ai donnés à mon Fils; & dans l'Education des Filles, les conſeils que j'ai donnés à la mienne. Je n'ai de mérite, que d'avoir sû choiſir mon Maître & mes modeles. J'ai la hardieſſe de croire, que je penſerois comme vous ſur l'ambition; mais les mœurs des jeunes gens d'à préſent nous mettent dans la néceſſité de leur conſeiller, non pas ce qui eſt le meilleur, mais ce qui a le moins d'inconvéniens; & ils nous for-

cent à croire, qu'il vaut mieux occuper leur cœur & leur courage d'ambition & d'honneurs, que de hasarder que la débauche s'en empare. Quel danger, MONSEIGNEUR, pour l'amour propre, que des louanges qui viennent de vous! Je les tournerai en préceptes; elles m'apprennent ce que je dois être, pour mériter une estime qui feroit la récompense des plus grandes vertus. Nous sommes ici dans une société très-unie sur la sorte d'admiration que nous avons pour vous. Combien de fois, dans nos projets de plaisirs, nous sommes-nous promis de vous aller porter nos respects! Pour moi, je n'aurois pas de plus

grande joie, que de pouvoir vous assurer moi-même combien je vous honore, & à quel point je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissante Servante,
La Marquise de LAMBERT.

REPONSE

De M. l'Archevêque de Cambray.

JE devois déja beaucoup, Madame, à M. de Sacy, puiſqu'il m'avoit procuré la lecture d'un excellent Ecrit; mais la dette eſt bien augmentée, depuis qu'il m'a attiré la très-obligeante Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Ne pourrois-je point enfin, Madame, vous devoir à vous-même la lecture du ſecond Ouvrage? * Outre que le premier le fait deſirer fortement, je

* Avis d'une Mere à ſa Fille.

ferois ravi de recevoir cette marque des bontés que vous voulez bien me promettre. Je n'oserois me flater d'aucune espérance d'avoir l'honneur de vous voir en ce Pays, dans un malheureux temps, où il est le Théatre de toutes les horreurs de la Guerre ; mais dans un temps plus heureux, une belle saison pourroit vous tenter de curiosité pour cette Frontiere. Vous trouveriez ici l'homme le plus touché de cette occasion, & le plus empressé à en profiter. C'est avec le respect le plus sincere, que je suis parfaitement & pour toujours, MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

Fr. Ar. Duc de CAMBRAY.

LETTRE

De Madame la Marquise De LAMBERT à M. l'Archevêque de CAMBRAY.

MOnsieur de SACY, MONSEIGNEUR, m'a traitée en personne foible; il a cru que pour me soutenir j'avois besoin de louanges; & qu'en me montrant celles que vous me prodiguez, c'étoit un engagement à me les faire mériter. Le reproche que PLINE faisoit à son Siecle, & qu'on pourroit avec assez de justice faire au nôtre, ne tombera point sur moi. Il dit: *Que depuis*

qu'on mépriſe la Vertu, on néglige la louange. Je ſuis très-ſenſible, MONSEIGNEUR, à celle qui vient de vous. En eſt-il de plus délicate, & de plus flateuſe, & même de plus dangereuſe? Mais comme ce qui part de vous ne peut être un piege, loin de me gâter, elle m'a fait un effet tout contraire; elle m'a très-ſincerement humiliée; & je ſais que vous louez en moi, non ce qui y eſt, mais ce qui devroit y être. Rien de ſi aiſé que de donner des préceptes; mais s'ils ne ſont ſoutenus de l'exemple, ils tournent contre la perſonne qui les donne. Si j'avois quelque choſe de bon, quelque tour dans l'eſprit, quelque ſentiment

dans le cœur, c'eſt à vous, MONSEIGNEUR, que je le devrois; c'eſt vous qui m'avez montré la Vertu aimable, & qui m'avez appris à l'aimer, pénétrée de vos bontés, & d'admiration pour vos vertus. Combien de fois dans la calamité publique, dans de ſi grands malheurs, ſi bien ſentis, & d'autres ſi juſtement appréhendés, avons-nous dit avec de vos amis: Nous avons un Sage, dont les conſeils pourroient nous aider; pourquoi faut-il que tant de mérite & tant de talent ſoit inutile à ſa Patrie? Ce ne ſont point des louanges, MONSEIGNEUR, c'eſt un ſentiment; ce ſont les expreſſions d'un cœur qui vous eſt

reſpectueuſement

reſpectueuſement dévoué ; c'eſt ainſi que je ſuis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſante Servante.

La Marquiſe de LAMBERT.

REPONSE

A la précédente.

JE ſuis vivement touché, MADAME, de l'honneur que vous me faites, en me prévenant ſi obligeamment. Pour moi, je n'ai aucun mérite à être occupé de ce qui vous regarde ; car une Dame de votre voiſinage m'a fait depuis

peu une grande impreſſion dans le cœur, en me mandant avec quelle généroſité vous l'avez ſoulagée dans ſes embarras. Je vois bien que les vertus les plus nobles, & les plus eſtimables dans la Société, ne ſont point pour vous de belles idées ; & que vous les mettez fort ſérieuſement en pratique dans les occaſions. Puiſque vous aimez à faire du bien, & que vous ſavez le faire ſi à propos, je ſouhaite de tout mon cœur, MADAME, que vous ayiez le plaiſir & le mérite d'en faire long-temps. On ne peut vous deſirer plus de proſpérité & de bénédictions que je vous en deſire ; & le ſouhait que je fais pour moi dans cette nouvelle

année, c'eſt que vous m'y honoriez de la continuation de vos bontés, & que vous ne doutiez point du reſpect avec lequel je ſuis très-fortement, & pour toute ma vie, MADAME,

A Cambray, ce 17 Janvier 1712.

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

FRANÇOIS,
Archevêque-Duc de Cambray.

LETTRE

Du même à la même, sur la mort de Monseigneur le Duc DE BOURGOGNE.

DIeu pense, MADAME, tout autrement que les hommes. Il détruit ce qu'il sembloit avoir formé tout exprès pour sa Gloire. Il nous punit : Nous le méritons. Je serai le reste de ma vie, avec le zele & le respect le plus sincere,

MADAME,

A Cambray, le 3 Mars 1712.

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

FRANÇOIS,

Archevêque-Duc de Cambray.

LETTRE

A Monſieur ****.

J'Avois prié M. l'Abbé ALARY, Monſieur, de vous faire de ma part de très - ſinceres remercimens ; mais cela ne ſuffit pas à ma reconnoiſſance : vous voulez bien qu'elle paſſe directement de vous à moi.

Vous m'avez fait grace en faveur de mon Sexe : j'ai ſurpris votre approbation. On n'attend rien de nous, & l'on ne nous demande que des agrémens ; on nous quitte du reſte. Mais vous ignorez que depuis long-temps j'ai fait

l'impoſſible pour n'être pas imprimée. Je reſpecte & redoute le Public; je n'ai jamais voulu d'autres ſpectateurs qu'un très-petit nombre d'Amis eſtimables : voilà mon Théatre : nous autres femmes, nous ne ſommes faites que pour être ignorées. Mais vous ſeriez, Monſieur, très-capable de raſſurer ma timidité par votre approbation. Je ſuis payée au-delà de mes eſpérances, dès que vous voulez bien me donner une place auſſi honorable dans votre eſtime. J'en fais tout le cas qu'elle mérite, & ſuis, MONSIEUR, avec une très-ſincere reconnoiſſance, &c.

LETTRE

A Madame ****.

VOus écrivez, MADAME, le langage des Dieux ; & je vous répondrai le langage des hommes. Quand je ſuis chagrine, je me jette dans la Morale : je vais vous rendre quelques-unes de mes réflexions de ce matin.

Pour tirer parti d'une retraite forcée, j'ai voulu me conſoler en penſant aux avantages de la ſolitude. Vous me mandez que vous rentrez dans la vôtre : le monde n'a-t-il pas affoibli le goût que vous aviez pour elle ? N'avez-

vous point trouvé votre maniere de penſer & vos ſentimens un peu dérangés ? Quelque préparé qu'on ſoit quand on ſe préſente aux objets, ils font malgré nous leur impreſſion. M'eſt-il permis de citer ? Un Philoſophe aſſuroit, « qu'il ne » rentroit jamais chez lui tel qu'il » en étoit ſorti ; qu'il y avoit tou- » jours quelques ſentimens, qu'il » avoit affoiblis, qui ſe réveil- » loient ; que plus il avoit vû de » monde, plus les paſſions acqué- » roient d'autorité ; qu'il eſt diffi- » cile de réſiſter à leurs efforts » quand elles viennent ſi bien ac- » compagnées ; enfin, qu'il reve- » noit toujours plus imparfait, » pour avoir été parmi les hom- » mes. »

» mes. » Ces dangers ne ſont pas pour vous, MADAME.

Comme j'ai vû que le temps n'étoit pas d'accord avec mes deſirs, j'ai eſſayé d'accommoder mes deſirs au temps ; & pour me venger de ſa malice, j'ai réſolu non-ſeulement de ſupporter ma ſituation préſente, mais même d'en jouir : cela eſt téméraire. Pour m'aider, j'ai lû une Lettre de PLINE étant à ſa maiſon de campagne, dont il fait une très-aimable deſcription : enſuite il fait paſſer en revue toutes les occupations de la Ville, qui, lorſqu'il y eſt, lui paroiſſent ſi importantes (ces grands riens, qui tiennent une ſi grande place dans

notre imagination, perdent bien de leur prix quand on les voit de loin). Après avoir rendu compte à ſon ami de l'emploi de ſon temps, il s'écrie : « O innocente » vie ! Que cette oiſiveté eſt ai- » mable ! Qu'elle eſt honnête & » préférable aux plus illuſtres Em- » plois ! Mer, Rivages, dont je » fais mon vrai cabinet, que ne » m'inſpirez-vous pas ! Et ne vaut- » il pas mieux paſſer ici ſa vie à » ne rien faire, que de ſonger ſé- » rieuſement dans la Ville à faire » des riens ? » Je voudrois bien pouvoir illuſtrer mon loiſir comme Pline : mais il ne m'en reſtera que l'ennui & l'inutilité.

Avec vous, MADAME, je prends

de la hardieſſe, & je vais vous citer une autorité reſpectable pour vous ; c'eſt la Sageſſe, qui dit : *Je la menerai dans la ſolitude, & là je parlerai à ſon cœur.* C'eſt-là où la vérité donne ſes leçons ; où les préjugés s'évanouïſſent ; où la prévention s'affoiblit ; où l'opinion, qui gouverne tout, commence à perdre ſes droits ; où nous apprenons à rabatre du prix des choſes que notre imagination fait nous ſurfaire : enfin, il me ſemble que dans la ſolitude nous n'avons que les beſoins de la nature, qui, après tout, ſont très-bornés ; & que dans la Ville nous avons ceux de l'opinion, qui ſont immenſes. Je voudrois bien déranger des

idées qui occupent une ſi grande place dans mon eſprit, & rendre, s'il eſt poſſible, mon bonheur indépendant : il ne devroit preſque dépendre que de nous ; & c'eſt par une eſpece d'uſurpation que les objets extérieurs ſe ſont mis en poſſeſſion d'en diſpoſer ; je voudrois bien me réſaiſir d'un droit ſi important. Eh, qu'il eſt dangereux de ſe confier à ce qui eſt hors de nous ! Tout, en éloignement, me paroît diminuer de prix & de valeur ; hors vous, MADAME, qui êtes toujours pour moi dans le même point de vûe.

Voilà ce que mon Eſprit a penſé, mais ce que mon cœur n'a pas ſenti : il ne recevra jamais des

vérités qui pourroient le conduire à l'éloigner de vous. L'un & l'autre s'accordent sur votre compte, MADAME : car mon Esprit a toujours trouvé parfaite ce que mon cœur lui a montré aimable ; & ma retraite m'a appris que la solitude est amie des sentimens, puisque les miens, MADAME, ont infiniment augmenté pour vous.

Je change de ton, & je vous assure, MADAME, que, dès que les eaux seront retirées, ma morale ne me tiendra pas un moment ; & que je serai très-pressée d'avoir l'honneur de vous aller trouver.

LETTRE

A Madame de ***, ſur ſon Mariage.

N'Ayant pû, MADAME, avoir l'honneur de vous voir, & ma mauvaiſe ſanté me retenant à la Campagne, permettez-moi de vous faire ici des complimens ſur une Alliance auſſi illuſtre & ſi digne de vous. Vous portez un nom, MADAME, qui étoit autrefois un peu brouillé avec la pudeur; mais vous allez le raccommoder avec la modeſtie, vous qui ſavez ſi bien en ſoutenir les droits. Les Amours en murmurent; mais

vous leur faites bien d'autres larcins. Ce petit Dieu a cependant bien des reſſources ; & j'ai oüi dire, que, pour ne vous pas perdre, il s'étoit raccommodé avec ſon Frere ; que cette longue querelle avoit ceſſé en votre faveur ; & que le jour de vos Nôces ils ſignerent un Traité pour longues années, où l'Amour promit d'être auſſi long-temps Amant que l'Hymen ſeroit Epoux. Aſſurez leur union, MADAME ; ſerrez leurs nœuds ; coupez les aîles à l'Amour. Séparément ils perdent tout leur prix ; & l'Hymen ne peut être heureux, quand l'Amour ne l'eſt pas : de leur intelligence dépendent vos beaux jours. Qu'ils

coulent ces heureux jours dans l'Innocence & dans la Paix ! Que n'eſpere-t-on pas, MADAME, d'une perſonne comme vous, élevée dans des principes ſi purs, & endoctrinée par la Vertu même ! Si je faiſois des Vers, vous auriez, MADAME, une belle Epithalame ; mais je n'ai que des ſouhaits à vous offrir, & le très-reſpectueux attachement avec lequel je ſuis,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſante Servante,

La Marquiſe de LAMBERT.

LETTRE

A Monſieur l'Abbé * * *.

JE ſuis en Société depuis long-temps avec un homme de beaucoup d'eſprit & de mérite, & qui s'eſt montré à moi ſous deux formes bien différentes. Je l'ai vû autrefois dans une grande retraite, avec une fortune médiocre, mais ſoutenue de principes de ſageſſe, & de réflexions ſaines. Il avoit une ſageſſe de communication : je l'allois chercher dans mes troubles ; il remettoit l'ordre & le calme dans mon ame : il ne lui manquoit rien ; il étoit ſage &

heureux : mais ſon état ne lui a point ſuffi, & il eſt devenu homme de Cour. Je lui reproche là-deſſus, qu'il en coute à la ſageſſe : il me ſoutient le contraire ; & voici les armes avec leſquelles il me combat.

Il prétend que la définition qui convient à un Philoſophe, c'eſt : *Un homme qui fait de ſon état tout ce qu'on en peut faire pour ſon bonheur & pour celui des autres ; que plus vous avez de goût & de ſenſations agréables, plus vous avez de bonheur, parceque vous avez plus de reſſources ; que ceux-là ſont moins ſages qui renferment toute leur félicité dans un ſeul goût ; que c'eſt jouer trop gros jeu ; & qu'il y a trop à perdre.*

Mettre la ſageſſe à être heureux, cela eſt raiſonnable ; cependant j'aimerois encore mieux mettre mon bonheur à être ſage. Mais croire que celui-là eſt le plus heureux, qui a le plus de ſenſations agréables, il me ſemble que c'eſt donner une fauſſe idée de la félicité. Le bonheur qui n'eſt fondé que ſur les ſenſations eſt peu ſolide, variable & plein d'illuſions. Le fou d'*Athènes*, qui redemandoit ſa folie en juſtice, étoit de cette eſpece. Perſonne ne doute que les ſenſations ne donnent une eſpece de bonheur (ce n'eſt pas de quoi il s'agit ici) il eſt queſtion de comparer pour choiſir le meilleur. Je ſuis perſuadée

que M. l'Abbé ſe croit heureux à *St. Cloud*; au moins qu'il a le ſentiment du bonheur: mais s'il étoit également heureux dans la ſolitude, & qu'il y eût ce ſentiment-là au même degré, il ne me paroît pas ſage de quitter l'un pour l'autre; & voici mes raiſons.

Je ne ſépare point l'idée du bonheur de l'idée de la perfection; celui-là me paroît le plus heureux qui eſt le plus ſage. Il me ſemble qu'on n'a jamais donné pour regle du véritable bonheur les ſenſations agréables. Le bonheur que vous avez dans la vie répandue tient à une infinité de choſes; ainſi vous avez une infinité de beſoins. Plus vous avez

de desirs, plus vous avez de pauvreté ; vous devenez esclave ; le sentiment de la liberté est moins vif, & s'affoiblit. Il ne sert de rien de dire : *J'ai plusieurs sentimens agréables ; & j'ai plus de ressource.* Vous avez plusieurs sortes de besoins, & plus de pauvreté. L'on n'a jamais mis le bonheur du Sage dans l'enivrement des passions ; & si Monsieur l'Abbé m'assure, qu'il n'a jamais poussé ses goûts jusqu'à l'illusion ; qu'il a des goûts sages ; qu'il sait s'arrêter ; tant pis pour sa sensibilité. Le profit des passions n'est que dans l'enivrement : je ne connois point les demi-goûts, ni les demi embarquemens : & il a grand tort, s'il a la force de s'ar-

rêter, de ſe mettre en chemin.

Dans la retraite, l'eſprit ſe nourrit de Vérités pures. N'êtes-vous pas plus ferme dans vos principes ? N'êtes-vous pas plus attentif ? Et l'attention ne donne-t-elle pas à l'eſprit plus de force, plus d'étendue & de délicateſſe ? Vos ſenſations, puiſque vous en êtes devenu le Chevalier, ne ſont-elles pas plus vives & plus déliées dans la ſolitude ? N'y a-t-il pas des plaiſirs à part pour les gens délicats & attentifs ? Vous perdez tous ces profits : il n'y a rien à gagner dans la vie diſſipée : les erreurs deviennent contagieuſes : nous avons en nous une diſpoſition propre à l'imitation ; nous nous ployons

insensiblement ; & le tempérament de l'ame se gâte, comme celui du corps. Peut-on croire que l'on puisse avancer également dans le chemin de la perfection, & dans la route de la fortune ? Augmenter en sagesse & en crédit ! Cela me paroît impossible : les idées du vrai échapent dans la foule ; & nous nous trouvons heurtés & ébranlés par les erreurs populaires, & par les objets sensibles. Je veux croire que vous avez moins à perdre qu'un autre, parceque vous êtes plus ferme ; mais il y a toujours à perdre.

Vous me direz encore : « J'ai » fait un fonds de vrais biens qui » ne périront point ; voyons si

» nous ne tirerons rien de la For-
» tune.« Quand nous ceſſerons d'être vains & ambitieux., nous n'aurons rien à lui demander. N'auriez-vous pas plutôt fait de mettre vos deſirs au niveau de votre fortune, que votre fortune au niveau de vos deſirs? Il vous eſt plus aiſé de vous accommoder aux choſes, que les choſes à vous. Après quoi courez-vous? Eſt-ce après les biens de l'opinion? Vous ne les aurez jamais à un degré qui vous ſuffiſe. Montrez-moi quelqu'un, qui en acquérant du bien ait perdu la ſoif des richeſſes; & je m'embarquerai. Où eſt le temps que vous me diſiez: *Tout eſt trop cher au marché: La Fortune*

Fortune ne donne rien ; elle vend tout : L'on donne de vrais biens, pour de faux : Cela n'eſt bon que pour des eſclaves. Vous m'avez trop bien endoctrinée ; & je vous bats avec vos principes.

Vous inſiſtez, en diſant : « Je » me trouve en état de faire plaiſir à mes parens & à mes amis. « Quand vous aurez des opinions bien ſaines, & que vous pourrez guérir les maladies de l'ame, les plaiſirs que vous ferez à vos amis ſeront bien d'un autre prix.

Enfin, je me retranche à dire, que ſi dans votre retraite vous étiez heureux, il falloit y reſter. Vos plaiſirs étoient sûrs, durables & indépendans. Que ſi vous

n'êtes heureux à préſent qu'au même degré où vous l'étiez dans votre ſolitude, vous y avez perdu; parceque votre bonheur tient aux autres; vous avez beſoin d'eux, & vous êtes déchu de votre liberté. Je crois que vous ne pouvez faire un auſſi bon Traité avec la Fortune, qu'avec la Sageſſe; qu'il y a toujours à perdre; & que le mieux qui vous puiſſe arriver, ſi vous êtes renvoyé à vous-même, c'eſt de vous retrouver comme vous étiez quand vous êtes parti. Mais il faut donc que vous paſſiez en dépenſe contre vous, toutes les avances que vous auriez faites dans le chemin de la vertu: elles ſont en pure perte.

Répondez à ceci, Monſieur l'Abbé, ſi vous le pouvez, ou ſi vous l'oſez ; mais ſouvenez-vous que je ne vous attaque qu'avec vos principes, & que vous devez les reſpecter autant que je les reſpecte.

LETTRE

A M. De St. Hyacinthe, à *Londres.*

J'Aurois répondu plutôt, Monſieur, à la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, ſi ma ſanté avoit pû me le permettre. . . . . .

Quant aux Livres que vous

avez eu la bonté de m'envoyer, & dont je vous remercie, j'eus un cruel chagrin lorſqu'on les imprima. Je crus les anéantir en achetant toute l'Edition; cela n'a fait qu'augmenter la curioſité. Le Manuſcrit ſur les Femmes eſt ſi défiguré, qu'on ne ſait ce que c'eſt: on a ôté le commencement* & la fin, qui apprenoient pourquoi il avoit été fait. Si j'avois sû que Meſſieurs les Anglois euſſent honoré un ſi médiocre Ecrit de l'impreſſion, je vous l'aurois envoyé tel qu'il eſt; craignant moins ce qui ſe peut dire dans un Pays étranger, que le bruit qui ſe fait

* L'un & l'autre ſe trouvent dans cette Edition.

autour de moi. Je n'ai jamais penſé, Monſieur, qu'à être ignorée, & à demeurer dans le néant où les hommes ont voulu nous réduire. Renvoyée à moi-même, j'ai penſé à tirer de moi ſeule toute ma force, mes appuis, & mes amuſemens. Les Avis que l'on a fait imprimer, je les avois faits pour moi, avant que de les faire paſſer à mes enfans. J'ai cru qu'il falloit ſonger à ma propre réformation, avant que de penſer à celle des autres. Je ſuis très-fâchée que ces amuſemens de mon loiſir aient été connus par l'infidélité d'un ami, à qui je les avois confiés. Vous voulez bien, Monſieur, que je vous prie de faire

mes remercimens au † Traducteur. Quoique je ſois très-fâchée que cela ſoit connu, je ne puis m'empêcher de lui ſavoir bon gré du cas qu'il paroît faire d'un ſi médiocre Ouvrage. Il dit dans ſa Préface, que ce que j'ai écrit ſur les Femmes eſt mon apologie : je n'ai jamais eu beſoin d'en faire. Il m'accuſe d'avoir l'ame tendre & ſenſible ; je ne m'en défends pas : il n'eſt plus queſtion que de ſavoir l'uſage que j'en ai sû faire.

Je n'ai vû qu'une fois le * Gentilhomme que vous me recommandez : il a toujours été à Ver-

† M. Lockman, connu dans la République des Lettres par pluſieurs bonnes Traductions.

* M. Gosset.

faillies, & moi malade, ou à la campagne. Tout ce qu'il nous montre ici eſt trouvé extrémement beau. Je lui rendrai tous les ſervices qui dépendront de moi : il me paroît très-honnête homme. Je ſuis, Monſieur, avec, &c.

A Paris, le 29 Juillet 1729.

La Marquiſe de LAMBERT.

LA FEMME HERMITE.

Nouvelle nouvelle.

DELAIDE & ſes Amies, qui étoient venues voir BELLAMIRE à ſa campagne, lui propoſerent un jour de faire mettre les chevaux au carroſſe pour aller ſe promener. On étoit dans la ſaiſon où l'on peut ſortir de bonne heure. Elles allerent dans une prairie qui eſt ſur le bord de l'eau, & au bout de laquelle

laquelle eſt un grand bois. D'un côté du bois, eſt un rocher aſſez eſcarpé, ſur lequel il y a un Hermitage ; & le rocher eſt bordé d'un ruiſſeau aſſez large, qui ſemble en défendre l'entrée. Ce ruiſſeau ſe forme d'un torrent, qui tombe de la montagne ſur les rochers. Il y fait un bruit, & forme une caſcade naturelle, qui, dans le ſombre du bois, offre aux yeux le même agrément, que les lieux les plus cultivés par l'art.

C'eſt ici ma promenade ordinaire, dit BELLAMIRTE ; j'aime cette ſecrette horreur ; ce lieu eſt propre à nourrir une douce mélancholie ; & j'y viens ſouvent

ſeule, & ſans autre compagnie que mes réflexions.

N'y voyez-vous point *l'Hermite*? dit une des Dames; & n'êtes-vous jamais entrée chez lui? Je ne l'ai pas encore apperçu.

J'aime les *Hermites*, dit ADELAIDE; & je voudrois bien l'entretenir. Cette ſorte de vie, ſi fort au-deſſus de l'uſage ordinaire, me fait croire, qu'il faut qu'ils ſoient fort au-deſſus des autres hommes, ou fort au-deſſous.

Les Dames deſcendirent de carroſſe, & ſe promenerent ſur une Pelouſe, qui étoit tout le long du ruiſſeau. En avançant, elles trouverent des arbres fort

courbés, car le ruiſſeau étoit bordé de grands Peupliers : ces arbres par leur courbure faiſoient une eſpece de pont, au bout duquel paroiſſoit dans le rocher un petit chemin par où on pouvoit monter aſſez aiſément. Soit qu'il fût fait des mains de la Nature, ou de celles des hommes, c'eſt ce que j'ignore.

Les Dames curieuſes ſe mirent en route, &, ſuivant ce petit ſentier, elles arriverent devant la porte de l'Hermitage. Elles virent une Femme grande & bien faite, qui entroit bruſquement dans cette demeure champêtre, & qui ferma la porte après elle. Puiſqu'il y entre des Femmes, dirent-

elles, nous sommes aussi en droit d'y entrer. Elles frapperent à la porte, mais personne ne répondit. Elles firent un grand bruit, & faisant entendre qu'elles vouloient absolument entrer, la même personne qu'elles avoient vûe vint au-devant d'elles, & leur dit, que le lieu qu'elle habitoit n'étoit pas digne de la curiosité de personnes comme elles. Les Dames répondirent, qu'elles souhaitoient voir *l'Hermite* qui habitoit ces lieux. Elle crut, qu'il n'étoit plus temps de faire résistance; elle ouvrit la porte, & leur dit qu'elles n'y trouveroient qu'elle. Elles entrerent brusquement; & ayant en peu de temps parcouru toute cette

petite habitation, qui étoit ſimple, propre, & modeſte, elles furent très-étonnées de n'y trouver perſonne, que celle qui leur parloit.

Notre curioſité augmente, lui dit BELLAMIRTE, & comment eſt-il poſſible que vous ſoyez ici ſeule? Quel parti pour une femme! & qui peut vous l'avoir fait prendre? Plus je vous examine, & plus mon étonnement augmente. Vous me paroiſſez peu faite, par votre âge, & par votre figure, pour hubiter une demeure auſſi ſauvage. Vous êtes propre à être l'ornement des Villes. Avec un air abbatu, & une contenance

douce & modeſte, elle leur parut une grande Beauté.

Je ne puis répondre à un diſcours ſi flateur, leur dit-elle; j'ai perdu l'habitude de la parole; & depuis quatre ans que je ſuis dans cette Solitude, je n'ai vû ni parlé à perſonne. Mais qui vous fournit les beſoins de la vie, lui demanda-t-on? Une fille, qui s'étoit attachée à moi, voulut me ſuivre dans ces lieux, repliqua-t-elle; mais ayant une Famille, elle ne put la quitter. Elle s'eſt retirée dans la Ville la plus voiſine; & deux fois la ſemaine, elle m'apporte plus qu'il ne m'en faut, pour le ſoutien d'une vie, que je

voudrois, & devrois avoir perdue.

Elle accompagna ce discours d'un torrent de larmes. Sa figure & ses malheurs intéresserent bientôt les Dames pour elle. L'on ne peut en vous voyant, lui dirent-elles, vous refuser de la pitié; & nous sommes si sensibles à vos malheurs, que cela nous rend dignes de les entendre. De quelque cause qu'ils viennent, nous vous plaindrons toujours. Si vous êtes malheureuse par la faute d'autrui, nous partagerons avec vous votre haine: si c'est par la vôtre, ce sera la faute du Destin; & vous ne serez jamais coupable à nos yeux.

Vos bontés, MESDAMES, & votre indulgence, ne me raccommoderont pas avec moi-même, dit-elle. J'ai quitté le monde pour me fuir; & je me suis toujours présente: j'ai cru, que quand je n'aurois plus des témoins de mes foiblesses, je pourrois les oublier, & me les pardonner; mais impitoyable à moi-même, je me condamne, & me punis toujours. Le silence des bois me les rend plus présentes & plus sensibles: désoccupée de tout, c'est l'occupation de tout mon loisir. Apparemment, MADAME, c'est votre délicatesse, qui vous rend si cruelle à vous-même, dit ADELAIDE: mais enfin, vous ne pouvez refuser le récit de

vos infortunes, à des perſonnes qui s'y intéreſſent.

Elle fit tout ce qu'elle put pour s'en défendre; mais les Dames, dont elle avoit excité la curioſité, l'aſſurerent, qu'elles ne la quitteroient pas, qu'elle ne leur eût appris ſes malheurs.

Puiſque vous le voulez, MESDAMES, dit-elle, je vais vous dire ſimplement l'Hiſtoire de ma vie. Si je n'ai pas le mérite de paroître innocente à vos yeux, j'aurai du moins celui de me montrer ſincere. Je ſuis d'une Naiſſance aſſez illuſtre. Mon Pere avoit eu le bonheur de rendre de grands ſervices à ſon Roi : il avoit de grands emplois à la Cour : mais

ayant eſſuyé injuſtement la préférence d'un de ſes concurrens, pour une Charge qu'il croyoit mériter, il en fut vivement offenſé. Dans le même temps, il rendit un ſervice très-conſidérable au Roi de S***. Par l'injuſtice qu'on lui avoit faite, il ſe crut quitte envers ſa Patrie, & envers un Prince ingrat; & entra dans la révolte qui ſe fit contre lui. Il commandoit une grande Province; & il ne lui fut pas difficile de faire changer de Maître les Peuples qui lui étoient ſoumis. Il ne prit pas grand ſoin de faire ſon Traité: les ſervices qu'il rendoit, & une grande Province qu'il aſſujétiſſoit, devoient être une ſûreté, & un ôta-

ge des paroles qu'on lui donnoit. Nous perdîmes toutes nos terres, & nos établiſſemens : il ne nous reſta que les paroles qu'on nous donna, qui ont été mal exécutées. J'étois fort jeune ; j'avois perdu ma Mere ; & j'étois chere à mon Pere. Je n'avois qu'un Frere, qui étoit mon aîné de quelques années : il ſervoit auprès de mon Pere, & apprenoit ſon métier ſous un tel Maître.

On m'alloit mettre dans ces Maiſons deſtinées à l'Education des jeunes perſonnes, quand la Princeſſe ZELIE, dont le mari avoit commandé dans la Province, & qui étoit amie de mon Pere, le pria de me laiſſer avec

elle. Elle aimoit les enfans ; elle s'en amuſoit ; & elle n'avoit qu'un Fils. Je fus élevée avec le même ſoin, que ſi j'avois été ſa fille : on me donna des Gouvernantes, & des Maîtres convenables ; & l'on cultiva toutes les diſpoſitions que je pouvois avoir au bien. J'étois toujours auprès de la Princeſſe : elle s'amuſoit à ma parure ; elle donnoit de petites fêtes aux enfans de mon âge ; j'avois l'avantage d'y réuſſir ; & je m'efforçois de faire mieux que ce qu'on trouvoit bien dans les autres.

Le Prince CAMILLE, c'eſt le nom du fils de la Princeſſe, avoit quelques années plus que moi : il avoit une figure noble & gra-

cieuſe : nous paſſions notre vie enſemble ; & dès qu'il n'étoit plus avec ſes Maîtres, il venoit me trouver avec un grand empreſſement. Dans toutes ſes actions, il me donnoit une préférence très-marquée ſur mes Compagnes : on diſoit qu'en avançant en âge, les graces ne négligerent pas de prendre ſoin de moi : & ſon goût augmentoit tous les jours. De bonne heure j'ai ſenti le plaiſir d'être aimée, & en ai été touchée : il eſt malheureux de contracter dès l'enfance une pareille habitude.

Le Prince CAMILLE étoit deſtiné par ſa Famille à épouſer la Fille du Duc de ***. Elle s'appelloit VALERIE : elle étoit héritiere

de ſa Maiſon : ainſi, de grands Biens & de grandes Dignités la rendoient un parti digne de lui. On le menoit ſouvent lui faire ſa Cour : elle venoit auſſi voir la Princeſſe, & nous nous trouvions ſouvent enſemble, dans nos Jeux & dans nos Fêtes. Elle étoit bien faite, & elle ſouffroit impatiemment qu'on me donnât une ſi grande préférence : elle s'en vengeoit par le mépris & le dédain qu'elle donnoit à ma Fortune; mais les louanges du Prince & mon miroir me raſſuroient ; & j'étois dans l'âge où l'on eſt ſenſible à la beauté.

On remarqua bientôt la peine qu'il avoit d'aller chez VALERIE.

Juſques-là nous avions vécu ſans contrainte, & on avoit regardé ſon attachement pour moi comme étant ſans conſéquence : mais comme il augmentoit tous les jours, on commença à craindre, & on lui défendit d'entrer dans mon appartement.

L'amour augmenta par la défenſe ; il devint chagrin & rêveur ; & comme il étoit d'un tempérament vif & ſenſible, la contrainte dans laquelle il vivoit prit ſur ſa ſanté, de maniere qu'il tomba malade. La Princeſſe ſa Mere en fut allarmée. VALERIE venoit quelquefois le voir ; mais il recevoit ſes ſoins avec tant de froideur, qu'elle en fut bleſſée. Son

mal augmentoit : on oublia tout autre intérêt, & on ne pensa qu'à celui de sa vie : on lui permit de me voir. Je fus menée chez lui par les femmes qui avoient soin de moi. Ma vûe eut un effet plus prompt que tous les remedes, & sa santé revenoit à proportion de la liberté qu'on lui donnoit. La Princesse sa Mere se vengeoit sur moi de la nécessité où on la mettoit, de consentir à une liaison dont on appréhendoit les suites : elle n'avoit plus pour moi cette amitié tendre : les louanges qu'on me donnoit, & qui lui faisoient autrefois tant de plaisir, la blessoient ; & elle me punissoit souvent de trop plaire.

La

La ſanté du Prince s'étant affermie, il devint en peu de temps le Seigneur de la Cour le mieux fait. Il ſe fit voir fier & indépendant. Il commençoit à négliger les ſecours des Maîtres : il avoit un reſpect infini pour Madame ſa Mere ; mais j'étois les bornes de ſon dévouement : il faiſoit ce qu'elle vouloit, hors ſur ce qui me regardoit.

Un jour elle s'expliqua avec lui, & lui demanda ce qu'il vouloit faire de l'attachement qu'il avoit pour moi. Tout, lui répondit-il, MADAME, & quand je trouve de la Naiſſance, de la Vertu & de la Beauté, je crois que ſans rougir je puis avouer ma paſſion

& mes intentions. Un discours si ferme & si hardi la fit trembler. Elle lui représenta la distance qu'il y avoit de lui à moi, les malheurs de ma Maison, nos Charges perdues, nos Terres confisquées. Ce sont les fautes de la Fortune, dit le *Prince*; ce ne sont point les siennes. N'est-ce point aussi un peu la vôtre, MADAME, de faire tant de cas de ces sortes de biens, qui ne dépendent point de nous? Mais vous trouvez dans la Princesse VALERIE, reprit-elle, tous ceux dont vous êtes touché, & ceux dont vous me reprochez que je fais trop de cas. Les jugemens de mon cœur, MADAME, & ceux de vos yeux, sont bien

différens, répondit-il : vous voyez, & je sens ; & quelque inégalité qu'il y ait entre les personnes, l'Amour les rapproche toutes.

La Princesse vit qu'il n'y avoit plus de temps à perdre, & qu'il falloit m'éloigner. On me mit dans une Maison destinée à la retraite. Le *Prince* l'ayant sû courut au lieu où j'étois, & menaça ceux qui devoient me garder de se porter aux dernieres extrémités, si on ne me laissoit voir. Ils lui résistèrent, & lui dirent, qu'ils ne me feroient voir à personne, sans les ordres de la Princesse sa Mere. Il fut chez elle, & lui parla avec un emportement, dont elle se sentit outrée. Il lui dit,

qu'il ne lui étoit guères obligé, de lui avoir donné une vie qu'elle vouloit rendre ſi malheureuſe; que le bonheur de ſes jours étoit d'unir ſa deſtinée à la mienne; & que ſon pouvoir ne s'étendoit pas ſur les ſentimens. Quand elle voulut lui oppoſer ſon autorité, & ſes devoirs, il lui dit, que le cœur avoit ſes droits & ſes devoirs à part.

Comme la Princeſſe étoit ſage, elle crut qu'il étoit inutile de s'oppoſer au torrent. Elle lui dit, qu'elle ſacrifioit ſon vif reſſentiment à l'amitié qu'elle avoit pour lui; qu'elle le regardoit comme une perſonne malade dont elle avoit pitié; mais qu'il ne pouvoit

lui refuſer d'être ſix mois ſans me voir ; que cela lui devoit d'autant moins couter que la Campagne s'approchoit ; qu'il falloit qu'il partît pour commander les Troupes que le Roi avoit bien voulu lui confier ; & qu'elle s'étoit perſuadée que la paſſion dont il étoit occupé n'avoit pas éteint celle de la Gloire. Cela étoit vrai : perſonne n'a jamais eu ces deux ſentimens en un plus haut degré ; & ils ne s'affoibliſſoient pas l'un par l'autre.

Il ne put refuſer à Madame ſa Mere ce qu'elle exigeoit : il l'aſſura que ſa paſſion n'étoit pas ſujette au pouvoir du temps, & que les réflexions, qui guériſſent

les passions communes, ne feroient qu'augmenter la sienne.

Quelque chose qu'il put dire, elle espéra du secours du temps; & elle songea à faire diversion d'un sentiment par un autre. Elle lui fit faire un Equipage magnifique; elle fit chercher ce qu'il y avoit de Gentilshommes les mieux faits, d'anciens Officiers qui avoient le mieux servi le Roi, pour lui apprendre le métier des grands hommes. Elle ne négligea rien pour lui inspirer l'amour de la Gloire: & comme il avoit un fond d'Honneur, il ne balança pas à prendre un parti qui convenoit à un homme de sa Naissance. Il se disposa donc à partir

pour la Guerre ; & la Gloire s'y fit ſentir, comme elle ſe montra à lui, avec tout ſon éclat.

Un jeune homme de mérite, qu'il avoit auprès de lui, étoit devenu ſon Confident. Il étoit très-bien né : il lui parloit ſouvent de ſa ſituation préſente, & ſe plaignoit d'être livré à une paſſion, qui, en déſeſpérant Madame ſa Mere, terniroit ſa réputation. Il lui dit, que l'on ne pardonnoit l'Amour aux grands Hommes, que quand ils avoient payé le tribut à la Gloire ; que l'Amour pouvoit être un état paſſager dans la vie d'un Héros ; mais qu'il falloit que la Gloire fût un état permanent. Du ſang

dont vous êtes sorti, disoit-il, & du mérite dont vous êtes, vous avez à remplir une grande attente de fermeté & de courage.

Le temps n'étoit pas venu d'être écouté : le Prince étoit livré à un désespoir, qui faisoit tout craindre : il avoit couru plusieurs fois au lieu où j'étois ; & ne pouvant me voir, il avoit voulu se porter aux dernieres violences. *Timandre* son Confident, qui adouciſſoit ſes maux par ſa confiance, lui promit enfin qu'il me porteroit une Lettre. Il alla voir la Princeſſe, & lui dit : qu'il falloit compoſer avec la douleur du Prince ; que ſi elle vouloit ſoutenir ſes ordres, & ſe faire obéir avec

avec trop de rigueur, elle le porteroit à de grandes extrémités; qu'il ne falloit pas mesurer son pouvoir avec celui de l'Amour, ni ses droits contre ceux du cœur; que l'un & l'autre ne se gouvernoient pas par autorité; qu'il falloit plaindre le Prince, & le distraire; lui donner quelque grand objet pour le guérir, sans lui faire sentir qu'on en avoit le dessein; qu'il y avoit de grandes ressources dans les Ames fieres & élevées; qu'il venoit pour cet effet demander un ordre pour me voir; & qu'elle n'avoit rien à craindre de la confiance que son Fils avoit en lui.

Elle lui permit de me venir

voir. Je lui parus triſte & modeſte. Votre Beauté, me dit-il, fait déja bien du bruit, MADEMOISELLE : ſont-ce là vos coups d'eſſai ? Je ne lui répondis que par de l'embarras, & par un regard timide. Voilà, pourſuivit-il, une Lettre du Prince, qu'il me charge de vous donner. Je ne dois point la prendre, lui dis-je ; je ſuis bien fâchée des effets, que ce que vous appellez Beauté a fait ſur lui : je ſais ce que je ſuis, & combien les malheurs de ma Maiſon m'éloignent de lui : je tiens par reſpect & par reconnoiſſance à Madame ſa Mere ; & ſi mes yeux ont pû lui plaire, ce n'eſt point par les ordres de mon

cœur. Ainſi dites-lui, que je le prie de m'oublier. Ne voulez-vous pas recevoir cette Lettre qu'on m'a permis de vous donner? répliqua-t-il. Une perſonne qui avoit ſoin de moi me dit de la prendre, & de la lire. Je l'ouvris.

Rien n'eſt au-deſſus de ma douleur, MADEMOISELLE, que la paſſion que vous m'avez inſpirée. Toutes les expreſſions ne ſont pas dignes de ce que je ſens : Vous êtes perſécutée pour moi; & je ne ſouffre plus que de vos maux. Je vous montre mon Amour ſans ménagement, & ſans retenue : Je prends cette hardieſſe dans l'innocence de mes intentions : & comme tout s'oppoſe à mes

deſſeins, mes deſirs s'en irritent, & mes réſolutions s'en affermiſſent. Etes-vous faite, MADEMOISELLE, pour n'être pas aimée ? Je trouve en vous toutes mes excuſes. Quand on aime autant que je fais, le plus grand plaiſir eſt de ſentir qu'on a raiſon d'aimer ; & ce plaiſir-là je vous le dois, MADEMOISELLE, à tous les momens de ma vie.

N'Y répondez-vous pas ? me dit *Timandre.* Il n'eſt pas ſéant d'y répondre, lui dis-je. On ne vous le défend pas, répondit-il. Je lui repliquai, Monſieur, mes devoirs me le défendent.

Après une heure de converſation, il me quitta, en me deman-

dant ce qu'il diroit au Prince. Dites-lui, Monſieur, que je ſuis touchée de reconnoiſſance, & de ſa douleur ; que dans la ſituation où nous ſommes, il n'y a rien de mieux à faire pour lui que de ne plus penſer à moi ; & pour moi, que de l'oublier, s'il m'eſt poſſible. Il fit cette réponſe au Prince, dont il ne fut pas mécontent.

Je rentrai dans ma chambre, & je relus la Lettre du Prince avec un attendriſſement dont il auroit été ſatisfait. J'appris qu'il ſe préparoit à partir. Madame ſa Mere lui fit faire l'Equipage du monde le plus brillant : elle lui avoit acheté une des premieres Charges de l'Armée : par-là elle lui ouvroit la porte

aux Honneurs ; & il entroit avec éclat dans le chemin de la Gloire. TIMANDRE vint me revoir avant le départ du Prince, & m'apporta la Lettre que voici.

JE pars pour l'Armée, MADEMOISELLE. Il faut satisfaire la Gloire pour aller à l'Amour, & pour être digne de vous. Je m'imagine donc que je vais vous conquérir. Mais hélas ! l'Amour ne se mérite point. Je vais m'abandonner à une douleur digne de votre absence & de mon cœur. Songez, MADEMOISELLE, que je suis sans vous : en voilà assez pour mériter votre pitié. Je sacrifierois ma vie à mes malheurs, si je ne savois qu'elle vous est consacrée, & que j'en dois compte à l'Amour.

TIMANDRE me fit une peinture très-vive de l'état où étoit le Prince. J'en fus touchée : j'étois agitée d'une infinité de mouvemens : je croyois lui devoir beaucoup : je craignois, j'espérois, je desirois même. Tous ces mouvemens n'étoient pas bien démêlés dans mon ame. J'étois flatée de l'amour du Prince ; mais on me faisoit trop sentir la distance qu'il y avoit de lui à moi : ma fierté en étoit soulevée ; & quand mon amour propre prenoit la balance pour peser nos mérites, je ne me trouvois pas si loin de lui. J'étois capable de renoncer à un établissement qu'on me faisoit trop acheter ; mais quand je le voulois fai-

re, l'amour du Prince & ſa douleur m'arrêtoient : il me faiſoit un ſacrifice de ſa grandeur, & je lui en faiſois un de ma fierté.

Il ne fut pas long-temps à l'Armée ſans montrer ſa valeur. Il joignoit à ſon courage un grand ſens, & beaucoup de prudence ; mais la prudence reſtoit dans ſa tête, & n'avoit pas paſſé juſqu'à ſon cœur. Ses lectures & ſes réflexions lui tenoient lieu d'expérience : ce qui faiſoit croire qu'il ſeroit un jour un grand Général.

Il ſe donna peu de temps après ſon arrivée une grande bataille. Les Ennemis s'étant trouvés preſſés dans le poſte qu'ils occupoient, & craignant d'être attaqués dans

leurs retranchemens, ſe réſolurent à nous prévenir. Ils ſe mirent en état de donner Bataille & nous attaquerent, quand, par la ſituation où ils étoient, on auroit cru qu'ils ne devoient être que ſur la défenſive. Ils attaquerent en gens déſeſpérés, qui vouloient vendre cherement leur vie; & la Victoire demeura quelque temps incertaine, quand l'aile gauche, que mon Pere commandoit, alloit plier. Le Prince, qui étoit à la tête de l'Infanterie, vola à ſon ſecours. Il le trouva bleſſé, abbatu ſous ſon cheval, & tous ceux qui étoient auprès de lui ou morts ou fuyans. Il courut à mon Pere, le fit relever, lui fit donner un cheval

qu'on tenoit en réserve, prit un mouchoir pour bander sa plaie; & ralliant ses Troupes, chargea les Ennemis, les mit en déroute, & obtint une victoire complette. Ils laisserent leur Artillerie, leurs Equipages; & l'on fit beaucoup de prisonniers.

Mon Pere sentit son mal quand il fut hors de la chaleur du combat: on le mena dans sa tente; & les Chirurgiens, après avoir visité sa blessure, la trouvèrent très-considérable.

Son premier soin fut de s'informer de celui à qui il devoit la vie. On lui dit que c'étoit au Prince. Faut-il tant lui devoir? s'écria-t-il!

Dans toute sa maladie, le Prince ne cessa point de lui rendre des soins : il fit chercher les meilleurs Chirurgiens, le fit servir par les Officiers de sa Maison, & lui offrit plusieurs fois de l'argent, qu'il ne prit point.

J'appris la blessure de mon Pere : on me fit savoir que je devois sa vie au Prince, & tous les soins qu'il lui avoit donnés pendant sa maladie. Comme je tenois à mon Pere par un respect & un attachement infini, je crus, que sans blesser la bienséance, je pouvois faire des remercimens au Prince. Sans consulter personne, je lui écrivis la Lettre qui suit.

JE ne crois pas bleſſer les bienſéances, MONSIEUR, quand je vous marquerai la reconnoiſſance que je vous ai, d'avoir conſervé une vie auſſi précieuſe, que m'eſt celle d'un Pere que j'honore au-delà de toute expreſſion. Ah! faut-il que l'eſtime, la reconnoiſſance & les ſentimens naturels viennent forcer un cœur, qui n'auroit voulu ſe rendre qu'à ſon goût, & à votre tendreſſe? La Renommée, MONSIEUR, ne parle plus que de vous. Dois-je n'en remercier que la Gloire, & n'en devrai-je rien à l'Amour?

J'appréhendai long-temps pour la vie de mon Pere ; mais enfin

on eſpéra pour ſa guériſon. Il ſe fit mener à une Maiſon de campagne : j'allai l'y trouver, & donner mes ſoins à une ſanté qui m'étoit ſi précieuſe.

Le Prince revint chargé de gloire : il venoit ſouvent avec amitié voir mon Pere : & je le retrouvai avec les mêmes ſentimens qu'il avoit en me quittant. Je lui parlai des obligations que je lui avois, & de ma reconnoiſſance ; ce terme le bleſſoit : Je ne veux rien devoir qu'à votre cœur, me diſoit-il. La délicateſſe eſt un préſent de l'Amour, qui aſſaiſonne ſes plaiſirs, quoiqu'elle nous prépare ſouvent bien des peines Que deviendrai-je, ſi, avec des

ſentimens ſi naturels, auſſi vifs, & auſſi forts que les miens, vous n'y répondez pas ; & que je ne puiſſe vous inſpirer que de la reconnoiſſance ? Je ne puis m'en permettre d'autres, lui répondis-je.

On parla de la Paix ; & le Prince, tout jeune qu'il étoit, tenoit un ſi haut rang, qu'il fut appellé dans tous les Conſeils. La Paix générale fut conclue. Il eut une grande attention à faire entrer mon Pere dans le Traité : il y eut une Amniſtie générale, & un article pour notre Maiſon, par lequel on devoit nous rendre nos Terres, les Charges de mon Pere ; & il étoit maître d'y rentrer,

ou l'on devoit lui rendre l'équivallent.

La ſanté de mon Pere revenoit, avec le plaiſir de voir ſa Maiſon floriſſante. La Paix donna une joie univerſelle ; & l'on ne penſa à la Cour qu'à la célébrer par des fêtes & des plaiſirs.

Mon Pere quitta enfin la Campagne : il prit une maiſon à la Ville, & un train digne de ſa naiſſance. Comme je n'étois plus dans l'enfance, il me garda auprès de lui ; & il ſe contenta de prier une de ſes amies, qui avoit perdu ſon mari & ſa fortune, de vouloir bien venir loger avec lui : il la pria d'avoir quelqu'inſpection ſur ma conduite : elle s'appelloit Eleo-

NOR ; & il m'ordonna de lui obéir comme à ma Mere. Cette Dame avoit beaucoup d'eſprit : elle ſavoit le monde ; & je ne faiſois aucun pas ſans elle.

Peu de temps après on me préſenta à la Reine. Elle me reçut avec beaucoup de bonté, me traita avec diſtinction, & me dit ſur ma figure des choſes très-flateuſes.

L'hiver ſe paſſa en fêtes. La Reine étoit jeune ; & les plaiſirs étoient de ſon goût. Il n'y eut point d'Aſſemblée dont elle n'eût la bonté de me mettre ; & j'y parus avec aſſez de ſuccès. Le Prince CAMILLE étoit auſſi de tous les Bals : il danſoit parfaitement bien :

ſa

ſa figure étoit au-deſſus de celle de tous les Seigneurs de la Cour ; & il ſembloit que la gloire, qu'il s'étoit acquiſe à la derniere Campagne, répandît un nouveau luſtre ſur ſa perſonne. J'avois le plaiſir de l'entendre louer ; & il avoit celui de ſavoir qu'on applaudiſſoit à ſon choix. Quelquefois même, quand nous danſions enſemble, on entendoit un ſecret murmure derriere nous ; & tout le monde convenoit que nous étions faits l'un pour l'autre.

La Princeſſe VALERIE ſouffrit impatiemment les ſuccès que j'avois à la Cour, & les bontés de la Reine ; mais plus que tout cela les empreſſemens du Prince. Elle

tomba dans une mélancholie ſi profonde, que j'eus pitié de ſon état. Sa paſſion étoit peinte dans ſes yeux : une langueur ſecrette étoit répandue ſur toute ſa perſonne : la triſteſſe empêchoit les progrès de ſa beauté : & ſi la Nature la fit pour être belle, l'Amour en avoit ordonné autrement. Elle avoit de beaux traits ; mais la maigreur & la pâleur leur déroboient tous leurs agrémens.

Elle ſe conſoloit avec une jeune parente, qui étoit auprès d'elle, & qui avoit ſa confiance. Un jour, comme j'allois me promener dans les Jardins du Palais avec ELEONOR, nous apperçûmes la Princeſſe avec ſa Confidente, qui

entroit dans un bois assez sombre. Je dis à mon amie : suivons la Princesse VALERIE. Nous allions sur ses pas : & nous entrâmes dans une contre-allée qui répondoit à celle où elle étoit assise. On parloit avec vivacité. Que voulez-vous, disoit-elle, que je devienne ? Je ne vis que pour lui ; & je n'en serai jamais aimée. Pardonnez-lui cette légereté, MADAME, dit la Confidente, il reviendra à vous. Vous voulez que je lui pardonne, reprit-elle ; & vous appellez une légereté, une passion naturelle & dont il ne peut se défendre ! Car il sacrifie à son amour, sa fortune, sa gloire, & tout ce qu'il doit à une Mere aussi

eſtimable. Mon cœur lui a ſouvent prêté des excuſes ; on pardonne long-temps, lorſque l'on aime ; mais vous ne le voyez pas avec des yeux auſſi intéreſſés que les miens. Quelle inſenſibilité n'eut-il point pour mes malheurs ! Il y a un aviliſſement à ſentir & à ſouffrir pour qui ne ſent rien pour nous. Je ne puis ſoutenir les tourmens de mon cœur, & les reproches de ma fierté : il faut l'appaiſer, & prendre un parti digne de moi. Et quel eſt-il ce parti, MADAME ? demanda ſa parente. De me retirer de la Cour pour toujours, repliqua-t-elle : mais elle ne put achever ; un torrent de larmes interrompit ſon diſcours.

Quel deſſein ! lui dit ſa Confidente. Parcequ'il eſt coupable, vous vous en puniſſez ! La nuit approchant, elles ſe retirerent.

Je fus ſi vivement touchée du malheur de la Princeſſe, que mon amie en fut étonnée. A-t-on de la ſenſibilité pour les maux d'une rivale ? me dit-elle. Je ne l'ai jamais craint, répondis-je ; je n'ai rien eu à diſputer avec elle ; & je ne jouis point par conſéquent du plaiſir du triomphe. Le cœur du Prince s'eſt offert à moi, ſans l'avoir ni deſiré, ni demandé ; comme elle ne me donne ni crainte, ni défiance, je ne puis la haïr : je ſuis humaine, & j'ai pitié de ſon état.

En arrivant chez mon Pere, je trouvai un Gentilhomme de la Chambre de la Reine, qui me dit de sa part, qu'elle me mettoit d'une fête que le Roi donnoit, pour le Mariage de la Princesse ORIMANTE, Parente de la Reine : que si je n'avois pas assez de pierreries, elle m'en enverroit ; & il me demanda ce que je souhaitois. Je lui dis, que j'avois un habit de velours verd brodé d'or, & que si je pouvois avoir une garniture de rubis, cela me conviendroit fort. Je me retirai pour mettre ordre à ma parure ; & afin de plaire à la Reine, j'y donnai plus d'attention.

Le jour destiné à une fête si

magnifique fut rempli de tous les plaiſirs. L'après-dînée il y eut Comédie, qui fut ſuivie d'un ſoupé ſuperbe : jamais on ne vit de fête plus galante. La Princeſſe ORIMANTE y parut charmante ; & quoiqu'elle ne ſoit pas une Beauté dans les formes, elle a une ſi grande jeuneſſe, tant d'éclat, & de ſi belles couleurs, qu'elle a droit d'en défaire de plus belles.

Comme le Bal étoit un peu avancé, il y eut un grand bruit à la porte ; & tout le monde fit attention à ce que c'étoit. Le Duc de PRAXEDE arrivoit de l'Armée : on ne l'attendoit pas : il avoit fait une Campagne très-brillante ; & ayant battu les Ennemis, il parut

avec un air de confiance, paré de ſa valeur & de ſa bonne mine. Je ne l'avois jamais vû : je lui étois auſſi inconnue : & j'entendis, qu'il dit en me regardant des choſes très-flateuſes. Ses diſcours, ſes regards, & le ſon de ſa voix jetterent dans mon ame un trouble que je n'avois jamais ſenti. Le Prince & lui avoient eu quelques démêlés enſemble : ils couroient l'un & l'autre la même carriere ; ils étoient rivaux de gloire & de mérite : c'eſt pourquoi on les avoit ſéparés, & l'on n'avoit pas voulu qu'ils ſerviſſent dans la même Armée.

La Princeſſe ORIMANTE le prit à danſer dès qu'il arriva : il me prit

prit enſuite : j'en fus troublée ; & ſi je n'avois craint, je l'aurois refuſé.

Pendant le Bal ſes yeux ſe tournerent toujours ſur moi : je détournai les miens, & lui refuſai mes regards, comme une faveur qui ne lui appartenoit pas. Il me prit pluſieurs fois à danſer : & cela fut ſi marqué, que l'on crut qu'il vouloit déplaire au Prince. Vous ugez bien que je n'étois pas de moitié : auſſi le Bal étoit-il fini à peine, que je me ſauvai pour aller chez moi, & le Prince quitta pour me donner la main.

Vos graces, me dit-il, font leur effet ſur tout le monde, MADEMOISELLE, & le Duc eſt du nom-

bre de vos conquêtes. L'affectation qu'il a eue à me prendre à danſer, & à me regarder, m'a fait beaucoup de peine, lui répondis-je. Pourquoi, reprit-il, MADEmoiſelle? Tant d'attention à ne jamais l'enviſager marque que vous avez craint vos regards & les ſiens. Quand on ne ſent rien, on eſt ſimple; & trop faire dans de certaines occaſions, fait voir qu'on ne fait pas toujours tout ce qu'on doit. Mais je ne l'ai jamais vû, lui dis-je; quelle querelle me faites-vous? Il vous a vûe, & vous étiez plus belle aujourd'hui qu'à votre ordinaire, repliqua-t-il: il vous aime: quand même vous ne ſeriez pas coupable, c'eſt aſſez

pour me rendre malheureux.

Depuis ce temps le Prince eut pour moi une attention bleſſante : le Duc me ſuivoit par-tout, & je le trouvois toujours ſous mes yeux, dans tous les lieux publics. Le Prince étoit inſtruit de toutes ſes démarches : il devint chagrin & ſoupçonneux ; & quoiqu'il ne pût rien m'imputer, cependant il n'étoit pas content de moi. Il trouvoit que le Duc étoit bien inſolent, de penſer à une perſonne à qui il étoit attaché depuis long-temps. De mon côté je crus, qu'il ne vouloit que chagriner le Prince, & l'allarmer ; & que, ſi je n'étois pas à l'uſage de ſon cœur, j'étois au moins à celui de ſa

vanité. Une pareille idée me déplaisoit fort, & je l'évitois avec soin. Le Prince même le remarquoit. Je m'en expliquai un jour avec lui, & je lui dis : je ne puis croire que j'aie part à votre tristesse ; si cela étoit, vous seriez bien injuste. Vous ne paroissez pas être de moitié avec le Duc, me répondit-il : vous le fuyez, vous avez même plus d'attention pour moi, que vous n'en avez jamais eue ; cependant vous êtes coupable, & vous l'êtes sans le savoir : vous voulez réparer le tort que vous me faites par des soins. Quel est donc mon crime ? lui dis-je. Vous aimez le Duc, me répondit-il ; vous l'aimez,

MADEMOISELLE, & c'eſt moi qui vous l'apprends. Je vais vous paroître bizarre, ridicule, & juſtifier tous vos torts : je vous donne des armes contre moi, & vous en uſerez : je vois & je ſens tous mes malheurs ; mais j'y ſuis forcé. Son diſcours fut ſuivi de beaucoup de larmes, & il me quitta en me diſant, qu'il vouloit me cacher ſon déſordre & ſon déſeſpoir.

Je reſtai plus troublée que je ne puis vous le dire : je me fuyois moi-même ; & je n'avois encore oſé convenir quelle étoit la cauſe de mes agitations & de mes divers mouvemens, lorſque, m'étant jettée ſur un lit de repos,

ELEONOR entra dans ma chambre.

Je fus surprise & honteuse qu'elle fût témoin de mon désordre. Remettez-vous, me dit-elle: Vous voulez me cacher votre trouble & vos sentimens : vous avez tort. Ne me regardez point comme une personne sévere, qui veuille condamner tous vos mouvemens, mais comme une amie sur laquelle vous pouvez compter; capable de vous consoler, & de vous conduire dans la situation la plus délicate de votre vie. Ne croyez pas que je vous fasse un crime d'un sentiment : un cœur peut être sensible & innocent; & pour vous donner de la confiance

par mon exemple, je veux vous faire l'Hiſtoire du mien. Elle s'arrêta, & parut ſe repentir de ſa confiance; mais je la preſſai avec tant de tendreſſe, qu'elle continua.

Je connois l'Amour, me dit-elle; & je n'ai que trop payé le tribut que nous devons à ce Dieu. Vous ſavez les malheurs de ma Maiſon, & comme à peu près dans le même temps je perdis mon Mari & mon Frere. L'un étoit le ſoutien de ma Famille, & l'autre en étoit l'eſpérance. Mon Frere fut pris les armes à la main contre ſon Roi, & porta ſa tête ſur un échaffaut. Peu de temps après, mon Mari perdit la vie

dans une Bataille, qu'il gagna contre les Ennemis de l'Etat. Ainſi, dans un moment je perdis tout; & les biens préſens, & les eſpérances à venir : je fus réduite à regretter un Mari en place & très-eſtimable, & à ſolliciter pour l'honneur & la vie de mon Frere. Il perdit l'un & l'autre, & ſes biens furent confiſqués; de ſorte que je reſtai ſans aucune fortune. Les idées de grandeur diſparurent en un moment : tous les agrémens, qui ſont à la ſuite des grands établiſſemens, s'évanouirent : je reſtai ſeule ſans bien, & ſans appui : & ma ſeule eſpérance, c'étoit qu'ayant été l'objet de la mauvaiſe fortune, je ſerois au

moins oubliée par l'Amour ; mais tous deux ſe réunirent pour me perſécuter. Diſpenſez-moi, MADEMOISELLE, continua-t-elle, de vous en dire davantage.

Quoique ce qu'elle me dit me ſoit très-préſent, étant ſenſible à la marque de confiance qu'elle me donna, (ce qu'elle fit en habile perſonne, pour ſe rendre maîtreſſe de mon cœur & de mon ſecret) comme elle vous eſt inconnue, MESDAMES, cela vous intéreſſeroit peu : ainſi je laiſſe là ſon Hiſtoire. Non, lui dîmes-nous, nous vous prions de nous inſtruire des avantures d'ELEONOR : & alors elle pourſuivit.

On aime à ſavoir les foibleſſes

des perſonnes eſtimables : nous eſpérons de leur reſſembler par quelque endroit : ſi leurs qualités éminentes nous abaiſſent, leur foibleſſe les rapproche de nous : cela nous conſole ; & il m'étoit trop important de trouver une amie dans une perſonne qu'on m'avoit donnée pour veiller ſur ma conduite. La confiance qu'elle alloit avoir en moi me répondoit d'elle ; & j'étois dans ces momens où le ſecret peſe tant à un cœur : je voulois lui parler de ce que je ſentois ; & j'étois trop heureuſe de trouver en elle, non-ſeulement des conſeils, mais de ces foibleſſes aimables qui nous rendent plus indulgens pour celles d'au-

trui. Je la preſſai donc de m'en dire davantage.

Vous voulez, me dit-elle, jouir de mon ſecret dans toute ſon étendue : je crains bien qu'un pareil récit ne rouvre toutes mes plaies, & ne donne à ma paſſion un nouveau degré de vivacité : néanmoins j'y conſens. Mes ſentimens étant le ſeul plaiſir qui me reſte, laiſſons-les aller leur cours. Ils ſont d'une nature toute nouvelle, ma chere amie. On donne dans le TASSE pour modele de délicateſſe les ſentimens D'OLINDE : il dit, qu'il deſire beaucoup, qu'il eſpere peu, & qu'il ne demande rien, Pour moi, je n'eſpere, ne deſire, ni ne demande ;

ma passion n'est appuyée sur rien : elle subsiste, se nourrit, & s'accroît toute seule ; & il y a un temps infini que je suis occupée d'un sentiment unique en son espece.

Je vis, il y a quelques années, chez une de mes amies, le Comte *** ; dispensez-moi de vous dire son nom. Il me parut d'une figure aimable ; mais avec beaucoup d'esprit, on a moins besoin de figure. Il me rendit d'abord plus attentive (c'est beaucoup faire, que de me la rendre) & je continuai à le voir chez mon amie & chez moi.

J'avois dans ce temps-là un ami qui s'intéressoit à moi par le cœur : il avoit pensé m'épouser ; mais

ma Famille ayant diſpoſé de ma liberté en faveur de mon Mari, il eut une douleur au-deſſus de toute expreſſion. Il avoit pour moi un de ces goûts d'étoile ; il ne pouvoit ſe réſoudre à m'abandonner, & il amuſa ſa douleur par l'idée de croire, que mon cœur ne s'étoit pas donné avec ma main. L'eſtime & le reſpect qu'il avoit pour moi avoient arrêté & retenu ſes ſentimens ; mais il veilloit ſur les miens, & me diſoit tous les jours, que ſi j'en diſpoſois pour quelque autre, il en mourroit de douleur.

Il remarqua bientôt, que l'attention que j'avois pour le Comte ſe tournoit en tendreſſe : mes

çus, à la honte de ma douleur; que lui seul la suspendoit.

Je me trouvai dans la suite accablée d'affaires: ma Maison perdue, mon Frere qui périssoit avec les apparences du crime & de la révolte; qui n'avoit que moi pour le secourir, & pour sauver ce que je pouvois du débris de notre Maison. J'espérois que tant de peines useroient au moins le sentiment que j'avois dans le cœur; mais il fut toujours respecté par mes malheurs.

Après bien des années de persécutions, le temps fit, sans le secours de ma raison, ce qu'elle n'avoit pû faire: car il faut convenir, à la honte de notre douleur, qu'elle

qu'elle n'eſt pas éternelle. Enfin, ayant tiré tout le parti que je pus de ma mauvaiſe fortune, je crus jouir de quelque calme : mais j'avois perdu le repos du cœur ; & dès que je fus rendue à moi-même, je me trouvai livrée à l'amour. La vie diſſipée avoit pris ſur ſes droits ; mais il s'en eſt bien vengé : je ne pouvois plus ignorer mon état : il fallut en convenir, & compter avec moi-même.

La plûpart des Femmes, ſans plan & ſans deſſein, ſe laiſſent entraîner au ſentiment qui leur plaît. Pour moi, j'examinai ce qu'il y avoit à faire ; & après avoir réfléchi ſur le caractere du Comte & le mien, je trouvai que je ma-

vois qu'à le fuir. Et pour vous montrer que mon deſſein étoit appuyé ſur des connoiſſances, je vais vous faire ſon portrait. Mais non, je ne ſuis pas en état de vous le peindre; l'amour conduiroit le pinceau, & je ne pourrois conſentir qu'il manquât quelque mérite à ce que j'aime.

Je lui dis, comment eſt-il poſſible qu'avec une auſſi grande paſſion dans le cœur, vous n'ayiez rien fait, ou pour lui en inſpirer, ou pour lui en montrer? Je vais vous répondre, me dit-elle.

Je ſuis née avec un cœur fort ſenſible, mais en même-temps avec beaucoup de gloire. L'un ne peut s'oublier qu'aux dépens de

l'autre. Pour me rendre heureuſe, il faudroit les accorder tous deux; ce qui eſt difficile: & je me trouve encore plus malheureuſe quand ma gloire ſe plaint, que quand mon cœur ſouffre. J'ai donc pris le parti de la contenter. Si j'avois montré mes ſentimens, & qu'ils euſſent été négligés, je ſerois morte de douleur: voilà pourquoi je le fuyois. J'étois sûre de ma bouche, mais je craignois mes yeux; & en évitant ſes regards, je les cherchois toujours. Quel trouble ne jettoient-ils point dans mon ame, quand je le voyois! Il y a toujours entre lui & moi ma tendreſſe & ma gloire. L'une me porte vers lui, & l'autre me re-

tient ; & ces divers mouvemens me donnent un embarras & une timidité que je crains qui ne m'accuſent. Il n'y a cependant aucun inſtant dans ma vie, où mon cœur ne me le demande, & où je ne le refuſe à ſon empreſſement. Mes ſentimens ſont auſſi vifs que s'ils étoient nouveaux, & un redoublement de tendreſſe uſe quelquefois la proviſion de courage que j'avois amaſſée à force de réflexion. Je penſe à lui ſans interruption : il eſt toujours entre tous les objets & moi : je ne forme aucun projet que je ne l'aie en vûe : je crois que ſon eſtime doit être le prix de tout ce que je fais de bien ; & je fais encore plus grand cas

d'elle, que de tous les ſentimens les plus tendres que je pourrois lui ſuppoſer. Je me ſuis impoſé la conduite du monde la plus ſévere : je me ſuis défendu tous les plaiſirs de l'imagination : mais ſur-tout je me ſuis promis de le fuir ; & je me tiens parole.

Un ſeul cœur n'eſt point fait pour tant de violence ; & un ami, que je voyois ſouvent, me voyant triſte & rêveuſe, arracha mon ſecret. Cet aveu coûta autant à ma pudeur, que ſi ç'avoit été celui d'un crime. Il voulut raſſurer ma timidité, & me dit : penſez-vous que l'on doive autant de fidélité à cet honneur impoſé par l'uſage, qu'à l'honneur de la probité ?

Croyez-moi, le monde eſt traitable: vous ne lui devez que des dehors de bienſéance ; & il ne vous en demande pas davantage. Je ne penſe point comme vous, lui dis-je : je n'ai point vû de femme avoir rejetté tout-à-fait le préjugé de l'honneur, & qui valût quelque choſe. Mais d'ailleurs, je me reſpecte plus que le monde : j'ai beſoin de ma propre eſtime ; & le témoignage de ma conſcience m'eſt plus néceſſaire, que les ſuffrages du Public. Mais voulez-vous, me dit-il, être la victime d'un ſentiment ? Il faut vous en rendre maîtreſſe, ou y céder. Si mon cœur avoit sû m'obéir, il y a long-temps que j'en ſerois

quitte, repliquai-je : mais je n'en puis rien obtenir : à peine puis-je me pardonner de ſentir ; & c'eſt vous qui m'avez rappellé l'attention que je me dois.

Mais, après tout, les goûts ne dépendent pas de nous, MADEMOISELLE : ils entrent dans notre cœur ſans nous en demander permiſſion : les paſſions nous prennent & nous gardent tant qu'il leur plaît ; & nous ne ſommes coupables que de l'uſage que nous en ſavons faire. Que n'ai-je point fait pour me l'arracher du cœur ! Je voulus quitter mon Pays, & paſſer dans une Cour étrangere : je crus que le changement de lieux & d'objets pourroit déranger mes

idées ; mais l'Amour, plus diligent que moi, vola, & me rattrapa sur la route. Voyant que mes soins étoient inutiles, & mes affaires me rappellant dans ma Patrie, je revins. J'essayai de me donner du goût pour quelques personnes qui s'étoient attachées à moi ; espérant d'affoiblir un sentiment par un autre, afin d'échaper à tous les deux. Mais hélas ! J'ai tout sacrifié à mon idée, & je lui garde une fidélité à toute épreuve. Il est étonnant ce que j'ai fait de cette idée : je l'ai personnalisée de maniere que je suis en société avec elle : nous avons nos querelles & nos raccommodemens : d'autres fois je suis plus

en

en paix ; & ma mélancolie étant plus douce, je ne la changerois pas pour les plus grands plaisirs. Il n'appartient qu'à l'Amour de nous donner des tristesses dont on le remercie. J'ai les idées si vives, qu'il y a des momens où je le crois auprès de moi ; & mon amour use l'espace qui nous sépare.

Savez-vous ce qui m'a conduite à cet excès de passion ? C'est l'extrême rigueur que j'ai eue pour moi-même. Ce ne sont pas ceux qui cédent qui aiment le plus, ce sont ceux qui résistent. Tout ce que vous refusez aux sens tourne au profit de la tendresse. J'étois livrée aux exaggérations de mon esprit ; & comme il est rare que

la poſſeſſion fourniſſe tous les agrémens que lui prêtent nos deſirs, j'ai aimé, non pas ſelon le mérite que j'avois trouvé, mais ſelon celui que j'ai imaginé.

J'appris dans ce temps-là qu'il avoit un engagement ; & ce fut un redoublement de douleur pour moi. Mes ſentimens me donnoient des droits ſur les ſiens, à ce qu'il me ſembloit : quand on aime bien on veut être aimée, & l'on ſe croit toujours digne de l'être. Je fus auſſi bleſſée de ſon engagement, que s'il m'avoit fait une infidélité ; & ſa paſſion pour une autre mit une barriere entre lui & moi. D'un engagement il paſſa à un autre. Cela me fit croire qu'il

étoit léger, que l'Amour n'étoit pour lui ni sérieux ni respecté ; & je compris que j'étois destinée au pénible exercice d'effacer de mon cœur un sentiment qui y étoit profondément gravé. Je dis cent fois le jour que je veux l'oublier ; & je le dis pour y penser davantage. Que faire de tout l'amour que j'ai dans mon cœur ? Les Amantes se guérissent souvent à force de réflexions : les miennes me rendent plus malade ; & ma raison ne m'aide point contre ma passion.

Mais c'est trop, MADEMOISELLE, vous entretenir de ce que je sens. Que penserez-vous de moi ? Quelle impression vous font mes égaremens ?

C'eſt une choſe bien conſolante, MADAME, lui répondis-je, qu'une perſonne auſſi eſtimable que vous tienne à nous par quelque foibleſſe.

Après cela permettez-moi, MADEMOISELLE, me dit-elle, de faire ma charge ; car il faut bien quelquefois la faire ; en vous priant de faire réflexion, que je ne ſuis point tombée dans les grands malheurs de l'Amour ; & que j'ai pourtant été infiniment malheureuſe. Avec une conduite aſſez eſtimable, que me reſte-t-il ? Je n'ai eu que moi pour témoin de tant de peines & de combats : tout eſt perdu dans l'Amour. Outre que le cœur n'eſt jamais tran-

quille, dès qu'il s'eſt vû agité de cette paſſion. Que la vertu eſt aimable & deſirable ! Quand ce ne ſeroit que par rapport à notre repos. Dans les paſſions les plus heureuſes, ſupputez, s'il eſt poſſible, toutes les alarmes, les troubles, les craintes, & les jalouſies : mettez à part toutes ces choſes, & laiſſez à l'Amour ce qu'il y a de joies pures : qu'il lui en reſtera peu ! Cependant, pour l'ombre de quelques plaiſirs, on ſe gâte le goût, & l'on perd celui des vrais biens pour toute ſa vie. Pardonnez-moi, MADEMOISELLE, ce petit trait de Morale. Si, après m'être montrée à vous comme j'ai fait, je me ſuis ôté le

droit de donner des avis, j'eſpere regagner par la confiance d'autres droits ſur votre cœur, & me faire croire comme une amie non ſuſpecte.

J'allois en liberté lui parler de ma ſituation : mais on vint nous dire de la part de mon Pere, qu'il nous demandoit. Je fus le trouver. Il me dit d'un ton ſec & fâché : qu'avez-vous donc fait au Prince CAMILLE ? Madame ſa Mere vient de me dire qu'il eſt dans un chagrin horrible ; & l'on s'en prend à vous. Il eſt bien triſte, m'a-t-elle dit, de ſouffrir avec tant de peine la paſſion que mon Fils a pour MADEMOISELLE votre Fille, & que cette paſſion ne ſerve

qu'à le rendre malheureux. Je vous crois trop de mes amis, pour ne pas m'aider à rompre un engagement qui ne me convient pas ; & vous êtes trop honnête homme, pour ne pas penſer plutôt à remplir les devoirs de la reconnoiſſance, qu'à travailler à l'aggrandiſſement de votre Maiſon, aux dépens de l'amitié que vous me devez. Ainſi, puiſque MADEMOISELLE votre Fille nous aide par ſes mauvais traitemens pour mon Fils, achevons de rompre des liaiſons que nous n'oſerions jamais attaquer ſans ſon ſecours ; & pour cet effet, je vous prie de la mener, ou de la faire aller à la Campagne. Je lui ai ré-

pondu, que je la priois d'être persuadée que mes plus chers intérêts étoient les siens; que je n'avois rien de plus pressé que de lui plaire; & que j'allois vous faire partir. Préparez-vous donc, MADEMOISELLE, me dit-il, à vous en aller dans ma Terre dans deux jours. La fidélité & la reconnoissance que je dois à la Princesse m'empêchent de vous parler en Pere irrité; & j'aime mieux la servir que vous. Rien n'approche, dit-il, en se tournant vers ELEONOR qui m'avoit suivie, de l'ingratitude de ma Fille à l'égard d'un Prince aimable, qui a pour elle une grande passion; qui sacrifie de grands établissemens à son

amour, & qui soutient notre Maison qui alloit périr. Quand la Princesse sa Mere, qui a de l'indulgence pour lui, & par bonté pour moi, alloit donner un consentement qui lui coûte tant, c'est elle qui met obstacle à une affaire qu'elle devroit acheter de la moitié de sa vie. Ah! je sens que malgré moi ma colere reprend ses droits; qu'elle va éclater: ôtez-vous, & ne vous montrez jamais devant moi. J'aurois voulu répondre; mais il étoit trop irrité; & je trouvai que le meilleur parti étoit de me retirer dans ma chambre. ELEONOR resta quelque temps avec lui pour l'apaiser; mais sa colere éclata tellement

contre moi, & elle étoit si forte, qu'elle auroit eu de la peine à lui dire quelque chose pour le calmer.

Dans ce moment le Prince entra chez mon Pere, & le trouvant si agité, il lui en demanda la raison. Ma Fille a le malheur de vous déplaire, lui dit mon Pere; je ne saurois trop la punir, & je viens de lui ordonner de se retirer à la campagne. Le Prince se jetta à ses pieds, pour lui demander en grace que je ne partisse pas. Je l'ai trop promis à la Princesse, disoit mon Pere, & je ne puis me dédire. Le Prince l'assura que je n'étois point coupable. Est-ce aux Peres & aux Meres, lui dit-il,

d'entrer dans la querelle des Amans, qui n'eſt ſouvent fondée que ſur leur délicateſſe ? C'eſt moi qui ai tort : l'amour n'eſt jamais content, & il eſt ſouvent injuſte. Mais au moins permettez-moi de voir Mademoiſelle votre Fille. Vous le pouvez, lui dit mon Pere. Je vais prier ma Mere, continua le Prince, de rompre ce cruel voyage. Quand elle me l'ordonneroit, repliqua mon Pere, cela ſeroit inutile. Madame votre Mere croiroit que je ſuis d'intelligence avec vous, & je dois plus à ma probité qu'à toute autre conſidération.

Eleonor, ayant vû le Prince entrer dans le cabinet de mo

Pere, s'étoit retirée : elle entendit pourtant une partie de leur conversation, & elle vint ensuite dans ma chambre, où elle me trouva dans un accablement que je ne puis vous exprimer. Je suis au désespoir, lui dis-je, de la colere de mon Pere ; mais ce qui me fâche le plus, c'est qu'il a raison. Hélas ! il n'y a qu'un moment que vous me parliez des malheurs de l'amour ; aurois-je cru être destinée à en servir d'exemple ! Elle me répéta ce que le Prince avoit dit à mon Pere ; mais sa générosité & ses vertus ne me rendoient que plus coupable & plus triste.

Le Prince entra dans ce moment

dans ma chambre, & me trouva toute en larmes. Quoique j'ignore la cauſe de vos pleurs, me dit-il, & que je n'oſe me flater qu'ils me regardent, vous êtes affligée ; & cela ſuffit, Mademoiſelle, pour l'être avec vous. Abandonnez, Prince, lui dis-je, une infortunée qui met le trouble dans votre Maiſon ; n'ajoûtez point à mes malheurs votre conſtance : vous avez trop fait pour moi ; & il eſt temps que vous ſongiez à vous, & à ce que vous devez à Madame votre Mere. Pourquoi, Mademoiſelle, me répondit-il, vous charger du ſoin de mes devoirs ? Il ne vous ſied plus d'être généreuſe. Mais quel ton prenez-vous, lui

dis-je, & de quoi peut-on m'accuſer ? Je ne vous accuſe de rien, reprit-il, & vous ne trouverez jamais en moi un perſécuteur. Dans la querelle des Amans, la délicateſſe de celui qui manque nous venge toujours ſuffiſamment : je n'en demande point d'autre ; mais au moins aidez-moi, Mademoiſelle, à ne vous point perdre. Je n'ai rien pû gagner ſur Monſieur votre Pere : voilà la premiere fois de ma vie que je l'ai vû irrité contre moi ; & je mourrai de douleur, ſi ſa colere dure davantage.

Dans ce moment on vint me dire qu'un Gentilhomme de la Princeſſe Orimante me deman-

doit. Je le fis entrer. Il me dit, que la Princeſſe m'avoit miſe d'une partie de Chaſſe qu'elle faiſoit le lendemain. Je priai Eleonor de ſavoir de mon Pere ce qu'il ſouhaitoit que je fiſſe. Il répondit : elle doit obéir à la Princeſſe ; puiſqu'elle lui a fait l'honneur de la mettre d'une partie, elle doit y aller. Je remerciai donc la Princeſſe, & dis au Gentilhomme que je lui obéirois.

Il fallut enſuite ſe préparer, ſonger à mes habits ; & je n'étois pas en des diſpoſitions propres à la joie. Ce qu'il y a d'incommode à la Cour, c'eſt qu'il faut avoir les ſentimens du Maître, ou faire tout comme ſi on les avoit ; &

souvent ſous des apparences de joie, on a le cœur déchiré.

J'arrivai donc le lendemain très-abbatue, & cachai mon changement, en diſant que j'avois eu une migraine très-violente. C'étoit la Chaſſe du monde la plus galante, & elle devoit finir par une Fête à une Maiſon de plaiſance. Les Dames parurent très-bien à cheval. Mon Pere, qui n'avoit rien négligé de tout ce qui forme le corps pour les graces, m'avoit fait apprendre à y monter: j'avois un habit bleu brodé d'or: je fus trouvée mieux qu'il ne convenoit: & la Princeſſe, qui étoit très-obligeante, me dit là-deſſus les choſes du monde les

plus

plus gracieuſes. Les premieres perſonnes que j'appercus, ce fut le Prince & le Duç, qui faiſoient leur Cour très-régulierement à la Princeſſe. Mon embarras fut extrême: je ne ſavois où placer mes yeux: le Prince m'obſervoit; & cela redoubloit mon trouble.

La Chaſſe enfin commença, & le Duc fit ſi bien qu'il trouva le moyen de m'approcher. A ſon abord, je lui marquai une ſi grande peine de le voir, qu'il ſe retira très-reſpectueuſement, en me diſant: tenez-moi compte, Mademoiſelle, de tous les ſoins que je ne vous rends pas.

Après que la Chaſſe fut finie, on ſe rendit à une Maiſon de

campagne qu'on trouva toute illuminée; & d'abord que l'on fut arrivé, les Dames allerent dans leurs appartemens ſe rafraîchir & changer d'habit. En prenant un mouchoir, je trouve dans ma poche une Lettre, ſans ſavoir qui l'y avoit miſe; & juſtement pendant que je la liſois, le Prince vint me voir dans ma chambre. Je la cachai bruſquement; mais il s'apperçut de mon trouble, & me dit: je vois bien que je vous embarraſſe, Mademoiſelle, & je me retire. Le temps étoit venu, que ma mauvaiſe fortune alloit s'emparer de ma vie.

Quand j'eus changé d'habit, il fallut deſcendre chez la Princeſſe.

Quelle peine de prendre un air riant, quand on a le cœur navré! Dans la converſation je lui dis, que j'allois à la Campagne. Elle me demanda, pourquoi ce voyage? Mon Pere, lui répondis-je, ſouhaite d'aller paſſer quelques ſemaines du Printemps à ſa Maiſon; & je l'aſſurai, que j'emportois tous les ſentimens de reconnoiſſance que je devois à ſa bonté. Elle me demanda encore ſi la Terre étoit éloignée. Je lui dis, qu'elle ne l'étoit que de deux ou trois lieues; & elle eut la complaiſance de me promettre qu'elle m'y viendroit voir. Je reçus ces marques de diſtinction comme je devois. Le Duc étoit préſent

quand je parlai de mon voyage, & il en parut triſte : mais le Prince ne ſe montra point de toute la ſoirée ; ce qui augmenta mon chagrin. On joua : il y eut Concert dans les appartemens ; & j'y ſuivis la Princeſſe, parceque je trouvois plus mon compte avec la Muſique : je n'avois qu'à ſentir & me taire. L'on ſervit le ſouper : tout y fut magnifique, & il y eut grand Bal après.

Le Duc parut à cette Fête d'une maniere fort brillante, & le plus aimable du monde : auſſi je vous avouerai, que je me trouvois avec des ſentimens tout nouveaux ; que je m'apperçus bien que c'étoient ceux que le Prince me demandoit

depuis long-temps, & qui juſques-là m'avoient été inconnus. Quoique je fuſſe très-fâchée de ne le point voir, parceque cela me marquoit qu'il étoit mécontent; cependant je ne pus m'empêcher de me ſentir pour un moment plus à mon aiſe : mes regards & mes ſentimens ſe trouvoient plus en liberté; & je vis avec douleur & avec joie dans les yeux du Duc la plus grande paſſion du monde. Quand je danſois avec lui, on trouvoit qu'il danſoit mieux qu'à ſon ordinaire; & la Princeſſe nous fit recommencer quelques danſes que nous exécutions mieux que les autres. Enfin, il cherchoit à plaire, & peut-être voyoit-il bien qu'il plaiſoit.

Le Bal fini, j'allai très-vîte dans mon appartement; & ELEONOR, qui avoit eu la bonté d'être toujours avec moi, vint m'y trouver. Je fis retirer mes femmes en la voyant. Vous payerez bien cher, me dit-elle, le moment de plaisir que vous venez d'avoir. Je lui rendis compte de tout ce qui s'étoit passé; mais elle le savoit mieux que moi, m'ayant toujours observée. Je lui montrai la Lettre que j'avois reçue; je lui dis, que le Prince m'avoit surprise en la lisant, & qu'il se doutoit, selon toute apparence, qu'elle venoit du Duc. Je vous plains, dit-elle: mais que faire à présent? Après avoir passé une partie de la nuit,

agitée sur les différens partis que je pouvois prendre, le jour parut sans nous être déterminées à rien : & nous nous mîmes au lit.

Le Prince dès le matin alla trouver ELEONOR. Il est indiscret, MADAME, lui dit-il, d'éveiller si matin une personne qui s'est couchée au jour. Il avoit passé la nuit sur une terrasse qui étoit vis-à-vis de ma chambre, & avoit vû jusqu'à quelle heure elle avoit été avec moi : il savoit outre cela tout ce qui s'étoit passé au Bal, & y avoit été déguisé. Il montra à ELEONOR une douleur vive & profonde, & lui dit, qu'il m'avoit surpris lisant une Lettre, que j'avois cachée avec un trouble qui

m'accuſoit. Elle fit ce qu'elle put, pour le déſabuſer ſur les idées qu'il avoit de cette Lettre. Je ne cherche point à l'accuſer, répondit-il, & je ſerois bien fâché d'avoir raiſon de le faire. Hélas! elle auroit pû tout entreprendre, ſur la confiance que j'avois en elle. ELEONOR lui demanda, mais de quoi vous plaignez-vous? Qu'a-t-elle fait que les bienſéances ne lui permettent? Car pour la Lettre, elle lui fit croire qu'il s'étoit trompé: on eſt bien crédule quand on aime. Je ne puis, lui dit-il, appuyer mes ſoupçons ni mes chagrins ſur rien de certain; mais un preſſentiment ſecret me trouble; je ne ſuis point raſſuré par

par ſon amour ; & je crois voir dans ſes yeux, quand elle eſt devant le Duc, ce qu'elle ne m'a jamais montré. Elle fit tout ce qu'elle put pour le remettre. Il la pria d'obtenir de mon Pere, qu'il me pût voir à ſa Campagne ; & l'aſſura en la quittant, que ſes chagrins ni ſes ſoupçons n'iroient jamais juſqu'à lui ; qu'il ne vouloit rien devoir à l'autorité paternelle ; & qu'il ne voudroit pas de ma main, ſi le cœur ne la lui offroit pas.

Le Prince ayant obtenu de mon Pere la liberté de me voir, je partis ſans avoir oſé prendre congé de lui, & dans ſa diſgrace.

Je fus ſoulagée de me trouver

à la campagne. C'étoit un très-beau Château, mais qui n'étoit point bâti à la moderne ; un grand Parc, de beaux Bois & de belles Eaux. La nature paroiſſoit partout à ſon aiſe, & l'art ne la gênoit pas. Je crus que le calme qui étoit répandu dans ces lieux pourroit paſſer dans mon ame ; mais hélas ! les paſſions ſont amies de la ſolitude ; elles s'augmentent, & ſe fortifient dans le ſilence. Je me trouvois dans des diſpoſitions qui m'étoient inconnues ; dans un trouble & une agitation, qui avoient pourtant un charme ſecret.

Eleonor venoit ſouvent me trouver pour m'arracher à mes

rêveries, & me reprochoit avec amitié que je la fuyois. Je me fuis donc moi-même, lui disois-je ; car vous êtes ma seule consolation : mais c'est que je n'ai pas assez de toutes mes heures, pour donner à ce que je sens depuis quelques jours. Vos réflexions, me disoit-elle, seroient mieux employées à penser aux malheurs que vous prépare l'Amour. Je sais que mes avis seront inutiles contre les charmes d'une passion naissante : mais quoiqu'inutiles, je vous les dois : car pensez, MADEMOISELLE, que vous manquez à tout ce qu'il y a de plus sacré, à vous-même, à Monsieur votre Pere ; mais, plus que tout cela,

au plus aimable Prince du monde, & à la passion la plus vraie & la mieux prouvée : pour qui ? Pour ce que vous ne connoissez point, & qui sera sûrement le malheur de votre vie. Il ne faut pas croire, MADEMOISELLE, que toutes les passions portent leurs excuses avec elles.... Nous fûmes interrompues dans ce moment, & nous nous séparâmes. Je voyois bien qu'elle avoit raison : mais sa raison & la mienne étoient impuissantes : elle me préſageoit des malheurs, & elle troubloit ma vie sans me préserver de rien.

Je ne sais pas par quel enchantement tout ce qui s'offroit à moi servoit le Duc. J'ignore s'il avoit

gagné quelqu'un de mes Domeſtiques : mais tous les jours & dans tous les lieux, je trouvois des marques de ſa paſſion. Tantôt je trouvois une Lettre ſur ma toilette ; tantôt c'étoient des Vers qui s'offroient à moi dans les Bois, & les endroits les plus reculés où j'aimois à me retirer. Voici la Lettre dont je viens de parler. Je me fis d'abord quelque ſcrupule de l'ouvrir ; & ſi j'avois pû la lui renvoyer toute fermée, je l'aurois fait : mais on ne refuſe guères un plaiſir qui s'offre, & qui doit être ignoré. Je l'ouvris donc, & je trouvai ces mots :

Je tremble, MADEMOISELLE, de paroître devant vous, & je crains

de vous déplaire : cependant ce qui fait mon crime doit être mon excuse. Ce que je voudrois que vous fussiez, c'est que vous m'avez appris à aimer, sans savoir ce que vous m'avez appris. Oui, quand vous ne jugeriez de vous que par la passion que vous m'avez inspirée, il n'est pas possible que vous ne connoissiez, que vous êtes la plus adorable personne du monde. Mais à force de sentir ce que vous valez, MADEMOISELLE, il me semble que je vous éloigne de moi ; & que j'ai pour vous une sorte d'amour & de respect, qui ne peut être inspiré que par vous, & jamais senti que par moi.

Le lendemain, étant assise auprès d'une grande piece d'eau,

entourée de grands arbres très-épais, & sur un siege de gazon, où j'avois accoutumé de me mettre, je trouvai celle-ci.

N'ayez point peur de moi, MADEMOISELLE : *les sentimens que vous m'avez inspirés ont toute la vivacité de la passion, & toute l'innocence de la vertu : j'ose m'en parer, & je crois qu'ils font tout mon mérite. Que le désintéressement de ma tendresse me la fasse pardonner ; puisque la plus grande marque d'amour que l'on puisse donner, c'est d'être plus pressé d'aimer que d'être aimé. Pour moi, ma passion me paie de la sentir : je respecte mes sentimens. Jugez donc,* MADEMOISELLE, *si je puis mal*

quer de vous respecter vous-même.

Un autre jour, dans un cabinet où j'étois accoutumée de me retirer, cette autre s'offrit à mes yeux.

Je passe les jours & les nuits, MADEMOISELLE, autour de vos murailles; je ne puis quitter les lieux où vous êtes; je ne sais par où vous aborder; & toutes les routes pour aller à vous me paroissent difficiles. Tant mieux, MADEMOISELLE, vous me saurez gré du chemin que je trouverai. Je ne puis retourner à la Cour: Je n'ai pas la force de remplir aucun devoir; & il me semble que dans les endroits où vous n'êtes plus, je ne dois rien qu'aux regrets de votre absence.

J'y cherchois encore moins le plaiſir : en eſt-il, MADEMOISELLE, dans les lieux où vous n'êtes plus ? Je ſens qu'il n'y en a pour moi d'autre au monde que vous : l'Amour a réuni en vous tous mes devoirs, tous mes deſſeins, & tous mes plaiſirs. Ne ſoulagerez-vous point par pitié, MADEMOISELLE, ce que je ſouffre par amour ?

Ainſi, tout me faiſoit ſouvenir & me parloit de ce que je ne pouvois oublier. Je crus aiſément des vérités ſi douces, & qui étoient d'accord avec mes deſirs. Peu à peu il s'accoutuma à m'entretenir de ſon amour ; il apprivoiſoit ma délicateſſe & ma pudeur ; & moi

que ſa réſerve pour moi me mît en droit d'en avoir pour elle. De plus, j'étois occupée, & j'avois de quoi penſer : elle reſtoit aſſez ſouvent ſeule : j'en étois bien aiſe; & cela me laiſſoit la liberté de l'être auſſi.

Je fus très-ſurpriſe un jour, en entrant dans ſon appartement, d'y trouver le Duc ; & je crois qu'ils s'apperçurent tous deux de mon embarras. Je fus tentée de faire une querelle à mon amie : mais je me retins, & je penſai que n'ayant pas mon ſecret, elle n'étoit point dans le tort. Je ne pouvois pas empêcher qu'elle ne vît ſes amis chez moi; & le Duc, qui n'étoit pas inſtruit de ce que je ſouffrois

pour lui, ne croyoit point me commettre, en venant voir ſon amie. Ces raiſons me calmerent : je fis une viſite très-courte, & j'allai auſſitôt trouver ELEONOR. Je lui dis, que je venois de voir le Duc dans l'appartement de mon amie, & la douleur que j'en avois ; que mon Pere & le Prince croiroient que j'étois de moitié, & que je la priois de me dire ce qu'il y avoit à faire. Elle me connoiſſoit trop pour me ſoupçonner : ma timidité lui répondoit de moi, & elle ſavoit que je pouvois ſentir, mais rien de plus : ainſi elle me dit, qu'elle alloit trouver mon Pere ; qu'elle lui rendroit compte de tout ; qu'elle feroit ſur

cela ce qu'il ordonneroit; mais qu'elle avoit assez de confiance, pour croire qu'il ne soupçonneroit rien.

Cela arriva ainsi. Il fut persuadé que c'étoit un hasard, & que ne pouvant chasser mon amie, qui étoit une Fille de grande qualité, on ne pouvoit pas non plus empêcher qu'elle ne reçût des visites dans son appartement; mais qu'il prioit ELEONOR de me suivre toujours. Mon Pere & elle convinrent aussi, qu'il iroit à sa Terre, afin de dérober au monde la connoissance de ma disgrace auprès de lui, & me sauver la conséquence qu'on auroit pû en tirer.

Le retour d'ELEONOR me donna un peu de calme pour ce qui regardoit mon Pere ; mais j'étois assurée, que cela ne me sauveroit rien auprès du Prince, & qu'il n'entendroit pas raison comme lui. En entrant dans ma chambre, je trouvai sur un lit de repos une Lettre. Il n'y avoit guères de jours que je n'en reçusse. Je l'ouvris, je trouvai ce qui suit.

Je ne me montre plus à la Cour, MADEMOISELLE, par discrétion pour mon Amour : Je crois que ma passion est écrite dans mes yeux, & qu'en me voyant on peut deviner que c'est vous que j'adore. Pourquoi faut-il me cacher de vous aimer ? C'est le

ſeul mérite dont je voudrois me parer, que de ſavoir ce que vous valez, & de vous reſpecter ſelon votre prix. Ce que je ſens, MADEMOISELLE, n'eſt fait que pour être ſenti : je n'ai point de paroles pour l'exprimer.

J'évitai depuis d'aller dans l'appartement de mon amie ; mais elle me cherchoit avec plus d'empreſſement que jamais. Vous me fuyez, me dit-elle un jour : vous avez deviné les ſentimens du Duc pour vous, & vous me croyez d'intelligence avec lui ſur votre compte ; mais faites-moi la juſtice de croire, que quoique le Duc ſoit infiniment de mes amis, je ne fais point faire de perſonnage qui ne

ne ſoit digne de vous & de moi. Mais où l'avez-vous connu ? Je ne l'ai jamais vû chez vous, lui dis-je. Il y a long-temps qu'il eſt de mes amis, répondit-elle, & vous ne l'avez point vû parcequ'il étoit à l'Armée. Je l'ai connu chez Madame la Marquiſe de *** : je vous dirai un jour l'Hiſtoire de notre amitié ; mais à préſent vous me permettrez ſeulement de vous dire, qu'il ſent la paſſion la plus vive pour vous. Quel rolle voulez-vous que je faſſe en ceci ? Cela vous feroit-il plaiſir, que je reçoive ſes ſentimens, & que je vous les rende ? Dites-moi ce qui vous convient. Si cela ne vous plaît pas, ſi ſon amour vous

bleſſe, je ne le recevrai plus. Elle en ſavoit plus que moi ; elle vouloit ſavoir les diſpoſitions de mon ame : & l'on eſt fort porté à la confiance quand on aime : ce ſont deux ſentimens qui ſe ſuivent. D'ailleurs, elle me convenoit mieux pour Confidente qu'Eleonor ; elle étoit plus près de moi, étant plus jeune ; ainſi je lui ouvris mon ame, & lui dis mon ſecret, avec ſerment qu'elle n'en diroit rien au Duc. Elle me le promit, & je veux croire qu'elle m'a tenu parole. Je lui contai donc ſans aucune réſerve tout ce que je viens de vous rapporter : elle en fut ſurpriſe & touchée, & m'aſſura qu'elle ne feroit rien que ce que je voudrois.

Le lendemain nous allâmes nous promener à une maison à quelque distance de la Terre où j'étois C'étoit un très-beau lieu. Pendant que nous étions sorties, le Prince me vint chercher ; mais on lui dit que je n'y étois pas. Il croyoit apparemment qu'à la Campagne on devoit toujours me trouver, & ne pouvoit comprendre qu'ayant un Parc aussi grand & aussi beau, on allât chercher de la promenade ailleurs. S'il avoit pourtant voulu, il s'en seroit éclairci : il pouvoit demander à mes gens, on lui auroit dit où j'étois ; mais sans s'informer de rien, il s'en retourne brusquement ; & le lendemain je reçus une Lettre conçue en ces termes.

L'amour me conduisit hier dans votre solitude, MADEMOISELLE; mais vous avez trompé l'amour. Je n'y ai trouvé qu'un ennui affreux, & vous aviez emmené avec vous tout ce qui peut y plaire. Ne craignez pas que mes plaintes viennent y troubler vos plaisirs : Je les respecte. Quoique je n'en puisse goûter où vous n'êtes pas, goûtez-en beaucoup où je ne suis point.

Les témoignages d'amour blessent, dès qu'on n'est plus dans la disposition d'y répondre.

Le soir après souper nous allâmes nous promener seules. Mon amie me fit beaucoup de protestations d'amitié : elle me parla de tout ce

que je lui avois confié avec attendriſſement: notre converſation fut longue & touchante; mais enfin il ſe fit tard, & il fallut nous retirer.

Comme nous prenions le chemin du Château, j'entendis du bruit, & je fus très-ſurpriſe de me ſentir arrêter par quelqu'un qui étoit à mes pieds. Je fis d'abord un grand cri, & j'entendis enſuite une voix, que je connus bientôt pour être celle du Duc. N'ayez point de peur, me dit-il, MADEMOISELLE, je ne ſuis point votre ennemi. Et c'eſt l'être, lui répondis-je, que de me commettre ſi cruellement. Non, MADEMOISELLE, vous ne ſerez point commiſe,

repliqua-t-il : perſonne ne peut ſavoir que je ſuis ici, & vos bienſéances me ſont plus cheres que ma paſſion : mais que voulez-vous que je faſſe, MADEMOISELLE, de tout l'amour que vous m'avez donné ? Je me tournai vers mon amie, & je lui dis : feriez-vous de moitié de cette trahiſon ? Non, MADEMOISELLE, continua-t-il, elle n'a nulle part à ce que je fais, & j'ai pris cette hardieſſe, dans l'innocence & dans la pureté de mes ſentimens. Il ſe jetta enſuite de nouveau à mes pieds, & me dit les choſes du monde les plus paſſionnées. Je voulus échaper, & appeller mon amie ; mais je ne fis rien de tout ce que je

voulois faire : un ſentiment inconnu, & qui étoit plus fort que moi, s'empara de mon ame, & mes jambes me refuſerent leur ſecours. Heureuſement je ne pus lui parler, & je ne lui répondis que du cœur ; mais les yeux en auroient été interprêtes, s'il avoit pû les voir. Enfin, il me perſuada ſa paſſion. Que ne me dit-il point, & que ne me fit-il point ſentir! Mais mon amie me dit que le jour alloit paroître, & qu'il falloit nous ſéparer. Il me demanda permiſſion de revenir le lendemain : je n'eus pas la force de la lui refuſer, & je me retirai dans un trouble & une agitation qui ne ſe peut comprendre.

Je passai la nuit très-éveillée, & je n'ai jamais été occupée de sentimens si différens; car la joie, la douleur, le plaisir, la crainte, & les remords, succédoient l'un à l'autre, & agitoient mon ame; de sorte que le jour parut sans que le sommeil s'offrît à moi.

J'allai donc de bon matin chez mon amie, que je trouvai triste & rêveuse; & comme je lui en demandai le sujet : j'aurois bien de la peine à vous le dire, me répondit-elle; mais je ne puis trahir la confiance que vous avez en moi, & je croirois manquer à ce que je vous dois, si je ne vous instruisois pas des engagemens du Duc. Quoi! le Duc aime ailleurs? m'écriai-je.

m'écriai-je. Peut-être n'aime-t-il plus, repliqua-t-elle : vous êtes capable d'effacer les plus grandes impreſſions : mais, écoutez-moi, ſi vous le pouvez ; je vais vous dire mon ſecret & le ſien. Seroit-ce de vous dont il eſt amoureux, lui dis-je ? Non, répondit-elle bruſquement ; calmez-vous, MADEMOISELLE, & écoutez-moi ; car il faut que vous ſoyez inſtruite, pour prendre le parti qui vous convient.

Il y a du temps que je connois le Duc. Il me vint chercher avec empreſſement, & ſe fit préſenter à moi par une de mes Parentes. Je fus étonnée qu'un auſſi jeune homme que lui, livré aux plaiſirs

vifs & bruyans, vînt chercher une perſonne aſſez retirée, & qui penſe plus à mener une vie raiſonnable, que diverſifiée par les agrémens & la joie. J'examinai donc quelles pouvoient être ſes vûes; & mon amour propre me fit croire, que n'étant pas un mauvais parti du côté de la fortune, elles pouvoient me regarder. Mais je ne fus pas long-temps dans l'erreur. Vous ſavez que je ſuis liée d'amitié avec Madame de ***, qui eſt très-aimable: je me doutai que ſon aſſiduité chez moi pouvoit la regarder; auſſi en lui parlant ſouvent, & lui diſant d'elle tout le bien que j'en penſois, je fus bientôt perſuadée que ſon empreſſe-

ment regardoit mon amie. Cela me donna de la triſteſſe : j'évitai quelque temps d'en trouver la raiſon, & mon cœur voulut me dérober la vûe de ma foibleſſe ; mais comme je crains ſes ſurpriſes, je ne pris pas le change, & crus qu'il falloit venir aux remedes.

Je pris d'abord le parti de ne le voir jamais. Hélas ! Il auroit été plus doux pour moi ſi je l'avois ſuivi, que ceux que je me ſuis impoſés dans la ſuite.

M'imaginant donc que je pouvois encore mieux faire, je me hâtai de lui arracher ſon ſecret, & fis même les frais de la confiance en lui contant le malheur que

j'avois eu de perdre le Marquis de ***, avec qui ma Famille avoit pris des engagemens ; quelle douleur cette rupture avoit donnée à mon ame ; avec quel regret, ma Famille & les bienséances me défendant de le voir, je lui fis défendre ma porte ; combien cette conduite augmenta ma passion, & comment j'eprouvai, que la sévérité sert l'amour, & fortifie l'impression. Quand je lui fis une pareille confidence, ce fut dans le dessein de mettre une barriere éternelle entre lui & mes sentimens. Par là je donnois encore un prétexte & une excuse à ma douleur, & je mettois sur le compte d'un autre ma sensibilité pour lui.

Cette confiance lui déplut, soit que cela fût contraire à ses desseins, ou que sa vanité fût flatée de croire que mes sentimens le regardoient; mais je crus voir qu'il avoit des vûes, & qu'il vouloit revenir à moi quand cela lui conviendroit.

C'est assez la maniere des hommes, d'avoir quelque objet en réserve, de promener leurs imaginations, & d'user leurs goûts sur les objets présens qui leur plaisent.

Ma confiance eut un effet tout contraire à ce que j'avois imaginé; car il devint vif & empressé. Il ne pouvoit se consoler, à ce qu'il me disoit, des sentimens que j'avois pour un autre; & quand je lui di-

ſois, cela ne vous ôte rien, il me trouvoit peu délicate de ne pas comprendre, qu'il y avoit des paſſions d'eſtime bien au-deſſus de celles des ſens. Je n'en voulois pas d'autre; mais la difficulté étoit de m'en convaincre. Quelque choſe qu'il me pût dire, je ne l'en crus pas davantage: & il y avoit des momens où je l'en eſtimois moins. Il fut toujours avec moi ſur ce ton-là; & ſi j'avois voulu aider un peu mon amour propre, il n'auroit tenu qu'à moi de croire que je lui avois inſpiré une grande paſſion: mais enfin je voulus finir, & fixer mon état par le ſien.

Pluſieurs routes s'offrirent à moi. J'avois ſon ſecret: il m'avoit

confié ſon repos ; il me prioit de le conduire : & je pouvois ſans trahiſon, en faiſant un perſonnage convenable, refuſer de lui rendre ſervice. Une autre ſe ſeroit vengée par là de la préférence, & rien ne m'étoit plus aiſé : car mon amie étoit timide, elle craignoit le monde & ſa Famille, elle le craignoit lui-même ; & je n'avois qu'à me prêter à ſes diſpoſitions.

Une conduite plus digne s'offrit en même-temps. J'écartai tous les petits dépits dont les Femmes ſont ſuſceptibles : j'examinai ſon état & le mien, & je ne le trouvai pas capable de ſentir pour une autre ce que j'aurois

ſouhaité qu'il eût ſenti pour moi. Je crus que c'étoit à moi à me punir d'une ſenſibilité déplacée, la tournant à ſon profit, & que mes ſentimens devoient être aſſez purs & aſſez forts, pour le rendre heureux par une autre. Toute ma tendreſſe, je la mis à part, & je m'oubliai moi-même, pour m'impoſer la conduite du monde la plus pénible, & à laquelle j'ai sû obéir. Je penſai que s'il étoit ſenſible à une conduite eſtimable, j'en ferois un digne ami, & que ſi cela étoit perdu pour lui, il ne le ſeroit pas pour moi. Enfin, mon imagination ſéduite l'a ſi bien ſervi, qu'elle a sû me perſuader, que rien ne ſeroit plus digne de moi que de me vaincre.

Je ſongeai donc à avancer ſon intelligence avec mon amie, comme ſi de leur bonheur eût dépendu le mien. Je parlai à MADAME L*** de la grandeur de la paſſion qu'on avoit pour elle ; je la lui peignis avec les traits les plus forts, & je lui fis un portrait pris dans la vérité, mais orné par l'amour. Je trouvai en mon amie de la prévention contre lui ; mais je ſus la combattre. Je calmai ſes craintes : je répondis pour lui ; je pris tout ſur moi : je touchai ſon cœur ; j'aidai ſon penchant à la tendreſſe : je ſoulageai ſa pudeur : enfin, quand il la vit, il n'eut qu'à achever ce que j'avois ſi bien commencé ; & l'impreſſion étoit preſque faite.

Il y avoit des momens où le perſonnage que je faiſois me paroiſſoit déplacé. Je manque à tout, diſois-je ; j'agis contre mes principes : je ne ſais plus me reſpecter, & je ne connois de devoir que celui qui peut lui marquer mon attachement. Quel ſpectacle ſeroit-ce pour les indifférens ! Cependant, dès que je conſultois mon cœur & ma ſenſibilité, je croyois ne pouvoir rien faire de plus parfait que de le donner à une autre ; je jugeois du mérite de ma conduite par ce qu'elle me coûtoit : enfin, ſans retour vers moi, ſans attendriſſement ſur mon état, je n'ai ſongé uniquement qu'à le rendre heureux.

Il y eut un temps où je crus que j'allois jouir de la triſte douceur de ne le plus voir : Il me parut mécontent ; & je lui conſeillai de ne plus voir mon amie ni moi : cela me paroiſſoit moins cruel que le pénible emploi dont je m'étois chargée. Je le ſoupçonnois d'être amoureux de Madame C *** ; mais il n'en convenoit pas.

Cependant j'étois attentive à tout ce qui ſe paſſoit : j'examinois ſes démarches & tous ſes mouvemens ; chaque faute qu'il faiſoit, je la groſſiſſois par le beſoin que j'avois de le trouver coupable : je n'étois pas payée pour lui prêter des excuſes.

Enfin, après une explication, il se raccommoda, & fut plus vif pour elle que jamais. Je sentis, que c'étoit quelque chose de bien douloureux, que de savoir ce que l'on aime attaché à quelque chose de parfait : mais loin que mon intérêt ait pris sur la justice que je devois à mon amie, ma délicatesse & la crainte de lui manquer ont augmenté son mérite à mes yeux. Je n'ai pas à me reprocher, depuis qu'ils m'eurent donné leur confiance, d'avoir pensé un moment à ce qui me convenoit : tous mes avis ont été sinceres, & ont servi leurs intérêts contre mon cœur : de sorte que la plus grande passion du monde a toujours été

au ſervice de l'amitié. Je n'ai penſé qu'à me vaincre, & à me punir d'une ſenſibilité dont je n'étois pas la Maîtreſſe, puiſque le cœur ne demande congé à perſonne pour ſentir.

Dans certaine occaſion, le Duc voulut me perſuader qu'il étoit guéri de ſa paſſion, & ne ceſſoit point de me dire beaucoup de mal de mon amie. Cela gâta l'eſtime que j'avois pour lui. Il redoubla de ſoins pour moi, il me paroiſſoit être plus vif, que pour elle en ſa préſence : il me faiſoit jouir d'un triomphe qui auroit pû flater ma vanité, il me ſuivoit partout; il devint jaloux de tout ce qui m'approchoit, & ſa jalouſie

étoit ſincere : car il ne vouloit point me perdre, & il conduiſoit un deſſein comme une paſſion. Une perſonne moins attentive auroit pû s'y méprendre ; mais mon eſprit voyoit tous ſes défauts, quoique mon cœur ne les ſentît pas encore.

Si je n'avois pas parlé pendant un ſi long récit, c'étoit par impuiſſance ; & mon amie, occupée de ce qu'elle me diſoit, n'avoit pas pris garde à mon état. Je fis un cri, n'en pouvant plus, & je lui dis : en voilà aſſez, ne m'en dites pas davantage. La violence que je m'étois faite avoit épuiſé mes forces, de maniere que je tombai évanouie, & je fus long-

temps entre les bras de mes femmes sans pouvoir revenir. Enfin, pour mon malheur, elles me rendirent à la vie.

A peine commençois-je à ouvrir les yeux & à me soutenir, qu'un grand bruit se répandit dans la maison. Quelques-unes de mes femmes me quitterent; mais comme elles ne revenoient point, & que les cris redoubloient, je m'appuyai sur le bras d'une d'elles, & je marchai en tremblant vers le lieu d'où venoit le bruit. En entrant dans un vestibule, je vis quatre hommes qui en portoient un autre baigné dans son sang. Il tourna la tête, & je connus que c'étoit le Prince. Je

penſai m'arrêter ; mais faiſant un effort, je ſuivis un ſi triſte ſpectacle. On mit le Prince ſur un lit de repos qui étoit dans une ſalle, & je fis ſigne aux domeſtiques qu'on allât chercher du ſecours ; car à peine pouvois-je parler. Le Prince, en me voyant, tourna ſes yeux mourans ſur moi, & me dit : Je n'ai pû toucher votre cœur, ni vous prouver mon amour ; je meurs content, ſi en expirant je puis vous perſuader, que vous n'avez jamais été aimée & adorée comme de moi, quoiqu'un plus heureux me mette dans l'état où je ſuis. Dans le moment, tout ce qu'il y avoit de ſpectateurs, qui étoient en grand nombre, tournerent

tournerent avec indignation leurs regards ſur moi : mais je me faiſois plus d'horreur qu'à eux : & ELEONOR, qui étoit accourue au bruit, voyant ma ſituation, m'arracha de la préſence d'un ſi cher & ſi cruel objet.

On me mena dans ma chambre : je la priai d'aller le ſecourir, & d'envoyer en diligence querir ce qu'il y avoir de meilleurs Chirurgiens. On l'avoit déja fait, & comme nous n'étions pas loin de la Ville, ils ne furent pas longtemps à venir. On viſita les bleſſures qui ſe trouverent mortelles. J'envoyois de moment en moment ſavoir l'état où il étoit ; mais je vis bien à l'air de mes ſem-

mes, qui ne me répondoient pas, qu'il n'y avoit plus rien à eſpérer.

Enfin mon amie entra, & à la douleur qu'elle montroit, je jugeai de l'état du Prince. C'eſt le Duc, me dit-elle, qui s'eſt battu contre lui. Pouvez-vous, lui dis-je, m'annoncer une choſe ſi cruelle? Il faut bien, répondit-elle, que vous ſoyez inſtruite de ce qui ſe dit publiquement, afin de voir quel parti il y a à prendre. Quoiqu'elle eût raiſon, je trouvai de la dureté à parler ainſi; mais la douleur eſt ſouvent injuſte. Je la priai de retourner au ſecours du Prince, & de ne le point quitter.

J'entrai enſuite dans mon ca-

binet avec une de mes femmes en qui j'avois la derniere confiance : je me jettai ſur un lit de repos, & lui dis : je n'ai plus rien à faire ſur la terre : il ne nous eſt pas permis de nous donner la mort : quelle cruauté d'avoir à ſoutenir la vie dans la ſituation où je ſuis ! J'ai toujours compté ſur votre attachement : ſuivez-moi ; je ne puis plus ſupporter la vûe des humains. Et où aller, me dit-elle, MADEMOISELLE ? N'importe, lui répondis-je, pourvu que j'évite les yeux de tout ce qui me connoît. Elle voulut combattre mon deſſein ; mais cela fut inutile, & j'ouvris une porte qui donnoit ſur un degré qui deſcendoit dans le

Jardin. Elle m'arrêta pourtant, en me disant, où voulez-vous aller avec l'habit que vous avez, & avec des pierreries? Attendez au moins, que je vous mette un de mes habits les plus simples. Je la crûs, & je lui dis de se hâter, ne pouvant plus rester dans cette fatale maison. Mais ne voulez-vous pas savoir ce que devient le Prince, me dit-elle, & cela ne doit-il pas régler votre destinée? Eh! n'entendez-vous pas, lui dis-je, tous les domestiques qui font des cris effroyables, & qui disent qu'il n'a pas un moment à vivre?

Je descendis brusquement: nous passâmes le jardin sans trouver personne, & sortîmes par une

porte de derriere qui donnoit dans un grand Bois. Le jour commençoit à tomber. Je marchai quelque temps ſans parler : la honte & la crainte m'ôtoient tout courage : n'en pouvant plus enfin je tombai par terre, & j'appuyai ma tête ſur les genoux de la Fille qui me ſuivoit. Elle ſe déſeſpéroit de mon état : elle me parloit ; mais je ne l'écoutois, ni ne lui répondois. La nuit étoit obſcure. Accablée de douleur & de foibleſſe, je m'aſſoupis ; car la Nature penſe à elle, & ne perd rien de ſes droits.

A la pointe du jour j'ouvris mes yeux, & je fus effrayée quand je vis diſtinctement tous mes mal-

heurs. Je les passai tous en revue. Je perds un Prince accompli, disois-je : je ne l'ai point aimé, quand sa passion & la mienne auroient pû faire notre bonheur, & je l'adore quand je le perds. L'Amour impitoyable veut le venger, & me rendre le sujet de sa plus cruelle persécution. Et de quelle main le perds-je ? De la main d'un perfide, qui ne m'a peut-être jamais aimée : j'ai été la victime de sa vanité : ma vie, ma réputation, tout va être envelopé dans l'horreur du crime : me voilà confondue parmi toutes celles de mon sexe qui ont abandonné & la gloire & l'honneur. Quelle douleur pour un Pere dont j'étois les plus

cheres délices! Dans quel état va être la Mere du Prince, qui ne vivoit que pour lui! Faut-il enveloper tant de monde dans mon malheur! Pourquoi eſt-ce que je fuis? Ne ſerois-je pas trop heureuſe s'ils m'immoloient à leur juſte reſſentiment? Il y avoit des momens où je voulois retourner pour me préſenter à leur fureur; & puis la honte prenant le deſſus, je ne ſongeois qu'à me dérober à leurs yeux, & à chercher un antre pour y paſſer le reſte de ma vie. Mais après tout, diſois-je enſuite, quels ſont mes crimes, grands Dieux? Le fond des cœurs vous eſt connu: un ſentiment involontaire eſt entré dans mon ame; je

l'ai rejetté & combattu : je n'ai jamais bleſſé mes devoirs, ni la pudeur ; de quoi me puniſſez-vous ?

La Fille qui étoit auprès de moi fondoit en larmes, & me diſoit : quelle eſt votre réſolution ? Belle & jeune comme vous êtes, à quoi vous expoſez-vous ? Peut-être, lui dis-je, je trouverai quelqu'un qui m'ôtera une vie que les Dieux ne m'ordonnent de conſerver que pour me punir. Vous ne trouverez point d'ennemi parmi les hommes, repliqua-t-elle : cependant j'ai une Sœur qui eſt établie dans une petite Ville ; je voudrois vous y conduire : vous y ſeriez inconnue, & moins triſtement que d'être errante.

Je

Je la crus : nous nous mîmes en route, & au bout de quelque temps nous arrivâmes au lieu où elle vouloit me conduire. Nous fûmes reçues de sa Sœur avec amitié : je passai pour son amie, comme nous en étions convenues ; & nous les trouvâmes occupés à l'établissement d'un de leurs enfans.

Le jour destiné pour la cérémonie des Nôces étant venu, & voulant éviter de paroître dans une assemblée, je sortis dès le matin avec mon amie, sous prétexte d'aller me promener. En marchant le long d'une colline, j'apperçus un Bois : j'y allai, & voyant une petite maison, que mon amie

me dit être un Hermitage, je m'avançai & la trouvai ouverte. Un Berger qui paissoit son troupeau aux environs m'apprit qu'on croyoit l'Hermite mort depuis quelque temps en faisant sa quête. J'entrai donc, & m'écriai aussitôt : voilà une habitation que les destinées m'offrent ; j'y veux passer le reste de mes tristes jours : & jusqu'à ce moment personne que vous, MESDAMES, n'avoit interrompu ma solitude, ni ma douleur.

LETTRE

De M. De la Riviere Gentilhomme de Bourgogne, à Mad. la Marq. De Lambert.

JE ſuis ravi, Madame, que vous n'ayiez point oublié à faire de bonnes actions, & que votre cœur ſoit toujours prêt & à découvert, dès qu'il s'agit de faire du bien. Vous venez de donner un azyle à une perſonne qui en avoit grand beſoin, & qui le mérite par elle-même, & par ſa mauvaiſe fortune. Elle a eu tant de ſoin de feue Madame ſa Mere, que cet exemple domeſtique de-

voit inſtruire & toucher la perſonne qui l'abandonne, quelque déraiſonnable qu'elle ſoit d'ailleurs. Quand on a lû & appris ſes devoirs dans l'ordre de l'honneur & de la conſcience, on ne peut ignorer que ce que les enfans doivent aux Peres & aux Meres eſt un double précepte de la Nature & de la Religion, auquel il n'eſt pas permis de manquer. Enfin, Madame, je m'intéreſſe tant à ce qui vous regarde, que je ſens croître ma gloire, de tout ce que vous faites pour la vôtre.

Il y a long-temps, Madame, que je prêche à Madame de CRE'ANCE' la paix d'une retraite. Chaque ſaiſon de la vie a des

bienſéances qui lui ſont propres, & qui preſcrivent de nouvelles regles de conduite : il eſt dangereux de s'y méprendre : le monde ouvre ſur nous des yeux malins ; tout y eſt plein de gens qui s'offenſent des mérites d'autrui, à proportion qu'ils éclatent : il ſuffit ſouvent d'être vertueux pour être haï : les hommes rebutent ce qui paſſe leur regle, & ce qu'ils n'ont pas le courage d'imiter. Pour moi, Madame, la peur m'a pris, & l'on ne ſauroit plus m'envier que le bonheur de mon obſcurité. Comme j'ai toujours mis le ridicule preſque au niveau du deshonneur, je me ſuis dépêché de vieillir, de peur de vieillir trop tard.

Mais, Madame, voici un temps destiné aux souhaits; & ce seroit un crime que de ne pas respecter l'ancienneté & l'innocence de cet usage. Je souhaite donc, tous les jours de ma vie, la conservation de la vôtre: Je vous souhaite une longue suite de bonheur & de paix; car on n'est point heureux sans elle: Je vous souhaite encore, Madame, une grande attention à vous souvenir de tous les mérites qu'il a plu à Dieu de mettre en vous, & à ne point oublier, que le plus noble de tous les chemins, qui menent à lui, c'est la reconnoissance.

En vérité, Madame, j'aime tant à vous respecter, qu'il me semble

que mes sentimens rajeuniſſent en vieilliſſant, & que les années ne ſe renouvellent, que pour faire honneur à la fidélité de mon très-reſpectueux attachement pour vous.

Du 4 Janvier 1727.

DE LA RIVIERE.

P. S.

Si Madame de SAINT AULAIRE, Madame, ſavoit ce que je penſe d'elle, elle ne ſeroit pas en peine de ce je lui ſouhaite.

LETTRE

Du même, à la même.

JE ne m'ennuie, MADAME, de l'opiniâtreté de vos maux, que par rapport à ce qu'ils vous font souffrir. Si vous voulez donner congé aux prétendus amis que votre état fatigue, il ne tiendra qu'à vous que je les remplace tous par l'assiduité de mes soins. J'ai eu le loisir de donner quelque culture au peu d'esprit que j'avois : j'ai dans le cœur une douceur naturelle & compatissante pour tout ce qui souffre : la pitié m'occupe & ne me fatigue point.

Quand on me reproche mon humanité, je prie qu'on veuille bien ſouffrir que je ſois homme. Cette compaſſion univerſelle a ſes limites ; mais quand il s'agit d'une perſonne comme vous, dont la vie m'eſt auſſi chere que la mienne, je ne donne point de bornes à mon ſentiment. Ce n'eſt plus le temps, Madame, des vanités attachées aux reſpects humains: prenez-moi au mot, j'irai vous garder. Je n'ai plus de ſexe : je n'intéreſſerai point vos bienſéances ; & peut-être que vous trouveriez quelque conſolation dans la maniere dont je vous entretiendrois. ce n'eſt plus la ſaiſon de ces Diſſertations qui ne portent à

rien qu'à des choſes qui paſſent.

Madame de F**** vient de mourir, ſans avoir jamais ſû pourquoi elle avoit vécu. Je ſais qu'elle vous avoit priſe en averſion ; & cela ſeul eſt une marque de ſa réprobation : car qui peut haïr une perſonne comme vous, qui n'avez jamais penſé qu'à faire du bien ?

Je n'ai jamais, Madame, attendu ſi impatiemment le retour du Soleil, parceque j'eſpere qu'il vous rendra des forces & de la ſanté. Mais en l'attendant, je vous ſupplie de vous ſouvenir, qu'il n'y a de paix qu'en vivant dans l'ordre de Dieu ; à vouloir être tout ce qu'il veut que nous ſoyons,

triſtes ou gais, ſains ou malades ; & à conſerver dans ces différens états une égale ſoumiſſion à ſa volonté. Ce qui redouble mon eſpoir de votre convaleſcence, c'eſt que votre bon eſprit ſubſiſte tout entier, au milieu des abbatemens de votre corps.

Je vous ai, Madame, une obligation à laquelle peut-être ne penſez-vous pas : c'eſt de m'avoir forcé à joindre une eſtime infinie au très-humble reſpect que je vous dois.

Du 30 Janvier 1733.

DE LA RIVIERE.

LETTRE

Du même, à M. l'Abbé de SAINCTOT.

N'ETES-vous plus sur les bords de la Seine,
Mon cher Abbé? Quoi pas un mot de vous!
Vous m'aviez fait un droit sur votre aimable veine,
D'un petit revenu si charmant & si doux,
Que je ne saurois plus, sans peine,
Attendre d'une attente vaine
Ce tribut de vos Sentimens.
En fait de biens que donne la Fortune,
Je suis la maxime commune,
Je ne compte que tous les ans;
Pour les rentes du Cœur, je compte les momens.

Du plus petit délai mon Ame impatiente
Prend aiſément le ton grondeur ;
La viteſſe même eſt trop lente,
Quand on deſire par le cœur.
Pour moi, je vous paie d'avance ;
Avec quoi ? De ce que je penſe :
Ce que je penſe eſt tout mon bien ;
Mais rien ne manque à qui n'a rien ;
Et qui croit à la Providence.
Je penſe donc, que le plus grand bonheur
Eſt le bonheur d'une Ame détachée
Du vain éclat de la Grandeur ;
Qui, ſage enfin, & n'étant plus touchée
De ce qui paſſe en un moment,
Dans une paix humble & profonde,
Eſt riche de Dieu ſeulement.
Je penſe que le monde entête,
Enivre, & ſéduit la Raiſon ;
Que ce n'eſt qu'en fuyant ſon dangereux poiſon
Que l'on échape à ſa Conquête ;
Que ſes charmes ſon enchanteurs ;

Et qu'il se rend Maître des cœurs,
Par une autorité si grande & si fatale,
Qu'on ne peut résister à ses attraits vainqueurs,
Si l'on ne traite avec indifférence égale
Ses rudesses & ses douceurs;
Qu'il trompe quand on croit qu'il va nous satisfaire:
Qu'il faut apprendre à mépriser
Les vains plaisirs qu'il offre pour nous plaire:
Qu'il n'en est point qu'on doive tant priser,
Que le mépris qu'on en fait faire:
Que les graces que fait sa libéralité
Sont des bonheurs sans consistance;
Et que, pour être heureux avec solidité,
Il faut vivre avec innocence.
Je pense, que couvert d'une sainte ignorance
Il ne faut pas trop s'informer
Des secrets de notre grand Maître;

Qu'il faut être sobre à connoître,
Mais sans mesure pour l'aimer.
Déja les deux tiers de notre être
Sont passés dans l'éternité :
Nos jours n'ont point encor de destin arrêté :
Mais ils attendent de l'usage
Que nous ferons du temps qui nous reste en partage,
Ou leur malheur ou leur félicité.
Pour arriver, par une route sûre,
Au grand pays de l'Immortalité,
Il ne faut point d'autre voiture
Que celle de la Charité.
Occupons-nous du grand voyage,
Que par d'inévitables loix
Feront également les Bergers & les Rois ;
Préparons donc notre équipage ;
Tenons-nous prêts pour ce départ certain.
Nous n'avons point de droit au lendemain.
Ne remettons pas davantage ;
Et prévenons, sans nous désespérer,

Le jour qui va bientôt s'éteindre,
Tant qu'il eſt temps que peut-on
craindre ?
Mais quand il n'eſt plus temps que peut-on
eſpérer ?
Ainſi, mon cher Abbé, pécheurs comme
nous ſommes,
Prions de cette voix du cœur,
Qui, ſans rompre la tête aux hommes
Se fait entendre du Seigneur.

TABLE

DES

PRINCIPALES MATIERES

Contenues dans les Œuvres de Madame la Marquise de LAMBERT.

A.

Admiration n'eſt dûe qu'à la Vertu, *Tome* I. page 188.
Admiration, partage des ſots. 202
Affectation ſe pardonne moins que les défauts. I. 43
Afflictions ne doivent pas nous irriter contre ceux qui les cauſent I. 166, 167
Age. Chaque *âge* a en ſa diſpoſition une certaine portion de biens. I. 285
AGESILAS ne convenoit pas que le Roi de Perſe fût plus grand que lui. I. 7 puni, pourquoi. 228
AGRIPPINE, Femme de Germanicus: on lui pardonnoit tout à cauſe de ſa chaſteté. I. 111

Aimer, comme devant haïr; maxime fausse. I. 249. Nous avons autant besoin d'*aimer*, que d'estimer. 336
Aimer pour vivre, & vivre pour aimer. II. 118. 119
ALEXANDRE, quelle part il laissoit à sa Sœur dans la Royauté. I. 309
Amart Espagnol: ce qu'il disoit de sa Maîtresse. II. 35
Ambitieux, ne sauroient être bons amis. I. 223. 224. 227
Ambition trop poussée dégénere en folie. I. 295. 296
Ame, a plus de quoi jouir, qu'elle n'a de quoi connoître. I. 347
Ame, mise dans le corps pour jouir, non pour connoître. II. 13
Amis, sont rares à la Cour. I. 35. Pour mériter un *ami*, il faut savoir l'être. 51. On se plaint qu'il n'y en a point. *Ibid.* & 210. Comment on doit se conduire avec ceux qui nous manquent. 190 *& suiv.* Par quelles qualités on les aime ordinairement le plus. 215. Ils nous caractérisent. 223. Quels sont les plus dignes d'être aimés. 236. On ne peut confier à un autre le secret d'un *ami*. 239. Même après avoir rompu avec lui. 246. Comment il faut agir avec eux dans une rupture. 243. *& suiv.* Ce que

nous leur devons après leur mort. 248. Ce qu'ils sont aux Rois. II. 165
Amitié : ses avantages. I. 49. 211. 212. 217. Les Anciens en ont fait des Portraits trop chargés 218. Ses véritables caracteres. 221. *& suiv.* Quel âge y est le plus propre. 231. Ses devoirs. 235. *& suiv.* Quelles en sont les bornes. 238. Rupture de l'amitié. 243 *& suiv.* Si elle peut subsister entre personnes de différent Sexe. 250 *& suiv.*
Amour, fournit des secours contre lui-même. I. 169. Conseils pour s'en défendre. *Ibid. & suiv.*
Amour, fils de la Pauvreté & du Dieu des Richesses. I. 212. Il ne se mérite point. 335. Quel en est le plaisir le plus touchant & le plus durable. 355. Il se nourrit de larmes. 363. Il perfectionne les ames bien nées. 341. 365. Celui qui s'offre n'est guère piquant. 342. Sans crainte & sans desirs, il est sans ame. 344. Il ne le faut point bannir de la Société. *Ibid.* Il n'étoit point décrié chez les Anciens. 345. Ce qu'il fait souffrir n'apprend pas à s'en passer. 346. Il n'a rien de borné que pour les ames bornées. 360. Il agit selon les dispositions qu'il trouve. *Ibid.* Il y a toujours une sorte de cruauté dans

l'amour. 363. Il fait tous les biens & tous les maux. 365. Il ne peut être heureux, s'il n'eſt réglé. 368. Ce qui diſtingue ſes plaiſirs de tous les autres, 370. 371. Il ne convient plus à un certain âge. 274. 295. 296. II. 74. *& ſuiv.*
Amour d'uſage & d'à préſent. I. 349. 350
Amour vertueux, ſa récompenſe. I. 268
Amoureux ne ſont pas propres à l'amitié. I. 224
Amour-propre : tous les vices le favoriſent, & toutes les vertus le combattent. I. 52. Il eſt de deux ſortes, *ibid.* & 53.
Amour-propre outré, ſes effets, 179. Il déplaît ſouverainement. 44
ANNE DE BRETAGNE faiſoit trop valoir ſa chaſteté. I. 116. 117
Approuver convient mieux qu'admirer. I. 202
Argent, bon ſerviteur & mauvais maître. I. 71
ARISTOPHANE : ce qu'on diſoit de lui. II. 42
Avares ne connoiſſent pas l'amitié. I. 233
Avarice : obſtacle à la gloire. I. 70. On peut être économe ſans elle. 132.
Avarice, un des foibles du dernier âge. 262
St. AUGUSTIN : peinture dangereuſe qu'il fait de l'amour. I. 174

Autorité : uſage qu'on en doit faire, I. 78
Autorités : ne leur céder qu'en fait de religion. I. 149

B.

Beauté : ſes avantages. I. 119. Sa courte durée. 120. 311. Son pouvoir. 265. 266. Son revenu. 268. Comparée aux odeurs. 337
Beautés raviſſantes & toujours nouvelles. I. 337
Bel-eſprit (goût du) : s'en garder. I. 147
Bénéficence : les bons cœurs en ſentent l'obligation, plus que les autres beſoins de la vie. I. 36. 72. Voyez *Libéralité*.
Bienſéances : il ne ſuffit pas de s'y aſſujétir extérieurement. I. 100
Bonheur, gît dans la paix de l'ame. I. 158. *Bonheur*, ne ſe ſépare point de la perfection. II. 204

C.

Calomnies : ne les point écouter. I. 182
Cesar : comment il ſe vengeoit. I. 67. 193
Charles-quint : ce qu'il diſoit de la Fortune. I. 134
Chriſtianiſme : ce n'eſt qu'à lui que nous devons la vraie idée de la Divinité. II. 144

Cœur : travailler sur lui plutôt que sur l'Esprit. I. 84. Il n'est de vertu sûre & durable que par lui. 168. Sa place. 302. Sa persuasion est au-dessus de celle de l'Esprit. 327
Commandement : dans quelle vûe il a été institué. I. 75. 76
Commander par l'exemple, & non par l'autorité. I. 75
Commerce : ce qu'y mettent les honnêtes gens, le commun des hommes, & les scélérats. I. 67
Concurrens : conduire à tenir avec eux. I. 65
Condition : peine de si mauvaise qui n'ait un bon côté. I. 91. Pas une qui n'ait ses peines. 93
Conquerans : quelle est leur grandeur. II. 55. 56
Conscience : définition de ce mot. I. 87. 88. La conserver nette. 110
Conseils sans l'exemple sont sans autorité. I. 207. Le secours des bons *conseils* est un des grands avantages de l'amitié. 217
Considération : ce qui la distingue de la Réputation. II. 101. *& suiv.* Ce qui nous la donne. 104. 105. & nous la conserve. 106
Considération personnelle fournit le plus

d'agrémens. II. 108. 110
Courcelles (Madame de) vouloit jouir de la perte de sa réputation. I. 348
Curiosité bien conduite est une connoissance commencée. I. 142. Ses inconvéniens. II. 21

D.

Dacier (Madame) : comment elle définit le goût. I. 321 376. Culte qu'elle rend à Homere. II. 137 *& suiv.* Sa traduction estimée très-fidele. 153
Défaut habituel ne peut être petit. II. 136
Défauts : comment nous vivons avec les nôtres. I. 164. Comment on les met à profit. 165
Délicatesse excessive dans la parure, rejettée par le bon goût. I. 124. 125
Délicatesse d'esprit & de sentimens, faveur de la nature qui est souvent à charge. II. 98. *& suiv.*
Dépense : la modérer. I. 132
Défiance de soi-même, principe de toutes les vertus. I. 71. Rend indépendant. 185
Désirs : les fixer. I. 105. Ce qu'il faut faire avant que de les satisfaire. 162. Ce qui leur donne de la force. II. 130 131
Devoir : le faire aimer aux jeunes gens. I. 101

Devoirs envers ſes ſupérieurs, ſes égaux, ſes inférieurs, & ſoi-même. I. 26. envers l'Etre ſuprême. 26. 27. *Devoirs* de la Société. 177. *& ſuiv.* *Devoirs* envers les autres doublent en vieilliſſant. I. 269

Dévotion eſt le ſoutien, & non le foible de la vieilleſſe. I. 269. 276. 280

Dignités ne ſont pas les liens qui nous uniſſent aux hommes. I. 38. Elles ne ſéparent pas du peuple. 76

DIOGENE : confiance qu'il avoit en ſon ami. I. 238. 239

Diſcours médiocre ne ſauroit être trop court. I. 202

Docilité convient aux jeunes gens juſques à un certain point. I. 149

Domeſtiques : devoirs à leur égard. I. 203. *& ſuiv.*

Domination : il n'y en a qu'une de permiſe & légitime. I. 184. C'eſt une belle *Domination*, que de regner ſur tous les cœurs. 228. La plus prompte, la plus douce & la plus abſolue, eſt celle de la beauté. 266

DON QUICHOTTE : ce Roman a perdu la Monarchie Eſpagnole. I. 308

E.

Ecoles : il y en a pour cultiver l'Eſprit, mais point pour le cœur. I. 344
Education : il y en a une particuliere à chaque âge. II. 123. & à chaque caractere. 134
Eloquence : trois choſes qui en ſont la perfection. II. 36. Comparée à la valeur. 38
Enfans : leur parler de bonne heure de Dieu. II. 124. Ne pas trop badiner avec eux. *Ibid.* ni les trop louer. 125. Leur donner de l'amour pour la vérité. 127. & une grande idée de l'honneur, *ibid.* Comment il leur faut faire envi ſager les petits préſens. 128. 129. Rompre leur volonté. 130. Leur donner du courage dans l'eſprit. 131. Les rendre ſenſibles à l'amitié & à la reconnoiſſance. 132. Ne leur pas permettre la moquerie. 133. Comment ſe conduire avec ceux d'un caractere ſouple & flateur. 134. Les corriger de l'étourderie. 135.
Ennui : le moindre des maux. I. 126.
Envie, malgré elle rend hommage à la grandeur. I. 39. Paſſion baſſe. 70.

Espagnols ignorent l'art délicat de l'amour. I. 342

Espérance : son bon & son mauvais usage. I. 138. 139. Son utilité, & ses inconvéniens. 163. 164

Esprit : Gens qui n'en ont qu'aux dépens d'autrui. I. 44. Comment il redresse le cœur. 55. Il faut l'exercer. 150. Ses plaisirs se puisent dans sa santé. 158. Il ne lie point aux autres. 185. L'*Esprit* plaît ; mais c'est le cœur qui lie. 232. Celui que l'amour donne est vif & lumineux. 569

Estime : l'amour de l'*Estime*, l'ame de la Société. I. 55

Etre : être content chacun du sien. I. 91 *& suiv.* 137. 138

Etourderie : ennemie de la modestie II. 135

Evremont (*St.*) modele qu'il donne de la perfection. I. 332. 333. Sa pensée sur la galanterie extérieure, lorsqu'on n'est plus jeune. II. 77. 78. Il permet l'amour à tous les âges. 81. Ce qu'il dit des Femmes d'un esprit supérieur à leur sexe. 87

Expérience : l'un des avantages du dernier âge. I. 294

F.

Faſte entraîne la ruine. I. 142
Faveur aſſure ou détruit la réputation. II. 611
Favoris de la fortune : il faut les voir avec leur mérite de tous les jours. I. 35. Tréſor d'un *favori*. 281
Fauſſeté eſt l'imitation du vrai. I. 43
Fautes : à qui l'aveu des *fautes* ne coûte guéres. I. 50. Comment profiter de celles des autres. 195. 494
Femmes ; Leur vraie gloire. I. 25. Ce que leur doivent les hommes. 58. 59. Il n'eſt jamais permis de les déshonorer. 62. Il ne faut pas s'attirer leur haine. 63. On néglige leur éducation. 98. *& ſuiv.* Sort de celles qui n'ont nourri leur eſprit que des maximes du ſiécle. 103. 104. Leur vertu ne doit pas être une vertu ordonnée par l'uſage. 109. Quelles doivent être leurs vertus. 113. 114. Pourquoi ces vertus ſont difficiles. 114. Quelles études elles peuvent faire. 142. *& ſuiv.* Quelle ſorte de pudeur elles doivent avoir ſur les Sciences. 146. *& ſuiv.* Elles ſont ordinairement gouvernées par l'imagination. 152. Celles qui ne connoiſſent que l'a-

mour d'uſage ne ſont pas dignes de l'Amitié. 250. Elles s'uniſſent entre elles par néceſſité, & jamais par goût. 253. Il n'y a qu'elles qui ſachent tirer d'un ſentiment tout ce qu'elles en tirent, *ibid.* On les abandonne à elles-mêmes, & on néglige leur éducation. 256. 330. Elles perdent plus que les hommes dans la vieilleſſe. 257. Peines qu'elles ont à y ſouffrir. 261. 262. ſur-tout les galantes. 263. *& ſuiv.* On jette mal-à-propos du ridicule ſur celles qui oſent ſavoir. 305. *& ſuiv.* Déſordre qui en réſulte. 309. Elles ont tous les agrémens de l'imagination. 319. On les accuſe à tort de penſer moins parfaitement que les hommes. 325. Elles ne doivent rien à l'art. 330. En les formant pour l'amour, on leur en défend l'uſage. 331. Il ſied mal aux hommes de leur reprocher leurs déréglemens. 339. Elles traitent différemment l'Amour. 346, *& ſuiv.* Plus délicates que les hommes en fait d'attachement. 364. Pluſieurs ſe livrent au jeu, & aux ſpectacles. 366. Si l'amour convient à celles d'un certain âge. II. 72. *& ſuiv.* Celles-ci ſont plus ſuſceptibles d'un amour délicat que les jeunes. 80. *& ſuiv.* Sort de celles qui n'ont ſû qu'être belles. 93

Foi : principale vertu du Chrétien. I. 170
FONTAINE-MARTEL (Madame de) : n'aimoit pas Madame de Lambert. II. 370
Fortune : ceux qui n'ont qu'elle pour motif, dans la profession des armes, ont toujours un mérite borné. I. 5. Elle est à la suite de la grande gloire. 6. Il y a peu de grandes *fortunes* innocentes. 24. Elle n'augmente ni ne diminue le bonheur du sage. 94. Elle aime les jeunes gens. 134
Foux de deux sortes dans le monde. I. 138
François ont le plus poussé & épuré la galanterie. I. 340. 341

G.

Galanterie extérieure, bannie à présent. I. 59. 339. Ce que produit le retranchement de la *galanterie*. 543
GERMANICUS : curieux de savoir ce que pensoient de lui ses soldats. I. 75
Gloire : celle des Héros. I. 4. a toujours la fortune à sa suite. 6. La vraie *gloire* cherche le témoignage secret de la conscience. 89. 114. Ce qui porte communément ce nom-là. II. 57. On n'en veut que l'appareil. 12

Glorieux : l'être avec soi-même. I. 85
Goût : sa définition. I. 321. 376. Il vient plûtôt au sentiment que de l'esprit. 322. 376. Il y a une justesse de goût. 323. 378. Il échape aux regles. 324. 379. Ses effets dans le cœur & dans le commerce du monde. 324. 325. Il dépend de deux choses, 325. 382. Il est l'apanage des femmes. 326. 327. Il n'y en a qu'un bon dans chaque chose. 380
Gouverneurs pour l'éducation des enfans : les bons sont rares. I. 1. 2
Grandeur : pour s'en désabuser, il faut la voir de près. I. 35. Son véritable bonheur. 37. *Grandeur* : ses privileges. I. 309. Ce qu'on appelle communément ainsi. II. 55
Grandeurs de plusieurs sortes, & qui demandent diverses sortes d'hommages. I. 31. 32
Grands : quel usage la plûpart font de leur gloire. I. 37. Ce qui nous console de la distance qu'il y a entre eux & nous. II. 54
GRATIEN : conseil qu'il donne pour conserver la considération. II. 106

H.

Haine : basseſſe de ce ſentiment. I. 66. 196
Henriette d'Angleterre (Madame) : s'honoroit du commerce des gens d'eſprit : ſon caractere. I. 316
Héros ; toutes les vertus s'uniſſent pour le former. I. 10. Différence entre le *Héros* & le grand Homme. II. 61. 62
Hiſtoire : il y faut joindre la réflexion. I. 89. 151. Ce que c'eſt que l'étudier. 82. Savoir du moins celle de ſon pays. I. 142
Homere : Jugemens pour & contre ce Poëte. II. 177. & *ſuiv.*
Homme : ſa premiere ſcience, c'eſt l'homme. I. 82
Hommes : les femmes comptent trop ſur eux. I. 181
Honnête-homme. Ce titre eſt au-deſſus de ceux de la fortune. I. 33. Il n'eſt pas preſſé de ſe montrer. 42. Il aime mieux manquer à la fortune qu'à la juſtice. 65
Honnêteté : l'une des vertus de la ſociété. I. 183. 184. En quoi elle conſiſte. 52

Honneur : c'eſt un préjugé auquel il faut obéir. I. 108. 109
Honte : c'eſt un orgueil ſecret. I. 187. bien ménagée, elle eſt un aide à la vertu. 111
HORACE : paſſage de ce Poëte ſur le danger de la volupté. I. 162
Humanité : ſes loix ſont les premieres à qui il faut obéir. I. 77
Humeur : c'eſt par elle qu'on plaît & qu'on déplaît. I. 47
Humilité : elle eſt auſſi une vertu de la ſociété. I. 185. 186
Hypocriſie : eſt un hommage que le vice rend à la vertu. I. 43

I.

JEU : c'eſt un renverſement des bienſéances. I. 68
Jeunes-gens ont des ſociétés, mais rarement des amis. I. 51. La Fortune les aime. 134. Quel eſt le lien de leurs unions. 231. Se font une fauſſe idée de la vieilleſſe. 292. Ne ſont guères capables d'un amour délicat. II. 81. *& ſuiv.*
Illuſion : ce que c'eſt. I. 114
Imagination : la régler. I. 152. Maux qu'elle cauſe. 153. Ses avantages. 320

Imitation : précaution qu'il faut y apporter. I. 136. 137
Impossibilité : elle seule fixe l'esprit de l'homme. I. 302
Inférieurs : comment il faut vivre avec eux. I. 26. 74
Innocence, le comble de la félicité. I. 97
Jouir : nous sommes faits pour *jouir*, plutôt que pour connoître. I. 283
Italiens ignorent l'amour délicat I. 342
Jugemens particuliers : il y faudroit imiter l'équité des jugemens solemnels. I. 182
JUPITER : sa colere contre la laideur de Vulcain. * II. 146

L.

LAcédémoniens puniſſoient la perſonne aimée de celui qui commettoit une faute. I. 356
LAMBERT (M. de) le Pere : ſes vertus. I. 17. *& ſuiv.*
LAMBERT (M. de) le Fils : ſes premieres Campagnes à la tête d'un Régiment. I. 8. 9. Vertus de ſes Ancêtres. 12. *& ſuiv.*
LAMBERT (Madame de) ſa ſituation après la mort de ſon Epoux. I. 30
LA MOTHE (M. de) ſes différends avec Madame Dacier ſur Homere. II. 137 *& ſuiv.*

Langues : la Latine convient mieux aux femmes que l'Italienne. I. 144
Lectures : s'accoutumer aux solides. I. 146
LEONIDAS : Réponse de sa femme à l'Ambassadeur de Perse. I. 25
Libéralité : plaisir des honnêtes gens. I. 72. Elle se caractérise par la maniere de donner. 73
Libertinage. Les jeunes gens croient se distinguer par-là. I. 27. 28
LONGUEVILLE (Madame de) : ce qu'elle disoit des charmes de l'amour. I. 369
Louange : il est difficile de la bien manier. I. 63. 64. Elle est un des grands dangers de l'éducation. II. 125. Tourner les *louanges* en préceptes. 178. 181. 182
LOUIS XII. payoit cher la chasteté de sa femme. I. 116. 117
LUCRECE, renvoyée par les Dieux dans le corps d'une Femme. II. 27. *& suiv.*
Luxe, à la mode. I. 317. 318

M.

MALEBRANCHE (le P.) quels attributs il donne aux Femmes. I. 319. 320
Malheurs : les attendre avec fermeté. I.

161. Ce ſont les mœurs qui les font. 274. 281
MARC-ANTONIN, cité ſur la ſerrure. I. 79
MARC-AURELE : en quoi il faiſoit conſiſter ſon bonheur. I. 36. 37. Il ne trouvoit pas mauvais que ſon fils pleurât ſon Précepteur. 77. 78
MARIUS, devint plus grand par ſes malheurs. II. 112
Mémoire : l'exercer. I. 141
Menſonge : un honnête homme ne le connoît pas. I. 41
Mépris : dette aiſée à payer. I. 190
Mérite acquis, eſt ſouvent incertain. I. 22. Le vrai *mérite* donne la véritable grandeur. 33. 38
Mode : comment il faut y ſatisfaire. I. 105
Modeſtie : c'eſt la premiere parure des Femmes. I. 118. 119. Eſpece de *modeſtie* qui ne convient pas à un jeune homme. 7. Elle nous conſerve la conſidération que le monde nous donne. II. 105. Sa Sœur. 135
MOLIERE. Déſordre qu'a cauſé ſa Comédie des *femmes ſavantes*. I. 308
Monde : fuir le grand monde. I. 159. Difficulté d'y bien entrer & d'en bien ſortir. II. 114

MONTAGNE : cité sur la trahison des plaisirs. I. 86. Ce qu'il dit aux jeunes gens. 135. Comment il peint ses sentimens pour son ami. 215. 216. 226. Peinture qu'il fait de son état, quand il étoit touché. 351. Sa pensée sur la vieillesse. 260. Il mettoit tout à profit dans la sienne. 282. Il se domestiquoit la mort. 287. Comment il l'envisageoit. 296. 297. Ce qu'il veut dire par l'*Esprit prim-sautier* des femmes. 324. Quelle idée il avoit de la vanité. II. 21

Moquerie : talent dangereux. II. 133

Morale : son objet. I. 165

Mort : comment il y faut penser. I. 286

Muses : l'asyle des mœurs. I. 318

N.

Naissance : fait moins d'honneur qu'elle n'en ordonne. I. 11

Nouveauté : pourquoi on a un si grand goût pour elle. II. 15

O.

Opinion : n'y céder point : souvent les choses nous blessent moins, que l'*opinion* que nous en avons. I. 154. 155. Multitude de ses besoins. 163

Orateurs : respectés chez les Grecs & les Romains. II. 38
Ordre. L'Amour de l'*Ordre* est un motif suffisant pour soumettre à Dieu nos lumieres & nos sentimens. I. 27. Les incrédules même s'y soumettent. 28
Orgueil : sa définition. I. 187. Il nous sépare de la Société 198
OVIDE : cité comme une autorité en Amour. II. 80. Ce qu'il souhaitoit à Germanicus. II. 166

P.

Paix de l'ame, le fondement du bonheur. I. 87. 106. 107. Elle est la plus nécessaire disposition aux plaisirs. 285. Où elle réside, & en quoi elle consiste. 301
Parler bien : quelle en est la premiere regle. I. 200. 201. *Parler* pour plaire, ou pour instruire : *Parler* peu. 202
PARMENION : ce qu'Alexandre disoit de lui. II. 60. 196
Parure : le goût s'en passe dans la vieillesse : fuir les *parures* recherchées. I. 271
PASCAL : sa pensée sur la vie. I. 289. & sur ce qu'on appelle goût. 378
Passions : leur trahison. I. 86. Réfléchir

à leurs funestes suites. 172. Il est à souhaiter qu'elles meurent toutes avant nous. 295
Paulo, Procès qu'on fit à cette Belle. II. 88. 89
Pauvre : qui l'est le plus. I. 163. 189
Pauvreté de l'ame, pire que celle de la Fortune. I. 134. Avantages de la *pauvreté*, suivant Diogene. II. 50 *& suiv.*
Pensées, sont les promenades de l'esprit. I. 371. 372
Penser avec le peuple, quand il le faut; & au contraire. I. 155
Peuple : à qui on doit donner ce nom. I. 155
Philosophe : sa définition. II. 202
Phocion : Quelles étoient les pierreries de sa Mere. I. 25
Plaire est le premier mérite dans les Emplois subalternes. I. 31. 38. Quelles en sont les regles. 48. 57. 221. Pour y parvenir, il faut avoir bien des sortes de mérites. 103
Plaisant : éviter ce caractere. 201
Plaisirs : dispositions nécessaires pour les goûter. I. 69. 86. Ce qui nous attend auprès des plus grands. 69. Trahison de ceux du monde. 105. Dangers des *plaisirs vifs*. 106. *& suiv.* Usage des

plaiſirs innocens. I. 131. Moyen de les faire durer. 128. & de les étendre. 138. Eviter ceux qui portent au cœur. 176. Il y en a qui ne ſont faits que pour les gens délicats & attentifs. 367
PLATON reſpectoit l'amour. I. 345. 356
PLINE : quels étoient ſes fonds pour exercer ſa libéralité. I. 133. Sa penſée ſur les occupations frivoles. 158. Ce qui le fâchoit dans la perte de ſon ami. 220. Reproche qu'il faiſoit à ſon ſiecle. II. 182. Comment il employoit ſon loiſir. 193. 194
PLUTARQUE : ſa penſée ſur Vénus la voilée. I. 113
Poëſie : ſi elle doit être entierement interdite aux femmes. I. 144. 145. Son deſſein. II. 145. 146
Politeſſe ; ſa définition. I. 55. Celle de l'eſprit, & celle des manieres. 56. *& ſuiv.* *Politeſſe* avec les femmes. 58. Ses caracteres. 196. 197. Elle contribue le plus à nous donner de la conſidération. II. 104. 105
Préjugés. : deux auſquels il faut obéir. I. 108
Préſent : en jouir ſans préjudice à l'avenir. I. 139. 140
Prodigalité : les principes n'en ſont pas

honteux ; mais les ſuites en ſont dangereuſes. I. 74
Profits : ce qui fait les grands *profits*. I. 133
Propreté outrée. I. 125
Pudeur ne doit pas être la ſeule vertu des Femmes. I. 116. 122. Pourquoi elle n'a point de demeure. 118. Elle eſt une ſûreté pour les mœurs, & l'aiguillon des deſirs. 312. 313. *Pudeur* immolée ne revient plus. 312
Puiſſance des grands : en quoi elle conſiſte. II. 70
PYRRHUS : pourquoi il craignoit ſes amis. I. 220

Q.

Qualités : diſtinction entre les eſtimables & les agréables. I. 333. 334
Querelles d'érudition vont plus loin qu'il ne faut. II. 140

R.

Race : vanter ſa *race*, c'eſt louer le mérite d'autrui. I. 15
Raillerie : difficile à manier, I. 44. 45
Raiſon nous abuſe ſouvent. I. 148. On eſt plus ſoutenu par la ſienne, que par celle des autres. 152. Elle trompe les ſens. 284.

284. Se soumettre à celle des autres dans la jeunesse, & suivre la sienne dans un âge plus avancé. II. 131

Rambouillet : l'Hôtel de ce nom, si honoré autrefois, seroit ridicule à présent. I. 316. 317

Reconnoissance : le plus noble des chemins qui menent à Dieu. II. 366

Réflexion : l'œil de l'ame. I. 157

Religion : sa définition. I. 26. Celle des ames élevées, & celle du peuple. 27. On ne l'attaque point, quand on n'a pas intérêt de l'attaquer. 28. Elle doit être le principe de nos sentimens. 101. *& suiv.* Il faut en donner de bonne heure une grande idée aux enfans. II. 124. Elle est le premier honneur du monde. 162. Voyez *Dévotion*.

Renommée : ce que le Philosophe entend par celle des Conquérans. II. 70

Repentir : nécessité de se devoir. I. 176

Repos allonge la vie. I. 297.

Réputation : celle qui se forme moins vîte en est plus certaine. I. 9. Ne la point mépriser. 110. Sur quoi la fonder 181. Ne la pas trop rechercher, mais la mériter, 187. En quoi elle differe de la considération. II. 101. *& suiv.*

Retraite de l'ame ; il la faut souvent prati-

tiquer. I. 79. *Retraite* sage fait le même effet en faveur des grands hommes que la disgrace. II. 113. Quand elle se doit faire. *Ibid.* & 114
Retz (*Card. de*) étoit fort considéré dans le monde. II. 107
Richesses ne méritent point le premier rang dans l'ordre des biens. I. 71. Supériorité qu'elles ont usurpée. II. 4. Vaines dans leur usage. 7. Instables dans leur possession. *Ibid.* & 13. D'où vient l'amour des *Richesses*. 16. Elles favorisent & dégradent l'ambition & l'amour. 11. Leur acquisition coûte à la réputation. 109. 110
Ridicule offense plus que le Deshonorant. I. 46. On ne l'a point encore défini. 306. A quoi il s'attache le plus. II. 107
Rochefoucault (*M. de la*) sa maxime sur le déshonorant & sur le ridicule. I. 46. Sur l'espérance. 163
Rois: privés du doux sentiment de l'amitié. I. 227. 228. II. 164
Romans: la lecture en est dangereuse. I. 145. *Romans* faits par des Dames, traités mal-à-propos de ridicules. I. 305. 306. A quoi nous devons nos *Romans*. 343

S.

SABLIERE (*Mad. de la*) ne pensoit pas ; mais elle sentoit. I. 328 329

Sage : ce qu'il faut faire pour l'être. I. 170. Il ne court pas après la félicité ; mais il se la donne. 162. Il fait établir la paix chez lui, & la communique aux autres. 230

SARRASIN : ce qu'il dit d'Achille. II. 149

Savoir-vivre des manieres & du procédé. II. 26

Science : la plus grande. I. 156

Sciences extraordinaires, dangereuses pour les femmes. I. 146. Ne pas courir après celles qui sont au-dessus de nous. 283

SCUDERY (*Mademoiselle de*) : mesure qu'elle donne du mérite. I. 367

SENEQUE : conseil qu'il donne à son ami Lucile. I. 136. Quel ami il veut qu'on choisisse. 219. 230. Quel âge il croyoit propre à l'amitié. 231

Sens nous abusent. I. 148. Ils surprennent la raison. 284

Sensations ne donnent pas le plus grand bonheur. II. 203. 204

Sensibilité : avantage de cette disposition I. 327. *& suiv.*
Sentiment ne nuit pas à l'entendement I. 326
Sermens : les éviter. I. 196
Silence recommandé aux jeunes gens. 200
Société : quels en sont les devoirs. I. 40. Chercher celle de personnes au-dessus de soi. 34. Quelles *Sociétés* conviennent à la vieillesse. 272
Solitude : en faire usage. I. 157. Il ne faut pas que les vertus de la société en souffrent. 79. *Solitude* amie de la sagesse. 229. Elle est l'infirmerie des ames. 297. 315. Ses avantages. II. 191. *& suiv.* 206. Elle est amie des sentimens. 197
SOLON appuyoit sa liberté sur sa vieillesse. I. 290
Spectacle le plus digne d'un Dieu. I. 299
Spectacles : les fuir. I. 173. Les femmes doivent s'y montrer rarement. 127. *Spectacles* interdits sur-tout aux personnes âgées. 272

T.

TASSE : (*le*) modele qu'il donne de la délicatesse en amour. I. 358. II. 275

TELEMAQUE. Eloge du Livre qui porte ce nom. II. 177
Temperance : ſes avantages. I. 130
Temps en faire uſage. I. 140. Moins il en reſte, plus il doit être précieux. 283
Timidité : doit être le caractere des femmes. II. 135
TRAJAN : ce qui prouve qu'il fut meilleur que ſes Prédéceſſeurs. II. 172
TURENNE (*M. de*) de qui il a apprit le métier de la Guerre. I. 16. Supériorité de ſon mérite. II. 109

V.

Valeur : la vraie n'eſt jamais ignorée. I. 9. Elle commence les hommes extraordinaires ; & les autres vertus les achevent. *Ibid.* Elle ne ſe conſeille point. 10
Vanité : ce qui la diſtingue de la vraie gloire. I. 89. Ne pas écouter ſes beſoins. 133
Vengeance : ſentiment bas. I. 190. *Vengeance* permiſe. 192. La meilleure. 66
Vénus la voilée. I. 313
Vérité : il n'y a que deux temps dans la vie où elle ſe montre utilement à nous. I. 2. *Vérité* dans les actions & dans les paroles caractériſe les honnê-

ces gens. 41. 42. La respecter par-tout. 195. 196. *Vérité* ; temps qui lui est consacré. I. 296

Vertu : les richesses ne l'ont jamais donnée ; mais elle a souvent donné les richesses, I. 37. Il n'y a d'empire durable que le sien. 54. Ce qui est à sa suite. 116. Quelle est sa récompense. 156.

Vertu : son regne est pour toute la vie. I. 311. Elle n'a jamais enlaidi personne. 337. C'est le premier mérite qu'il faut chercher dans un ami. 221

Vertus : il y en a qui ne s'acquierent que dans la disgrace. I. 18

Vertus d'éclat ne sont point le partage des femmes. I. 113

Vertus morales sont en danger sans les Chrétiennes. I. 27

Vertus militaires tiennent le premier rang. I. 4. mais ne dispensent pas des autres. 16. 11

Vice : s'il est élevé, ce n'est pas pour long-temps. I. 54

Vie : regles pour qu'elle soit tranquille. I. 159. *& suiv.* Elle n'est pas dans le temps, mais dans l'usage qu'on en fait. 258. Moyen de ne la pas trouver ennuyeuse. 275. Ne la pas regarder comme un trop grand bien. 287. Quelle est sa mesure ? *Ibid.* L'achever avant sa

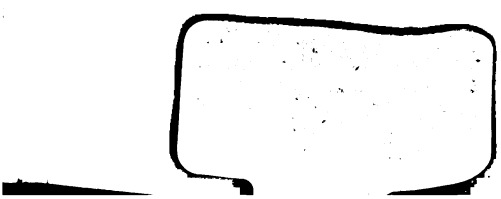
mort, ce qu'on entend par-là? 288. 289. & comment on doit l'entendre? 293. Le Philosophe & le Chrétien l'envisagent différemment. 289. Il est triste d'arriver à sa fin sans provision des vrais biens. 293. Il ne faut que se prêter à ses usages. 296. Ce qu'il y a de plus délicieux dans la *vie* de l'homme est dans sa fin. 300

Vie civile : ses devoirs. I. 178. *& suiv.*

Vieillesse : tout le monde la craint. I. 257. Comment on s'en prépare une heureuse. 259. 275. L'avouer. 271. Y être avare de soi. 297. Ses peines. 260. *& suiv.* Ses devoirs. 269. *& suiv.* Ses avantages. 290. *& suiv.*

Voluptueux : son ame lui est à charge. I. 68

VULCAIN : puni de sa laideur. II. 146

Fin de la Table des Matieres.

71721762